

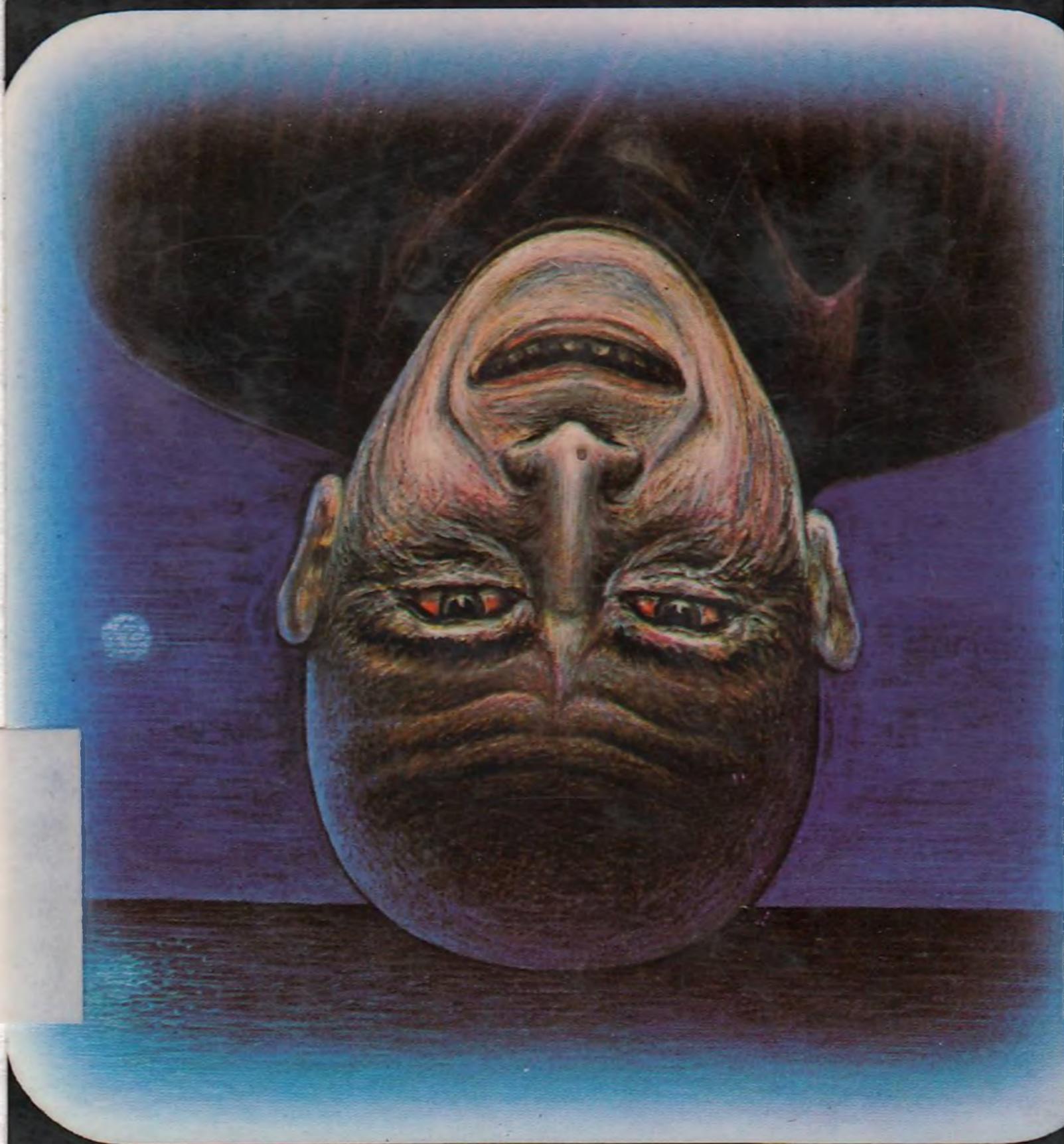
Chasse

James Hadley

carre
noir



Rien ne sert de
mourir



Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

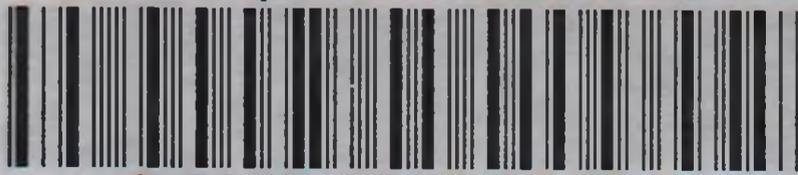
180



CHASE. Rien ne sert de mourir

Le cher M. Maurer, chef de gang style assassinats en tout genre, semblait avoir pour habitude d'ouvrir le ventre de ses victimes. Sans doute considérait-il qu'une personne dont le bide est béant est incapable d'ouvrir sa grande gueule. Mais ça ne faisait pas l'affaire de Paul Conrad, enquêteur du bureau du D.A., qui, justement, cherchait des témoins loquaces pour confondre Maurer. Et le plus rageant, c'était que la propre femme de Conrad fréquentait la boîte du truand !

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5010 1352 6

Michel Gayout
SÉRIE NOIRE



782070 430765

ISBN 2-07-043076-6 A 43076  catégorie 1

COLLECTION SÉRIE NOIRE
créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

- 2048 — MEURTRE SUR L'HUDSON
(DON FLYNN)
- 2049 — COMMENT VIVENT LES MORTS
(ROBIN COOK)
- 2050 — LE SEIGNEUR DE MAKÉNI
(GÉRARD LECAS)
- 2051 — LA MORT DANS SES MEUBLES
(JOHN LUTZ)

JAMES HADLEY CHASE

Rien ne sert
de mourir

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR L. BRUNIUS

nrf

GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par
Max Feissel, Vevey, Suisse.

Titre original :

THIS WAY FOR A SHROUD

© James Hadley Chase, 1954.
© Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

L'appel strident du téléphone retentit au moment où Janey Conrad descendait l'escalier d'un pas vif. Elle arborait une nouvelle robe du soir : un fourreau bleu ciel, dernier cri, au corsage couvert de sequins d'argent. Elle était très en beauté et elle le savait.

La sonnerie du téléphone l'arrêta en pleine descente. Son animation fit place à une violente irritation. Changement à vue, aussi soudain, aussi décisif que si on avait appuyé sur le bouton d'un commutateur.

— Paul! Ne réponds pas, dit-elle de cette petite voix froide et tranquille qu'elle affectait dans ses moments de colère.

Son mari sortit du salon. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, grand et musclé. Il était vêtu d'un smoking et tenait à la main un feutre souple de couleur. Lorsque Janey avait fait sa connaissance, elle avait été frappée par sa ressemblance avec James Stewart et c'était surtout pour ce détail qu'elle l'avait épousé.

— Mais il faut que je réponde, dit-il de sa voix douce et traînante. On a peut-être besoin de moi.

— Paul!

Sa voix monta un peu quand il s'avança vers le télé-

phone et saisit le récepteur. Il lui sourit, et, de la main, lui fit signe de se tenir tranquille.

— Allô, dit-il.

— Paul? C'est Bardin à l'appareil.

Les paroles de l'inspecteur grondèrent dans l'oreille de Paul et se répercutèrent dans le silence du vestibule. A peine eut-elle entendu la voix que Janey serra les poings.

— Il va falloir que tu entres dans la danse, continuait Bardin. Il y a eu un vrai carnage à « l'Impasse », chez June Arnot. On est dans les cadavres jusqu'au cou. L'un d'eux est celui de June. Bon Dieu! Une affaire sensationnelle. Dans combien de temps peux-tu être ici?

Conrad fit une grimace et regarda Janey du coin de l'œil. Il la vit se diriger lentement, d'un pas raide, vers le salon.

— Eh bien! j'arrive tout de suite, dit-il.

— Parfait. Je veille à ce qu'on ne dérange rien avant ton arrivée. Et grouille-toi. J'ai besoin de toi avant que la presse ne s'en mêle.

— J'arrive tout de suite, répéta Conrad.

Et il raccrocha.

— Merde! dit doucement Janey.

Elle lui tournait le dos, debout devant la cheminée.

— Je suis désolé, Janey, il faut absolument que j'y aille...

— Merde et merde! dit Janey sans élever la voix. C'est chaque fois la même chose. Avec tes sales morveux de petits policiers!

— Voyons, Janey, dit Conrad. C'est désolant, mais nous n'y pouvons rien. Nous sortirons demain, je te le promets.

Janey se pencha en avant et d'un revers de la main

envoya valser les bibelots, les photos et la pendule qui se trouvaient sur la cheminée.

— Janey! s'écria Conrad en faisant irruption dans la pièce. Suffit!

— Fous-moi le camp! dit Janey de la même voix calme. (Elle fixa l'image de Conrad dans le miroir d'un œil brillant et hostile.) Va jouer aux gendarmes et aux voleurs. Ne t'occupe surtout pas de moi, mais n'espère pas me trouver ici en rentrant. Dorénavant, je m'amuserai sans toi.

— June Arnot vient d'être assassinée, Janey. Il faut que j'y aille. Ecoute, je t'emmènerai demain soir aux Ambassadeurs. Qu'est-ce que tu dis de ça?

— Nous ne sortirons jamais ensemble, tant qu'il y aura un téléphone dans la maison, dit Janey avec amertume. Je veux de l'argent, Paul.

Il la regarda.

— Mais, Janey...

— Je veux de l'argent maintenant, tout de suite! Et si tu ne m'en donnes pas, je mettrai quelque chose en gage. Et je t'avertis que ça ne sera sûrement pas quelque chose qui m'appartient!

Conrad haussa les épaules. Il prit un billet de dix dollars dans son portefeuille et le lui tendit.

— Très bien, Janey. Si tu le prends comme ça... Pourquoi ne téléphones-tu pas à Beth? C'est idiot de sortir toute seule.

Janey plia le billet, leva les yeux sur lui et tourna le dos. Il fut effrayé de voir à quel point son regard était neutre, indifférent.

— Ne t'en fais pas pour moi. Occupe-toi de ton petit meurtre. Je me débrouillerai très bien toute seule.

Il voulut parler, puis se ravisa. Quand elle était dans cet état, il n'y avait pas moyen de raisonner avec elle.

— Est-ce que je peux te déposer quelque part? demanda-t-il calmement.

— Oh! fous-moi la paix! riposta Janey.

Et elle se dirigea vers la fenêtre.

Conrad serra les lèvres. Il traversa le vestibule, ouvrit la porte d'entrée et gagna rapidement sa voiture.

En se glissant derrière le volant il ressentit une impression d'angoisse qui lui coupa le souffle. Il ne voulait pas l'admettre, mais il savait qu'entre Janey et lui, les liens étaient en train de s'effiloche. Depuis combien de temps étaient-ils mariés? Il fronça le sourcil et appuya sur le démarreur. A peine trois ans. La première année, tout avait très bien marché. Mais c'était à l'époque où il n'était pas encore enquêteur principal attaché au bureau du district attorney. Il travaillait à des heures régulières et pouvait sortir tous les soirs avec Janey.

Elle avait pourtant été ravie quand il avait obtenu de l'avancement. Du jour au lendemain son salaire avait doublé et ils avaient quitté leur trois-pièces de Wentworth Street pour un bungalow à Hayland's Estate, le quartier à esbroufe.

Mais Janey cessa de se réjouir quand elle s'aperçut qu'on pouvait appeler son mari à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

— Vraiment, avait-elle dit, on croirait qu'au lieu d'être enquêteur principal tu n'es qu'un vulgaire policier!

— Mais je suis un policier, avait-il expliqué patiemment, je suis le policier particulier du district attorney, et quand il y a une grosse affaire, je dois le représenter.

Ils avaient eu des querelles qui, au début, avaient paru à Paul sans importance : elles n'étaient que les consé-

quences d'une déception bien naturelle quand un appel d'urgence gâchait une soirée. C'était compréhensible, s'était-il dit; il aurait pourtant voulu qu'elle soit plus raisonnable.

Mais Janey ne voulait rien savoir. Les querelles avaient dégénéré en disputes, les disputes en scènes, et maintenant il commençait à s'en lasser.

C'était pourtant la première fois que Janey lui réclamait de l'argent pour sortir seule. Cette nouveauté inquiétait Conrad plus que les disputes, les éclats et les scènes habituelles.

Janey était beaucoup trop séduisante pour sortir seule. Conrad la savait capable de légèreté. D'après certains propos qu'elle avait laissé échapper dans des moments d'abandon, il avait pu comprendre qu'elle avait mené, avant son mariage, une vie passablement mouvementée. Il avait décrété que son passé ne le regardait pas, mais maintenant, en se rappelant les parties de plaisir qu'elle lui avait racontées et le nom d'anciens amis qu'elle lui avait parfois jetés à la figure dans des accès de fureur, il se demandait, avec un certain malaise, si elle n'avait pas l'intention de se mettre en campagne. Elle n'avait que vingt-quatre ans et une sensualité exigeante, ce qui ne laissait pas de le surprendre car il avait des appétits sexuels très normaux. Et puis il y avait sa frimousse. Avec ses yeux myosotis, ses cheveux blonds soyeux, son teint parfait et son adorable petit nez retroussé, elle aurait tenté n'importe quel homme.

— Oh! puis merde! soupira-t-il, reprenant inconsciemment le cri de colère de sa femme.

Et il démarra.

Depuis trois ans June Arnot était considérée comme l'actrice de cinéma la plus en vogue et on la disait la femme la plus riche d'Hollywood.

Elle s'était fait construire une splendide résidence sur une hauteur, à l'est de Tammany Bay, à quelques kilomètres de Pacific City et à une quinzaine de kilomètres d'Hollywood.

C'était un monument de luxe et d'ostentation criarde, et June Arnot, qui ne manquait pas d'humour, l'avait baptisée « L'Impasse ».

Au moment où Conrad s'arrêta devant la petite maison du gardien couverte de vigne vierge (tous les visiteurs devaient s'y faire inscrire avant de s'engager dans l'allée d'un kilomètre de long qui menait à la propriété), la silhouette épaisse de l'inspecteur Sam Bardin, de la brigade criminelle, surgit de l'obscurité.

— Ben, mon colon! dit-il, dès qu'il eut aperçu Conrad. C'était pas la peine de te fringuer comme ça en mon honneur! C'est donc pour ça que t'as mis tout ce temps!

Conrad sourit.

— J'avais une soirée en perspective avec ma légitime quand tu m'as appelé. Je vais en avoir pour des semaines de vie infernale à la maison. Mc Cann est là?

— Pas de chance, le commissaire est à San Francisco, dit Bardin. Il ne revient que demain. Il y a eu un drôle de grabuge, Paul. Je suis content que tu sois là. Nous aurons besoin d'un sérieux coup de main pour venir à bout de cette histoire-là.

— Commençons tout de suite. Dis-moi ce que tu sais, hein? Et après nous irons jeter un coup d'œil.

Bardin épongea sa grosse figure cramoisie avec son mouchoir et repoussa son chapeau en arrière. C'était un homme grand et lourd, de dix ans plus vieux que Conrad, c'est-à-dire âgé d'environ quarante-cinq ans.

— A huit heures et demie, nous avons reçu un coup de téléphone de Harrison Fedor, l'imprésario de Miss Arnot. Il avait un rendez-vous d'affaires avec elle ce soir. En arrivant ici, il a trouvé la grille ouverte, ce qui est exceptionnel car on la ferme toujours à clé. Il est entré dans la loge du gardien et il l'a trouvé refroidi d'une balle dans la tête. Il a appelé la maison par téléphone de chez le gardien, mais on n'a pas répondu. Je pense qu'il a perdu le nord. En tout cas, il nous a dit qu'il avait eu trop peur pour monter voir ce qui se passait, alors il nous a téléphoné.

— Où est-il maintenant?

— Assis dans sa voiture, en train de se remonter avec du whisky, dit Bardin avec un large sourire. Je n'ai pas encore eu le temps de causer sérieusement avec lui, c'est pour ça que je lui ai dit de rester dans le coin. Je suis monté jusqu'à la maison. Les cinq domestiques se sont fait rectifier : tous une balle dans la peau. Je savais que Miss Arnot était quelque part dans la propriété puisqu'elle avait un rendez-vous d'affaires, mais elle n'était pas dans la maison. (Il sortit un paquet de cigarettes, en offrit une à Conrad et en alluma une pour lui.) Je l'ai trouvée dans la piscine. (Il fit une petite grimace.) Quelqu'un l'a éventrée et lui a coupé la tête.

Conrad grogna.

— Ça m'a tout l'air d'une crise de folie furieuse. Qu'est-ce qu'il y a maintenant?

— Les gars sont dans la maison et dans la piscine en train de faire leur boulot. S'il y a quelque chose à trouver, ils trouveront. Tu veux faire un tour et voir toi-même?

— J pense bien. Est-ce que le toubib peut nous donner des précisions sur l'heure?

— Il s'en occupe en ce moment. Je lui ai dit de ne pas

déplacer les corps avant ton arrivée. Il pourra bientôt nous renseigner. Allons jeter un coup d'œil chez le gardien.

Conrad entra à sa suite dans une petite pièce meublée d'un bureau, d'un fauteuil, d'un divan capitonné et d'un standard téléphonique. Sur le bureau se trouvait un gros registre relié de cuir à l'usage des visiteurs, ouvert à la page du jour.

Le gardien en uniforme vert olive et en bottes de cuir verni, gisait replié sous la table, la tête dans une auréole de sang cramoisi. Il avait été tué à bout portant.

Conrad s'approcha du bureau et se pencha sur le registre.

— Je ne pense pas que l'assassin se soit inscrit, raila Bardin. D'ailleurs, le gardien devait le connaître, sans ça il ne lui aurait pas ouvert la grille.

Conrad parcourut des yeux la page à moitié vide :

15 heures. M. Jack Belling, 3 Lennox Street. Sur rendez-vous. 17 heures. Miss Rita Strange, 14 Crown Court. Sur rendez-vous. 19 heures. Miss Frances Coleman, 145 Glendale Avenue.

— Qu'est-ce que tu en penses? demanda-t-il. Cette fille, la Coleman, était ici à peu près à l'heure du crime.

Bardin haussa les épaules.

— J'sais pas. Nous prendrons des renseignements sur elle quand nous aurons le temps. Si elle avait quoi que ce soit à voir là-dedans, je suppose qu'elle aurait arraché la page.

— Oui; à moins qu'elle ait oublié.

Bardin eut un geste d'impatience.

— Bon, viens; tu as encore des masses de jolies choses à voir. (Il s'enfonça de nouveau dans les ténèbres.) On

peut monter en voiture. Ralentis au second tournant. C'est là que le jardinier a été tué.

Conrad s'engagea dans l'allée bordée des deux côtés de palmiers géants et d'arbustes fleuris. Au bout d'environ trois cents mètres, Bardin l'avertit.

— Juste au tournant.

Ils arrivèrent près d'une voiture rangée au bord de l'allée. Le docteur Holmes, deux internes en blouse blanche et une paire de policiers aux allures blasées étaient groupés devant la voiture, le dos éclairé par les phares.

Conrad et Bardin se joignirent au groupe. Ils se tenaient en cercle autour d'un vieux Chinois ridé qui gisait sur le dos, ses doigts jaunes, pareils à des griffes, recroquevillés par l'agonie. Le devant de sa blouse blanche était teinté de rouge.

— Salut, Conrad, dit le docteur Holmes. (C'était un petit homme au visage rond et rose. Une couronne de cheveux blancs encadrait son crâne chauve.) Venu voir le jeu de massacre?

— Une petite visite en passant, dit Conrad. Depuis combien de temps est-il mort, docteur?

— Environ une heure et demie : pas plus.

— Juste après sept heures?

— A peu près.

— Même arme que le gardien?

— C'est probable. Ils ont tous été massacrés avec un .45. (Il regarda Bardin.) Ça m'a l'air d'un travail de professionnel, inspecteur. Celui qui a fait le coup connaissait son affaire. Il les a tués du premier coup.

Bardin émit un grognement.

— Ça veut pas dire grand-chose. Un .45 ne rate jamais son homme, peu importe si le tireur est un professionnel ou un amateur.

— Montons jusqu'à la maison, dit Conrad.

En trois minutes la voiture les amena devant la villa. Les lumières étaient allumées dans toutes les pièces. Deux policiers gardaient la porte d'entrée.

Conrad et Bardin escaladèrent les marches du perron, pénétrèrent dans le petit hall de réception, puis descendirent au cœur même de la maison, un patio pavé de mosaïque. Les diverses pièces entouraient sur trois côtés ce patio qui formait une petite cour fraîche et abritée où il faisait bon s'asseoir.

L'inspecteur O'Brien, grand homme maigre aux yeux durs, criblé de taches de rousseur, sortit du salon. Il fit un signe de tête à Conrad.

— Trouvé quelque chose? demanda Bardin.

— Des balles, rien d'autre. Aucune empreinte qui ne soit pas justifiée. J'ai comme une idée que l'assassin est entré, a tué tout le monde et est ressorti sans avoir rien touché.

Paul s'avança jusqu'au pied du grand escalier et leva les yeux. En haut des marches gisait le cadavre d'une jeune Chinoise. Elle portait une veste d'intérieur jaune et un pantalon brodé de soie bleu sombre. Une horrible tache rouge était plaquée entre les deux omoplates.

— On dirait qu'elle courait se cacher quand elle a été tuée, dit Bardin. Tu veux aller la regarder de plus près?

Conrad secoua la tête.

— La pièce à conviction numéro 3 est dans le salon, reprit Bardin.

Et il le conduisit dans une pièce somptueuse, meublée de fauteuils et de canapés de cuir, de quoi offrir l'hospitalité à trente ou quarante personnes.

Conrad pénétra dans le salon. Près de la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, le maître d'hôtel de June Arnot

était assis par terre, replié sur lui-même, le dos contre la tapisserie. Il avait été tué d'une balle dans la tête.

— Veux-tu faire un tour aux cuisines? demanda Bardin. Il y en a encore deux là-bas. Un cuisinier chinois et un Philippin. Ils couraient tous les deux vers la sortie mais pas assez vite.

— J'en ai assez vu, dit Conrad. S'il y a quelque chose à trouver, tes gars s'en chargeront.

— Je note cette pensée profonde sur mes tablettes, dit Bardin. O. K. Descendons à la piscine.

Il alla vers la porte-fenêtre, l'ouvrit et s'avança sur la vaste terrasse. La pleine lune se levait et répandait sa lumière froide et dure sur la mer. Le jardin embaumait du parfum des fleurs. Une fontaine illuminée dans le lointain donnait au décor un aspect féerique.

— Elle aimait les lumières et les belles couleurs, hein? dit Bardin en se dirigeant vers la piscine. Ça ne l'a pas beaucoup avancée. C'est plutôt brutal comme façon de finir ses jours : la tête coupée et le ventre grand ouvert.

Près du plongeoir haut de douze mètres se tenaient le docteur Holmes, les deux internes, un photographe et quatre policiers. Debout au bord de la piscine, ils regardaient l'eau. Toute cette partie-là était teintée de pourpre, le reste était d'un bleu vif.

Lorsque Conrad et Bardin atteignirent le carrelage bleu qui entourait la piscine, Bardin dit :

— J'ai déjà regardé ça une fois et je ne peux pas dire que ça me fait plaisir de recommencer.

Ils rejoignirent le groupe sous le plongeoir.

— Tiens, la voilà, continua Bardin.

Et il agita la main en direction de l'eau.

Paul regarda le corps nu et décapité qui flottait juste au-dessous de la surface. La sauvagerie avec laquelle il avait été mutilé lui serra l'estomac.

— Où est la tête? demanda-t-il en se détournant.

— Je l'ai laissée où je l'ai trouvée. Sur la table d'un des vestiaires. Tu veux jeter un coup d'œil?

— Non, merci. Vous êtes sûrs que c'est June Arnot?

— Aucun doute.

Conrad se tourna vers le docteur Holmes.

— Ça va, Doc, j'ai vu tout ce que je voulais voir. Vous pouvez vous mettre au travail. Vous me passerez une copie de votre rapport?

Le docteur Holmes hocha la tête.

— C'est bon, les gars, dit Bardin, sortez-la. Et faites attention de ne pas la brutaliser.

Trois des policiers s'avancèrent avec répugnance. L'un d'eux plongea une longue gaffe dans l'eau et essaya d'accrocher le corps qui flottait.

— Allons parler à Fedor pendant ce temps-là, dit Conrad. Fais-le monter jusqu'à la villa, s'il te plaît.

Bardin envoya un policier chercher Fedor.

Tout en regagnant la maison avec Conrad, il demanda:

— Eh bien! qu'est-ce que tu en penses?

— Ça m'a l'air de quelqu'un qui connaissait bien la taule. D'abord parce que le gardien l'a laissé entrer. Ensuite parce qu'il a descendu tous les domestiques, probablement de peur d'être identifié.

— A moins que ce ne soit un fou qui ait piqué une crise.

— Le gardien ne l'aurait pas laissé entrer.

— Peut-être que si. Tout dépend de l'histoire que le gars lui a racontée.

Comme ils atteignaient la maison, deux policiers fran-

chirent le seuil, emportant sur une civière un corps recouvert d'une bâche.

— C'est tout, chef, dit l'un. La maison est déblayée.

Bardin grogna, monta les marches et redescendit dans le patio.

— A ton avis, Fedor est hors de cause? demanda Conrad en s'asseyant dans un fauteuil de rotin.

— Ça n'est pas un type à faire un coup pareil. Et en admettant que ce soit lui, il lui aurait fallu un drôle de mobile. Elle était sa seule cliente, et il lui avait soutiré une petite fortune.

— Une femme comme elle devait avoir des tas d'ennemis, dit Conrad en étirant ses longues jambes. Celui qui a fait ça devait l'avoir drôlement dans le nez.

— Elle semble avoir eu des relations assez peu recommandables, observa Bardin. D'après ce qu'on dit, elle était de toutes les sales combines. Sais-tu qu'on la soupçonnait d'être l'amie de Jack Maurer?

Conrad se raidit, attentif.

— Non. Comment ça, amie?

Bardin sourit.

— Je pensais bien que ça te ferait dresser l'oreille. Je ne peux rien affirmer, mais j'ai entendu pas mal de bruits courir. Elle ne s'en vantait pas, mais on dit qu'ils étaient amants.

— Je voudrais bien en être sûr. C'est le genre de travail qui pourrait être signé Maurer. Il est assez cruel pour ça. Tu te rappelles le massacre qu'il a organisé il y a deux ans? Sept hommes mitraillés contre un mur?

— On a jamais été sûr que ce soit Maurer qui ait fait le coup, dit prudemment Bardin.

— Qui, alors? Les gars avaient marché sur ses plates-bandes. Il avait tout intérêt à s'en débarrasser.

— Le commissaire n'était pas convaincu. Il pensait

que c'était la bande de Jacobi qui essayait de mettre ça sur le dos de Maurer.

— Il sait ce que je pense de cette thèse à la noix. C'était bel et bien Maurer, et ça pourrait être encore lui.

— Tu as une sacrée dent contre Maurer, dit Bardin en haussant les épaules. Tu donnerais n'importe quoi pour le voir coffré.

— Pas seulement coffré, dit Conrad avec une sauvagerie soudaine. C'est sur la chaise électrique que je voudrais le voir. Ça fait trop longtemps que ce salaud-là est sur terre.

Un policier fit irruption dans le patio.

— Fedor est là, chef.

Conrad et Bardin se levèrent.

Harrison Fedor, l'imprésario de June Arnot, traversa le patio en sautillant. C'était un petit homme mince, au regard dur et tranquille, avec une bouche comme un piège à rat et des joues creuses. Il s'empara de la main de Conrad et la secoua énergiquement.

— Quel bon vent vous amène? June va bien?

— Loin de là, dit Conrad calmement. Elle a été assassinée : elle et tous les domestiques.

Fedor avala sa salive, son visage s'affaissa, puis il se reprit et s'assit dans un des fauteuils de rotin.

— Vous voulez dire qu'elle est morte?

— Tout ce qu'il y a de plus morte.

— Nom de Dieu! (Fedor enleva son chapeau et passa ses doigts dans sa chevelure dégarnie.) Morte? Eh bien! ça! Je ne peux pas y croire!

Il regarda fixement Bardin, puis Paul. Ils attendaient sans broncher.

— Assassinée!

Après un silence, Fedor poursuivit :

— Quelle histoire ça va faire! Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer.

— Ce qui veut dire? grogna Bardin, le visage lourd de désapprobation.

Fedor grimaça un sourire.

— Vous ne savez pas ce que ça veut dire parce que vous n'avez pas travaillé avec elle pendant cinq ans. (Il se pencha en avant et pointa un index vers Bardin.) Je veux bien être pendu si je la pleure. J'ai p't-être perdu mon gagne-pain, mais c'est un drôle de fardeau en moins. Cette garce m'a fait tourner en bourrique. C'était elle ou moi. Elle m'en a fait attraper un ulcère. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai enduré avec cette salope!

— Quelqu'un lui a tranché la tête, dit Conrad tranquillement. Et comme si ça ne suffisait pas, il lui a ouvert le ventre. Connaissez-vous quelqu'un qui aurait pu faire le coup?

— Bon sang! Tranché la tête! Grands dieux! Pour quoi faire?

— Pour la même raison qu'il l'a éventrée : il ne l'aimait pas. Connaissez-vous quelqu'un qui ait été capable de se foutre dans un état pareil?

Fedor détourna brusquement les yeux.

— Non, j'vois pas. Diable! La presse est déjà au courant?

— Non, et ils ne sauront rien tant que je n'aurai rien de plus solide pour me mettre au travail, dit Bardin avec humeur. Ecoutez, si vous connaissez quelqu'un qui peut faire l'affaire, vous feriez mieux de vous mettre à table. Plus vite on fermera ce dossier, mieux ça vaudra pour tout le monde, y compris vous.

Fedor hésita, puis haussa les épaules.

— Je crois que vous avez raison. Ralph Jordan était

son amant actuel. Justement, ils se sont salement engueulés ces derniers temps. Le film qu'il a fait avec June est le dernier. La Compagnie des films Pacific a déchiré son contrat. Ils en avaient plein le dos.

— Pourquoi? interrogea Conrad en allumant une cigarette.

— Il carbure à la marijuana depuis six mois. Et quand il est bourré de came, on ne peut plus le tenir!

— Comment ça?

— Il devient dingo. (Fedor sortit son mouchoir et s'épongea la figure.) Y a un peu plus d'une semaine, il a mis le feu à un studio. Et la semaine dernière, quand Laird a organisé une soirée dans sa piscine, il a fait une petite blague qui a coûté à Laird tout ce qu'il avait, pour étouffer l'affaire. Jordan avait dégoté une espèce d'acide, et il se baladait en éclaboussant les maillots de bain des femmes avec. Ça se mettait à brûler et hop! plus de maillot. On n'avait jamais vu ça! Quelque chose comme trente de nos vedettes les plus connues qui cavalaient complètement à poil. C'était plutôt marrant pour nous. On s'est bien amusés, jusqu'au moment où on s'est aperçus que son petit produit n'avait pas seulement enlevé les maillots de bain. La peau venait avec. Cinq des filles ont dû être hospitalisées. Elles étaient dans un état épouvantable. Si Laird n'avait pas craché au bassinet, Jordan aurait été poursuivi. Le lendemain matin, Laird a déchiré son contrat.

Conrad et Bardin échangèrent un regard.

— J'ai l'impression qu'on devrait en toucher un mot à ce monsieur, suggéra Bardin.

— Surtout, je vous en supplie, implora Fedor, ne lui dites pas que j'ai parlé de lui. J'ai assez d'ennuis comme ça.

— A part Jordan, dit Conrad, vous ne voyez personne qui ait pu faire le coup?

Fedor secoua la tête.

— Non. La plupart des amis de June étaient pas mal pourris, mais pas à ce point-là.

— Est-ce que c'est vrai qu'elle et Jack couchaient ensemble?

Fedor baissa brusquement les yeux et regarda ses mains.

— Je n'en sais rien.

Conrad regarda Bardin.

— C'est merveilleux, n'est-ce pas? Dès qu'on prononce le nom de Maurer, tout le monde la boucle. A croire que le gars n'existe pas!

— Ne le prenez pas mal, intervint Fedor vivement. Si je savais quelque chose, je vous le dirais. Je ne sais de Maurer que ce que j'ai lu dans les journaux.

— Toujours la même chanson, dit Conrad avec dégoût. Avec un peu de chance, je tomberai peut-être un de ces jours sur un type un peu gonflé qui n'aura pas trop la frousse de Maurer et qui saura quelque chose. Un de ces jours, mais Dieu sait quand.

— Ne t'énerve pas, fit Bardin. S'il ne sait rien, il ne sait rien.

L'inspecteur O'Brien descendit les marches du patio.

— Est-ce que je peux vous dire un mot, chef?

Bardin lui prit le bras et entra avec lui dans le salon.

— Ne vous éloignez pas, dit Paul à Fedor.

Et il les suivit.

— Il a trouvé le revolver, dit Bardin. (Ses traits lourds avaient maintenant une expression réjouie. Il brandit un Colt 45 automatique.) Regarde ça!

Conrad prit le revolver et l'examina. Les initiales R.J. étaient gravées sur la crosse.

— Où l'avez-vous trouvé? demanda-t-il à O'Brien.

— Dans les bosquets, à une trentaine de mètres de la grille. J'parierais un dollar que c'est le bon. Il est vide, il a fonctionné il n'y a pas longtemps et c'est un .45.

— Il vaut mieux vérifier, Sam.

Bardin acquiesça. Il tendit le revolver à O'Brien.

— Emportez-le à la Direction de la police et confrontez avec les balles que vous avez trouvées. (Il se tourna vers Conrad.) R.J. Un jeu d'enfant, pas? Ça m'a tout l'air d'une affaire simple. Jordan doit avoir des choses à raconter. On y va?

D'après Fedor, Ralph Jordan avait un appartement dans un immeuble de Roosevelt Boulevard. Il avait pris cet appartement peu après que June Arnot se fût débarrassée de sa villa d'Hollywood, et bien qu'il eût gardé sa luxueuse maison de Beverley Hills, il n'y vivait que très rarement.

Conrad lança sa voiture dans l'allée circulaire qui menait à l'immeuble et alla se garer dans un coin d'ombre. A côté se trouvait un garage divisé en boxes. Une grosse Cadillac noire, à moitié engagée dans l'un des boxes, attira son attention.

— Je connais quelqu'un qui ne regardait pas où il allait, dit-il en sortant de la voiture.

Il s'approcha du box. Bardin le suivait.

L'aile gauche de la Cadillac s'était enfoncée dans la paroi du box et avait fait éclater le bois. L'aile était défoncée et le phare en miettes.

Bardin ouvrit la portière et examina la plaque d'immatriculation.

— C'était à prévoir, dit-il. C'est la voiture de Jordan. Il devait être complètement envapé.

— Au moins, on est sûr de le trouver chez lui, dit Conrad.

Et il se dirigea vers l'entrée de l'immeuble. Il franchit la porte-tambour et entra dans le vestibule, suivi de Bardin.

Un gros employé rose et blanc posa ses deux petites mains blanches sur le dessus verni du bureau de réception et leva les sourcils en dévisageant Conrad avec hauteur.

— Vous désirez?

Bardin s'approcha. Il fronçait les sourcils et parlait d'une voix claironnante. Quand il voulait avoir l'air d'un dur, il y arrivait parfaitement.

— Inspecteur Bardin. Police municipale, dit-il d'une voix grinçante. Jordan est là?

Les petites mains s'agitèrent.

— Vous voulez dire M. Ralph Jordan; oui, il est là. Vous désirez le voir?

— Quand est-il rentré?

— Un peu après huit heures.

— Est-ce qu'il était dans son état normal?

— Je n'ai pas remarqué.

L'air scandalisé de l'employé fit sourire Conrad.

— A quelle heure était-il sorti?

— Un peu après six heures.

— Il habite au dernier étage, n'est-ce pas?

— Oui.

— Parfait. Nous montons. Et ne touchez pas au téléphone si vous tenez à votre santé. C'est une visite surprise. Y a quelqu'un là-haut avec lui?

— Pas que je sache.

Bardin s'avança résolument vers l'ascenseur.

— Il est donc sorti après six heures et revenu à huit heures. Il a eu largement le temps d'aller à « l'Impasse », de faire ce qu'il avait à faire, et de revenir, constata-t-il tandis que l'ascenseur les emportait silencieusement au dernier étage.

— Aie l'œil sur lui, dit Conrad, au moment où les portes de l'ascenseur se refermaient derrière eux. S'il est encore bourré, il peut être dangereux.

— Ça n'aurait pas le premier cinglé à qui j'aurais eu affaire, et j'parie que ça ne sera pas le dernier. Malheureusement!

Bardin s'arrêta devant la porte de l'appartement.

— Tiens! La porte est ouverte.

Il appuya sur la sonnette. Quelque part dans l'appartement une sonnerie perçante retentit. Bardin attendit un moment puis ouvrit la porte toute grande d'un coup de pied et jeta un coup d'œil dans le petit vestibule. En face d'eux, une porte était entrebâillée. Bardin la poussa. Elle donnait sur un grand salon violemment illuminé. Des rideaux lie-de-vin garnissaient les fenêtres. Sur les murs gris se détachaient quelques fauteuils, des canapés, une ou deux tables et un bar bien garni.

— Ohé! Y a du monde? brailla Bardin d'une voix à faire trembler les vitres.

Le silence qui accueillit son cri était aussi épais et étouffant qu'un morceau de neige. Et aussi froid.

Ils échangèrent un coup d'œil.

— Ah! Ça alors! dit Bardin. Tu crois qu'il se cache?

— Peut-être qu'il est sorti.

— La tantouse d'en bas nous l'aurait dit.

— Jetons un coup d'œil.

Conrad traversa la pièce, frappa à une porte sur la gauche. Il tourna la poignée et aperçut une grande chambre claire.

Personne, là non plus. Ils ouvrirent la porte de la salle de bains. Jamais ils n'avaient vu d'installation aussi luxueuse, mais leur attention fut immédiatement accaparée par la baignoire.

Ralph Jordan y gisait, la tête penchée sur la poitrine. Il portait une robe de chambre lie-de-vin sur un pyjama bleu pâle. Les parois de la baignoire et le devant de sa robe de chambre étaient tachés de rouge. Il tenait dans la main droite un vieux rasoir à manche. Le sang sur la lame ressemblait à de la peinture écarlate.

Bardin passa derrière Conrad et toucha la main de Jordan.

— Plus mort qu'une tranche de bœuf et, même, que du frigo.

Il attrapa Jordan par les cheveux et lui souleva la tête.

Conrad fit une grimace en voyant la blessure béante sur la gorge de Jordan : elle était si profonde que la trachée artère avait été sectionnée.

— Eh bien! voilà, dit Bardin en reculant. C'est comme je le disais : une affaire toute simple. Il est allé là-bas, il a buté la fille, et puis il est revenu ici se couper la gorge. Délicate attention de sa part. Ça me facilite le travail, à moi. (Il chercha une cigarette, l'alluma et souffla un nuage de fumée sur le visage du mort.) J'ai comme une idée, dit-il, que le docteur Holmes va avoir une nuit bien remplie.

Conrad tournait en rond dans la salle de bains. Il découvrit au mur un rasoir électrique.

— Curieux qu'il ait eu un rasoir à manche. De nos jours, il faut courir pour en trouver un, et je n'aurais jamais cru que Jordan en avait un chez lui.

— Ne commence pas à tout embrouiller. Il coupait peut-être ses cors aux pieds avec : ça se fait beaucoup.

Il poussa une porte et découvrit un magnifique vestiaire. Sur une chaise, il y avait un costume, une chemise et du linge de soie. Une paire de chaussures en cuir naturel et des chaussettes étaient posées sur le sol.

Conrad, qui arpentait la pièce, s'arrêta net.

— Voilà qui va achever de faire ton bonheur, Sam, dit-il en montrant un objet taché de sang sur le sol.

Bardin s'approcha.

— Bon sang de bonsoir! Une machette. (Il s'agenouilla près du coutelas à la lame effilée.) Je parie que c'est l'arme du crime. Exactement ce qu'il faut pour couper le cou à quelqu'un, et ça vous ouvre un ventre comme toi tu ouvres une fermeture éclair.

— Ça ne t'intéresse pas de savoir pourquoi un type comme Jordan possédait un coutelas de sauvage d'Amérique du Sud?

Bardin s'assit sur ses talons.

— Il l'a peut-être ramené en guise de souvenir. Je parie qu'il a été en Amérique du Sud ou aux Antilles : probablement aux Antilles. C'est certainement l'arme du crime et je donnerais ma main à couper que ce sang est le sang de June Arnot.

Conrad retournait les vêtements sur la chaise.

— Il n'y a pas de sang là-dessus. Je n'aurais pas cru qu'on pouvait couper la tête de quelqu'un sans se tacher.

— Oh! ça va! s'écria Bardin avec impatience. T'as vraiment besoin de pinailler de cette façon-là? Il avait peut-être un manteau ou quelque chose comme ça. Quelle importance? Moi, ça me suffit. Pas toi?

— Je ne sais pas, fit Conrad en fronçant les sourcils. Tout est bien en ordre. Je ne serais pas surpris si c'était un coup monté. Le revolver avec les initiales de Jordan, la voiture défoncée, le suicide de Jordan et maintenant l'arme du crime. C'est trop beau pour être vrai. A mon

avis, il y a quelque chose qui ne colle pas, là-dedans.

— Ça ne colle pas parce que tu veux faire du zèle, riposta Bardin en haussant les épaules. Allez, pas d'histoires. Je suis convaincu, le commissaire sera convaincu. Tu le serais aussi si tu ne crevais pas d'envie de voir Maurer sur la chaise électrique. Avoue que c'est ça.

Conrad se tirailla le nez d'un air pensif.

— Peut-être. O.K. Je suppose que je n'ai plus rien à faire ici. Tu veux que je te dépose à la direction?

— Je vais les appeler d'ici. Je voudrais que les gars me fouillent toute la baraque. Dès que je les aurai mis au travail, je retournerai à « l'Impasse » et je donnerai le papier aux journalistes. Tu rentres chez toi?

Conrad acquiesça.

— Tant qu'à faire!

— Veinard! Pas de travail de nuit, un joli petit intérieur, du sex-appeal à domicile. Et comment va Mme Conrad?

— Oh! je pense qu'elle va bien, dit Conrad, tout en remarquant tristement combien sa propre voix manquait d'enthousiasme.

Conrad coupa par les petites rues pour éviter la sortie des théâtres. Il se demandait avec inquiétude si Janey avait mis à exécution sa menace de sortir seule et, dans ce cas, si elle était de retour. Il ralentit pour allumer une cigarette. En jetant l'allumette par la vitre baissée, son regard tomba sur la plaque de la rue : *Glendale Avenue*.

Ce n'est qu'en arrivant au bout de la rue qu'il se rappela que la dénommée Frances Coleman, qui avait rendu visite à June Arnot à sept heures du soir, avait donné comme adresse 145, Glendale Avenue. Il se rangea brusquement le long du trottoir. Il resta un moment

assis dans la voiture sans bouger, regardant à travers le pare-brise la rue noire et déserte. Le docteur Holmes avait dit que June Arnot était morte aux environs de sept heures. Était-il possible que cette fille eût vu quelque chose ?

Il descendit et s'approcha de la maison voisine. C'était le numéro 123. Il alla jusqu'au 145.

C'était un grand immeuble qui ne payait pas de mine. Certaines fenêtres étaient allumées; d'autres éteintes.

A travers le panneau vitré de la porte d'entrée, il entrevit un hall mal éclairé et un escalier qui montait dans l'obscurité. Il poussa la porte. Une bouffée d'odeurs diverses : oignons frits, pipi de chat et ordures décomposées vint à sa rencontre. Il repoussa son chapeau, fronça le nez et pénétra plus avant dans le hall. Une rangée de boîtes à lettres vissées au mur le renseigna sur le standing de la maison. La troisième boîte était celle de Miss Coleman. Elle habitait au troisième étage.

Conrad grimpa l'escalier.

La porte de face, au troisième étage, était celle de l'appartement de Miss Coleman. Une jolie petite carte blanche portant son nom était fixée au panneau par une punaise.

Comme il serrait le poing pour frapper, il s'aperçut que la porte était entrouverte. Il frappa, attendit un moment et recula, brusquement sur ses gardes.

Il avait déjà vu six cadavres dans la soirée, chacun à sa manière horrible et pathétique. Il sentit un frisson lui parcourir la nuque. Il prit une cigarette. Tout en l'allumant, il remarqua que ses mains ne tremblaient pas et il sourit. Il se pencha en avant, poussa la porte et scruta l'obscurité.

— Y a quelqu'un ?

Pas de réponse. Un silence épais flottait en même temps qu'une vague odeur de pavot de Californie.

Il avança et chercha à tâtons le commutateur. En allumant, il respira profondément, s'attendant au pire; mais il n'y avait ni cadavre, ni sang, ni arme du crime. Ce n'était qu'une toute petite pièce avec un lit de fer, une commode, une chaise et une armoire en pitchpin. C'était à peu près aussi confortable d'aspect que le lit de clous d'un fakir.

Il resta un moment immobile, puis alla ouvrir une des portes de la petite armoire : elle était absolument vide. Il en était de même pour la commode.

Il se gratta la nuque de l'index, et sortit. Dans le hall, une pancarte sur le mur attira son attention : *Concierge au sous-sol.*

« Qu'est-ce que je risque? » pensa-t-il. Il s'engagea dans un couloir et descendit un escalier crasseux et obscur.

— Y a quelqu'un?

Une porte s'ouvrit et la lumière d'une ampoule nue l'aveugla.

— Rien à louer, mon pote, dit une voix douce et grasseyante qui venait de la porte ouverte.

Conrad jeta un coup d'œil dans la pièce. Devant une table était assis un homme de forte corpulence en bras de chemise.

— Vous avez un appartement vide au troisième étage, n'est-ce pas? dit Conrad. Miss Coleman a déménagé.

— Qui vous l'a dit?

— Je viens de monter. La pièce est vide.

— Mais qui êtes-vous?

Conrad enfla la voix.

— Police!

Le gros homme fit une grimace.

— Qu'est-ce qu'elle a fait?

— Quand est-elle partie? demanda Conrad.

— Je ne savais pas qu'elle était partie, dit le concierge. Elle était là ce matin. Ça me fait bien plaisir. J'aurai pas à la foutre à la porte demain. C'est toujours ça de gagné.

— Pourquoi?

Conrad se frotta la nuque d'un air pensif.

— Toujours la même chose. Elle devait trois semaines.

— Qu'est-ce que vous savez d'elle? Quand est-elle arrivée ici?

— Il y a un mois. Paraît qu'elle faisait de la figuration au cinéma. Elle trouvait rien d'assez bon marché à Hollywood. C'était une brave fille. Si j'avais une fille, j'aimerais bien qu'elle soit comme celle-là. Elle parlait bien, elle était jolie comme un cœur, tranquille, bien élevée. (Il haussa les épaules.) Mais pas de fric. J'suppose que c'est pas les meilleurs qui gagnent le pèze. J'y ai dit de rentrer chez elle mais elle voulait rien savoir. Elle avait promis de m'donner l'argent ce matin. On dirait qu'elle l'a pas trouvé, hein?

— On dirait, dit Conrad.

Il se sentit subitement fatigué. Pourquoi une figurante en chômage irait-elle voir June Arnot, sinon pour la taper? Elle n'avait certainement pas dépassé la maison du gardien. Il était peu probable que June Arnot eût accepté de la recevoir.

Il regarda sa montre. Il était plus de minuit.

— Bon. Merci. C'est tout ce que je voulais savoir.

Le gros homme demanda :

— Elle n'a pas d'ennuis, dites-moi?

— Pas que je sache.

Conrad prit le chemin du retour. Bardin avait déclaré

qu'il était convaincu que Jordan avait fait le coup. Pourquoi se faire des cheveux? Il parlerait au district attorney le lendemain. Si seulement il avait pu être sûr que Maurer et June étaient amants. S'ils couchaient ensemble, il y avait de fortes chances pour que Maurer eût organisé le massacre; c'était peut-être même lui qui avait fait le travail.

« Et puis, merde pour Maurer! » pensa Conrad en suivant l'allée qui menait à sa porte d'entrée. « Je n'arrive pas à l'oublier cinq minutes de suite. C'est pire que si j'étais amoureux. »

Il tourna la clé dans la serrure et pénétra dans le petit vestibule obscur. La maison était calme. Un profond silence régnait. Il ouvrit la porte de la chambre à coucher, et tourna le commutateur. Les lits jumeaux vides avaient l'air d'épaves. Janey était donc bien allée en vadrouille. Et elle n'était pas encore rentrée.

CHAPITRE II

Le district attorney Charles Forest rêvassait, assis à sa table de travail, une cigarette entre ses doigts épais. C'était un homme court et râblé au visage dur, au regard incisif.

— En somme, reprit-il après un long silence, McCann semble se contenter de l'hypothèse Jordan. Il pense qu'elle explique tout. J'ai lu le rapport de Bardin et j'ai l'impression que c'est assez concluant. Qu'est-ce qui te chiffonne?

Conrad s'enfonça plus profondément dans le fauteuil.

— C'est trop bien manigancé, fit-il. Le docteur Holmes dit que c'est un travail de professionnel, et c'est bien mon avis. Quand on fait ça en dilettante, il faut avoir une sacrée veine pour descendre cinq personnes avec cinq balles, surtout en se servant d'un .45. Malgré le recul, il a fait mouche à tous les coups. J'ai l'impression que l'assassin était un drôle de tireur et je serais très surpris que ça soit un novice.

— Je sais, répliqua Forest doucement. Mais je me suis renseigné sur Jordan. C'était un tireur d'élite. Il pouvait toucher la tranche d'une carte à jouer à vingt mètres. Or ça demande un certain entraînement.

Conrad fit la grimace.

— J'aurais dû me renseigner moi-même, fit-il, gêné. Bon, d'accord. Voilà une question de réglée. Il y a autre chose : il se sert d'un rasoir électrique, et pourtant il possédait un rasoir à manche. Ça ne vous semble pas curieux?

— Pas particulièrement. Ce serait troublant si nous étions sûrs qu'il n'avait pas de rasoir à manche, mais nous n'en savons rien. Les gens s'en servent pour se tailler les cors, tu sais.

— C'est ce que Bardin m'a dit, mais j'ai demandé au docteur Holmes. Jordan n'avait pas de cors. Et surtout, il n'y avait pas de sang sur ses vêtements.

Forest hocha la tête.

— Bon. Continue. Qu'est-ce que tu as derrière la tête?

— Bardin affirme avoir entendu dire que June Arnot était la maîtresse de Jack Maurer, dit Conrad tranquillement. Supposez que Maurer ait découvert qu'elle le trompait avec Jordan? Qu'est-ce qu'il aurait fait? Il leur aurait envoyé ses félicitations? Si je ne me trompe pas sur le compte de Maurer, il est très capable d'avoir été lui rendre visite, de lui avoir ouvert le ventre, et de lui avoir coupé la tête pour lui faire passer l'envie de le cocufier. Dès que j'ai vu comment ça se présentait, je me suis demandé si ça n'était pas une vengeance de gang. Ça expliquerait les allures professionnelles et le massacre sauvage pour supprimer les témoins. Maurer a assez d'imagination pour laisser des indices qui accablent Jordan.

Forest contemplait son buvard.

— Est-on sûr qu'elle était la maîtresse de Maurer? demanda-t-il après un long silence.

— Non, mais en cherchant bien on doit pouvoir s'en assurer.

— Si on pouvait prouver qu'elle était sa maîtresse, je croirais volontiers que tu es sur la bonne piste, Paul.

Forest leva les yeux et son regard froid scruta le visage de Conrad.

— Tu sais que j'ai accepté ce poste uniquement parce que j'avais l'intention de mettre la main sur Maurer. Je sais ce que tu penses de lui de ton côté. Nous sommes deux à vouloir sa peau. Jusqu'à présent, il n'a jamais fait un faux pas, jamais une fausse manœuvre, rien qui puisse nous donner une arme contre lui. Nous sommes arrivés à épingler deux de ses principaux acolytes en deux ans, et c'est déjà un tour de force. Tu penses que Maurer peut se cacher derrière tout ça. C'est possible et ça me suffit. Fonce, fais une enquête, mais ne mets personne au courant de ce que tu fais. Le seul moyen d'avoir Maurer, c'est de le prendre par surprise. Et ne te fais pas d'illusions : surprendre Maurer, c'est calé. Il a des oreilles partout. Mais vas-y, cherche. Que tout reste entre nous. Je suis sûr qu'il y a des bavards à la direction de la police.

Le visage de Conrad s'éclaira d'un sourire triomphant. Il avait bien pensé que Forest réagirait ainsi sans toutefois oser espérer qu'il lui donnerait carte blanche pour se lancer sur des indices aussi maigres.

— Parfait. Je vais m'y mettre tout de suite. Van Roche et Miss Fielding sont sûrs. J'aurai besoin d'eux. Mais, à part ces deux-là, personne ne saura rien. Je vais voir si je peux pêcher quelques renseignements sur June Arnot. Si j'arrive à prouver ses liens avec Maurer, tous les espoirs nous sont permis.

— Je te laisse faire, Paul, dit Forest. Dès que tu as du nouveau, tiens-moi au courant. Ne perds pas trop de temps pour l'enquête. Nous avons du travail, mais Maurer a la priorité; compris?

— Oui, patron, dit Conrad d'un air ravi.

— Il y a encore un petit quelque chose, ajouta Forest. Ça ne me regarde pas, mais je t'en parle parce que je t'aime bien.

— Qu'est-ce qui ne va pas, patron?

— Rien pour le moment, répliqua Forest. (Il regarda le bout de sa cigarette et leva de nouveau les yeux.) Est-ce que tu surveilles ta femme?

C'était inattendu et Conrad sentit le sang lui monter au visage.

— Je ne comprends pas très bien, je vous avoue.

— Quelqu'un m'a dit avoir vu ta femme hier, seule au Paradise Club. Elle était loin d'être à jeun. Je ne t'apprendrai pas que Maurer est propriétaire du club, et qu'il sait qu'elle est la femme de mon enquêteur principal. C'est tout, Paul. Je ne sais pas si tu étais au courant, mais il fallait que tu le saches. Tâche de voir ce que tu peux faire.

Il sourit brusquement, et ses traits s'adoucirent. Il mit la main sur l'épaule de Conrad et ajouta :

— Ne prends pas cette tête catastrophée. Ça n'est pas grave. Peut-être trouve-t-elle la vie monotone : surtout quand on te convoque à l'improviste. Mais parle-lui. Elle comprendra. (Il prit sa serviette et se dirigea vers la porte.) Maintenant, il faut que je file. J'attends des nouvelles de Maurer d'ici un jour ou deux.

— Oui, patron, dit Conrad, pétrifié.

Le personnel de Conrad se composait d'une secrétaire, Madge Fielding et de son bras droit, Van Roche.

— Alors, quel est le verdict, Paul? demanda Van Roche à l'arrivée de Conrad.

— Il faut s'attaquer à Maurer, répondit l'enquêteur en tirant son fauteuil. Le D.A. dit qu'il ne veut pas laisser échapper la plus petite chance de l'épingler et, bien qu'il ne soit pas entièrement convaincu par les indices, il est d'accord pour foncer.

Van Roche sourit et se frotta les mains. Il était grand et svelte. Il avait le teint mat et une moustache mince comme un trait de crayon.

— C'est formidable! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qu'on fait?

Conrad jeta un coup d'œil à Magde Fielding, assise à son bureau. Elle avait vingt-six ou vingt-sept ans. Elle était petite, trapue et solidement bâtie. Aucune prétention à la beauté. Ses traits fins, son nez retroussé et sa bouche fortement dessinée lui donnaient du caractère, rien de plus. Mais elle avait une extraordinaire endurance au travail, un enthousiasme sans bornes, et une énergie des plus efficaces.

— En bien? Qu'est-ce que vous en pensez, Madge? demanda Conrad, en lui souriant.

Je pense que si vous avez l'intention d'explorer le passé de Maurer vous feriez bien tous les deux de vous acheter un gilet blindé, dit-elle doucement. Et je ne plaisante pas.

Van Roche mima un frisson d'horreur.

— Elle a raison. On peut se fier à notre petite Madge. Je crois que je vais prendre une assurance pour couvrir les frais d'enterrement.

Conrad hocha la tête en signe de dénégation.

— Ne vous en faites pas pour si peu. Maurer a dépassé le stade où l'on descend les flics. Il y a dix ans

il n'aurait pas hésité, mais pas maintenant. Il connaît trop bien son affaire, et il risquerait trop gros. Ce sont nos témoins qu'il va falloir protéger, si toutefois nous trouvons des témoins.

— Ah! ça c'est rassurant, dit Van en allumant une cigarette. Comment allons-nous commencer?

— Avant de lui mettre June Arnot sur les bras, il faut prouver qu'ils se connaissent, dit Conrad. Il va falloir attaquer du côté de June. Ce ne serait pas une mauvaise idée d'aller à « l'Impasse » demain. Tu te renseignes dans toutes les maisons, tu interrogues les gens que tu rencontres. Dis que tu veux des renseignements sur Jordan. Essaie d'obtenir une description des gens qui venaient voir June régulièrement. Avec un peu de chance, on te donnera une description de Maurer dans le tas. Mais si on pose des questions directement sur lui, on est foutus.

Le soir, en rentrant chez lui au volant de sa voiture, Conrad se mit à penser à Janey. Pourquoi diable avait-elle choisi le Paradise Club? Elle savait que Maurer était propriétaire de l'établissement, et elle savait ce que Conrad pensait de Maurer. Avait-elle délibérément voulu le contrarier?

Et quel pouvait être l'ami bien intentionné qui avait averti Forest? Le visage de Conrad se durcit. « Elle était loin d'être à jeun. » Charmant de s'entendre dire ça de sa femme, surtout par le patron. « Parle-lui, avait dit Forest. Elle comprendra. » On voyait bien qu'il ne connaissait pas Janey.

Quand il ouvrit la porte du salon, il trouva Janey assise dans un fauteuil en train de feuilleter un magazine. Il vit qu'elle était sur la défensive.

Bien que dormant d'un sommeil léger, il ne l'avait pas entendue rentrer la nuit précédente et, quand il s'était levé, elle n'avait pas bronché. Il savait pourtant pertinemment qu'elle était réveillée.

Il décida d'entrer tout de suite dans le vif du sujet. La bagarre était inévitable.

Il s'approcha de la cheminée et s'assit dans un fauteuil en face de Janey.

— Janey...

— Qu'est-ce qu'il y a? dit-elle d'une voix froide et inexpressive.

Elle ne leva même pas les yeux.

— On t'a vue au Paradise Club, hier soir.

Elle se raidit et une expression de méfiance passa sur ses traits.

— Et après? Tu as de la chance que je n'aie pas été aux Ambassadeurs. Le Paradise est meilleur marché.

— Il ne s'agit pas de ça. Tu sais aussi bien que moi que Maurer est propriétaire du Paradise Club. A quoi pensais-tu, Janey?

— Ecoute-moi, Paul. Tu m'en as assez fait voir, je n'ai pas l'intention de te laisser me faire la morale! répliqua Janey avec une violence soudaine. Tu peux parler, toi! Tu sors à n'importe quelle heure. Je ne me plains jamais. Mais je sais ce qui se passe dans ton bureau. Cette petite putain de Fielding n'est peut-être pas très jolie, mais il n'y a qu'à la voir pour se rendre compte que c'est une sale petite chienne en chaleur, et avec la tête qu'elle a, je suppose qu'elle te passe tous tes caprices!

— Ecoute, Janey, dit Conrad brusquement, tu ne vas pas recommencer avec cette vieille plaisanterie. Tu essaies de détourner la conversation. Pourquoi as-tu été au Paradise Club?

— Ça me regarde! éclata Janey. Et je t'interdis de m'interroger!

— Mais tu ne te rends pas compte! Tu sais que c'est le quartier général de Maurer. En allant là-bas, tu ridiculises tout le service. Tu ne comprends donc pas?

Janey gloussa brusquement, puis ses traits se durcirent.

— Si tu savais comme je m'en balance! Personne ne m'empêchera d'aller au Club si le cœur m'en dit!

— C'est Forest qui m'a prévenu. Une personne bien intentionnée le lui a dit et a même ajouté que tu étais saoule... Combien de temps crois-tu que je vais garder mon poste si tu continues à te conduire comme ça?

Janey pâlit subitement et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Alors, ta saloperie de police a commencé à m'espionner, hein? s'écria-t-elle. J'aurais dû m'y attendre. Eh bien! tu lui diras à ton sale patron qu'il ferait mieux de se mêler de ce qui le regarde! Ni lui, ni toi, ni personne ne me dira jamais ce que j'ai à faire! Et si ça ne te plaît pas, tu peux aller te faire foutre!

Elle se leva et sortit en claquant la porte derrière elle.

L'horloge de l'hôtel de ville sonnait neuf heures, lorsque Conrad s'assit le lendemain à son bureau.

Madge et Van Roche étaient déjà là. Madge s'affairait à sa machine. Van gribouillait des notes sur un bloc, une cigarette au bec.

— Tu as une visite, Paul, dit-il en repoussant le bloc de papier. (Il montra du pouce la porte de la petite pièce servant de salle de réception.) Et tu ne devineras jamais qui.

— Je ne veux pas de visites ce matin. Qui est-ce?

— Flo Presser.

Conrad le regarda, les sourcils levés.

— Tu plaisantes?

Van sourit.

— Vas-y voir toi-même. D'ailleurs tu n'as qu'à renifler un coup par le trou de la serrure pour t'en assurer. Elle a dû prendre un bain de *Baiser d'un Soir* ou de je ne sais quoi. Elle empeste littéralement.

— Flo Presser? A cette heure? Qu'est-ce qu'elle veut?

— Elle a perdu son petit ami. Elle veut que tu le retrouves.

— Envoie-la paître, Van. J'ai d'autres chats à fouetter. Dis-lui de prévenir la police.

— Tu sais qui c'est son petit ami? demanda Van, subitement sérieux.

— Non. Qui est-ce?

— Toni Paretti.

Conrad fronça les sourcils. Ce nom lui disait quelque chose.

— Et alors?

— Ce monsieur se trouve être le chauffeur et le garde du corps de Maurer, dit Van tranquillement. J'ai pensé que tu aurais peut-être envie de parler à la dame.

— Mais oui, bien sûr. C'est ça. A-t-elle donné des détails?

— Ils avaient rendez-vous avant-hier. Il l'avait appelée vers cinq heures pour lui dire qu'il avait quelque chose à faire. Il a remis le rendez-vous à onze heures chez Sam, dans Lennox Street. Elle a attendu jusqu'à deux heures du matin et puis elle est rentrée. Hier matin elle n'a pas cessé de téléphoner chez lui, mais sans résultat. Elle y est passée dans l'après-midi. Il n'était pas là. Elle a interrogé les voisins. Personne ne l'avait vu. Elle est retournée chez Sam, le soir, mais il n'est pas venu. Ce matin, elle s'est dit qu'il avait dû lui arriver quelque chose, et elle est venue te voir.

— Qu'est-ce qu'elle veut que j'y fasse?

— Elle veut que tu le retrouves.

— Il ne lui est pas venu à l'esprit que le gars en a eu marre et qu'il l'a laissée tomber? demanda Conrad.

— Je ne crois pas. Et d'ailleurs, un type comme Paretto ne laisse pas tomber une fille comme Flo. C'est une mine d'or. C'est pas une petite putain comme les autres. Une vraie gagneuse. Il paraît qu'elle fait un fric fou, Paul.

— Il a peut-être trouvé un autre filon, répliqua Conrad. Mais ce qui me renverse, c'est qu'elle soit venue ici. Pourquoi n'a-t-elle pas averti la police?

Van réprima un sourire.

— C'est exactement ce que je lui ai demandé. Elle a dit que tu étais un gentleman et qu'elle avait confiance en toi. Je ne te répéterai pas ce qu'elle a dit de la police.

Conrad soupira.

— Bon.

Il traversa la pièce et ouvrit la porte. Une bouffée de parfum fade l'enveloppa. Il esquissa une grimace. Flo Presser faisait les cent pas, une cigarette entre ses lèvres écarlates. C'était une jolie fille de vingt-cinq ans, aux cheveux cuivrés et aux grands yeux avides. Elle se retourna à l'entrée de Conrad. Sa jupe, en forme, tourbillonna et se plaqua un instant contre ses longues cuisses minces.

— Salut, Flo, dit Conrad. (Il l'avait souvent rencontrée au tribunal.) Elle était régulièrement arrêtée pour racolage, et elle connaissait maintenant la plupart des fonctionnaires gravitant autour du tribunal.) Qu'est-ce qui se passe?

— Oh! monsieur Conrad, dit Flo en s'approchant de lui. J'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas de venir comme ça. Je m'fais une bile! J'sais bien que j'devrais

pas vous embêter. J'sais bien que vous avez du boulot par-dessus la tête. J'ai bien cru que j'devenais folle hier soir, à force de m'inquiéter pour Toni et c'matin...

— D'accord, déballe ta salade, dit Conrad avec impatience. (Il s'assit sur le bord de la table.) Tu n'aurais pas dû venir, Flo, mais puisque tu es là, fais vite. Qu'est-ce qui te dit que Toni ne t'a pas plaquée?

Flo ouvrit ses grand yeux bruns.

— Plaquée? Oh! non, monsieur Conrad, il ne m'aurait pas plaquée. D'ailleurs je sais qu'ça n'est pas ça.

— Comment le sais-tu?

Elle hésita, le regarda du coin de l'œil :

— Je m'occupe de son compte en banque, dit-elle. Je n'devrais pas en parler, mais Toni ne peut pas être parti en me laissant cinq mille dollars. C'est pas possible.

Conrad la regarda, l'air subitement pensif. Elle avait raison. Il connaissait un peu le cas de Paretti. Si Paretti avait quitté Flo, il se serait emparé de l'argent d'abord.

— Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose?

Elle fit un signe de tête affirmatif et lui raconta l'histoire du rendez-vous remis.

— Il t'a dit qu'il avait du boulot. Rien d'autre. Quels étaient les mots exacts?

— Il a dit : « Le patron a un travail à me faire faire. Je te retrouve chez Sam à onze heures. » C'est tout ce qu'il m'a dit et je l'ai pas revu depuis.

— A quelle heure deviez-vous vous rencontrer quand il t'a décommandée?

— Sept heures.

— C'est bon. Ça suffit, dit Conrad. Toni travaille pour Maurer, n'est-ce pas?

Son visage se figea.

— Je ne sais pas pour qui Toni travaille. Il ne me l'a jamais dit.

— Pas de boniment. C'est pour Maurer, n'est-ce pas? Elle lui fit brusquement face, le visage durci.

— Puisque j'vous dis que je ne sais pas! Faites pas le flic avec moi, monsieur Conrad. J'vous ai toujours considéré comme un ami.

Conrad haussa les épaules.

— D'accord, Flo. Je ne te promets rien, mais je vais voir ce que je peux faire.

Son visage s'éclaira.

— Je l'savais bien, monsieur Conrad! Je m'disais...

— Où pourrai-je te joindre? demanda Conrad avec impatience.

— 23 c, 144 th Street. Et puis vous pouvez monter me voir un soir, monsieur Conrad! Je vous ferai passer une heure de bon temps.

Conrad éclata de rire.

— Ça n'est pas une chose à dire à un homme marié et respectable, Flo, dit-il en la raccompagnant jusqu'à la porte. Merci quand même. C'est l'intention qui compte.

Il la reconduisit le long du couloir.

— A bientôt!

Et il referma la porte.

— T'as pas été asphyxié? demanda Van quand Conrad rentra dans le bureau.

— Presque. (Les yeux de Conrad brillèrent d'un éclat dur.) Madge, avons-nous un dossier sur Paretti?

— Oui.

Madge se leva, chercha le dossier et l'apporta à Conrad.

— Il n'y a pas grand-chose, observa Conrad au bout d'un moment. Il a été condamné deux fois; et ça n'a jamais été chercher bien loin. Et pourtant, croyez-moi si vous voulez, il a été arrêté vingt-sept fois. Il s'est tiré des pattes à tous les coups, sauf pour une accusation de

complicité et pour un délit de mineur. Et les deux condamnations ont été prononcées avant qu'il ne soit en cheville avec Maurer... Il y a aussi une note intéressante. Paretti est un virtuose du .45. Ça ne te dit rien?

Van arrondit les lèvres comme pour siffler.

— Essaierais-tu par hasard de prouver qu'il a quelque chose à voir avec le massacre de « l'Impasse »?

— Il avait rendez-vous avec Flo à sept heures avant-hier soir; le soir du crime. Brusquement il décommande le rendez-vous avec Flo, en prétextant un travail pour son patron. Tu sais qui est son patron? Aux environs de sept heures, ce soir-là, neuf personnes se font descendre, dont sept par un .45.

— J'imagine mal Paretti décapitant June, dit Van. Ça ne lui ressemble pas.

— Je ne dis pas qu'il a tué June. Je pense plutôt qu'il a conduit Maurer à « l'Impasse », et que, tandis que Maurer s'occupait de June, Paretti s'est occupé du personnel.

— T'es tombé sur la tête! Maurer n'est pas assez fou pour avoir tué June *lui-même!*

— Je parierais pourtant que c'est Maurer qui l'a fait, dit Conrad. Il a dû découvrir que June le trompait, et ça l'a rendu fou furieux. Il a emmené Paretti et il a fait le travail. (Il éteignit sa cigarette.) Et je vais vous dire, reprit-il, ce qui me le fait croire. Il savait quel risque il courait. Jusqu'à présent tous les meurtres qu'il a organisés ont été exécutés par un tueur qui recevait des instructions d'un autre homme de main, afin que la filière ne puisse jamais remonter à Maurer. Bon. Cette fois-ci, il veut se charger du travail lui-même. C'est une affaire personnelle entre June et lui. Il emmène Paretti et il va à « l'Impasse ». On le connaît, et il sait qu'il ne doit pas laisser dans la propriété une seule per-

sonne vivante qui risque d'établir un rapprochement entre son nom et celui de June ou qui l'ait vu arriver. Paretti s'occupe du personnel tandis que Maurer descend à la piscine, surprend June et lui coupe la tête.

« Et que se passe-t-il? Il reste un témoin vivant du massacre... Paretti. C'est du Maurer tout craché. Paretti travaille pour lui depuis quinze ans, mais il n'a pas confiance en lui. Alors il règle son compte à Paretti. A mon avis, Flo sait que Maurer lui a fait la peau et c'est pour ça qu'elle est venue me voir. Elle a trop peur de Maurer pour prononcer son nom, mais elle n'est pas folle et elle espère, en me racontant son histoire, que je suis assez malin pour deviner la suite. »

Madge et Van écoutaient Conrad, silencieux et tendus. Quand il s'arrêta, Van abattit son poing sur la table.

— Je suis sûr que tu as raison! s'écria-t-il, enthousiaste. C'est un coup à la Maurer, et ça explique la visite de Flo. C'est sa façon à elle de se venger de Maurer qui a liquidé son petit ami. Maintenant, reste à le prouver.

— Et ça ne sera pas commode, dit doucement Conrad. Voilà ce qu'il faut faire. Ton premier boulot, Van, va être d'aller chez Paretti et de mettre l'appartement sens dessus dessous. Tu ne trouveras peut-être rien, mais on ne sait jamais. Alors vas-y et magne-toi. (Il regarda le dossier, gribouilla une adresse et la tendit à Van.) C'est là qu'il perche. Prends un pétard et fais gaffe. Ne dis pas qui tu es, à moins d'y être obligé. S'il faut enfoncer la porte, n'aie pas de scrupules. Je file aux studios Pacific pour essayer d'obtenir des renseignements sur June. Je serai ici vers une heure, et nous verrons où nous en sommes.

Conrad suivit une délicieuse petite rouquine à travers un dédale de couloirs tapissés de caoutchouc sur lesquels s'ouvraient d'innombrables portes munies de pancartes amovibles où figuraient les noms de metteurs en scène, de producteurs et autres dignitaires de la profession.

Dans un coin reculé du bâtiment, elle fit un signe dédaigneux de la main et dit sans se retourner : « C'est là; entrez », et continua son chemin avec un déhanchement lourd de mépris.

Conrad frappa et entrouvrit la porte.

— Entrez! dit Fedor.

Il était assis à son bureau, le cigare au bec.

— Que se passe-t-il? Je ne voudrais pas vous presser, mais j'ai une journée très chargée devant moi.

— Je cherche à combler quelques lacunes à propos du meurtre de Miss Arnot, dit Conrad doucement. Connaissez-vous quelqu'un à qui elle se confiait? Avait-elle une habilleuse, une secrétaire, enfin vous voyez ce que je veux dire?

Le regard de Fedor devint méfiant.

— Que voulez-vous savoir?

— L'enquête a lieu demain. Il me faut un témoin qui puisse certifier que Miss Arnot et Jordan étaient amants. J'ai pensé que ça vous ennuerait d'être dérangé.

— Fichtre oui! dit Fedor en se trémoussant sur son fauteuil. Je vais avoir une de ces journées! C'est tout ce que vous vouliez savoir?

— C'est tout.

Fedor réfléchit un instant.

— Vous devriez en parler à Mauvis Powell. Elle était secrétaire de June. Je vais l'appeler et lui dire que vous voulez la voir.

— Parfait. Autre chose : connaissez-vous quelqu'un qui puisse être aussi renseigné du côté de Jordan?

Fedor fronça les sourcils.

— Vous êtes diablement consciencieux. Je croyais que c'était une affaire réglée.

Conrad eut un sourire désarmant.

— Nous voulons qu'elle soit réglée le plus vite possible. On ne sait jamais quelles questions le coroner peut poser.

— Il y a Campbell, son habilleur. Il sait peut-être. Vous le trouverez en bas, en train de débarrasser la loge de Jordan.

— D'accord. Je vais lui parler. Pouvez-vous dire à Miss Powell que j'arrive?

— Bien sûr. (Fedor décrocha le téléphone et demanda un numéro.) Mauvis? Ici Fedor. Je suis avec Paul Conrad, du bureau du district attorney. Il veut te parler de June. Dis-lui ce qu'il veut savoir, n'est-ce pas?

Il écouta, puis dit :

— Merci, beauté. Il vient tout de suite. (Il se tourna vers Conrad.) Voilà, mon vieux. Dernier bureau au fond du couloir.

Mauvis Powell était une grande femme brune de trente-cinq, quarante ans. Elle portait un tailleur noir très strict et un chemisier de soie blanche au col sévère. Elle leva les yeux quand Conrad entra, et lui accorda un sourire distant.

— Entrez, dit-elle en lui indiquant un siège. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

Son bureau était couvert de lettres et de photos étincelantes de June Arnot.

Conrad s'assit.

— Nous aurons peut-être besoin d'un témoin à l'enquête, Miss Powell, dit-il. Pour combler quelques

lacunes. Est-il vrai que Miss Arnot et Jordan étaient amants?

— Miss Arnot me parlait souvent de ses relations avec M. Jordan avec un grand luxe de détails, mais elle mentait peut-être. Je ne les ai jamais vus se conduire comme des amants. Je ne peux donc rien certifier.

— Je comprends. Mais d'après ce que vous a dit Miss Arnot, ils étaient amants?

— Amants est une façon délicate de s'exprimer.

— Avait-elle d'autres amants que M. Jordan? demanda Conrad d'un air détaché.

Il vit qu'elle était sur le qui-vive.

— Oui, elle avait d'autres amants.

— Sous le sceau du secret, pouvez-vous me donner des noms?

— Je n'ai pas l'intention de me faire complice de la campagne de calomnies entreprise par le district attorney, dit-elle d'un ton sec. Est-ce tout ce que vous voulez savoir, M. Conrad? Je vous prie de m'excuser, j'ai beaucoup de travail.

— Il ne s'agit pas d'une campagne de calomnies, dit doucement Conrad. Il y a eu un meurtre, Miss Powell. Et nous ne sommes pas absolument convaincus de la culpabilité de Jordan.

Elle le regardait, impassible.

— Alors j'ai mal lu les journaux.

— J'ai dit que nous n'étions pas *absolument* convaincus, dit Conrad patiemment. Il semble en effet évident à première vue que Jordan est l'assassin. Est-il vrai que Miss Arnot et Jack Maurer étaient amants?

— Je ne sais pas, articula-t-elle sur un ton définitif. Conrad comprit qu'il perdait son temps.

— Très bien. C'est dommage que vous ne sachiez pas, mais je n'y peux rien, fit-il en haussant les épaules.

Je vous donne ma parole que ceci restera entre nous. Vous n'aurez pas à donner de témoignage public.

« Connaissez-vous Frances Coleman, Miss Powell? Elle est figurante en chômage, je crois? »

Il lut la surprise dans son regard.

— J'ai entendu parler d'elle. Elle avait un petit rôle dans le dernier film de Miss Arnot.

— Savez-vous pourquoi elle est venue voir Miss Arnot le soir où celle-ci a été assassinée?

— Je ne savais pas qu'elle était venue la voir.

— Son nom était inscrit sur le registre.

— Elle n'avait pourtant pas de rendez-vous. Elle a dû venir avec l'espoir d'être reçue par Miss Arnot.

— Avait-elle des chances d'être reçue?

Elle haussa les épaules.

— Tout dépendait de l'humeur de Miss Arnot. Miss Arnot détestait être dérangée par des gens qu'elle ne connaissait pas. Je ne l'ai jamais vue accorder un entretien autrement que sur rendez-vous.

— C'est différent pour Jordan, bien entendu?

— Jordan avait ses entrées à « l'Impasse ».

— Et Jack Maurer aussi avait ses entrées?

Mauvis Powell le regarda, les lèvres serrées.

— Je vous ai déjà dit que je ne savais rien sur M. Maurer.

— Vous avez entendu parler de lui?

— Comme tout le monde. Si c'est tout ce que vous désirez savoir, monsieur Conrad... reprit-elle en montrant un paquet de courrier.

— Encore une chose. Miss Coleman a quitté son appartement. Vous ne savez pas où je pourrais la joindre?

— Avez-vous essayé le bureau de placement ou les bureaux du syndicat? Ils doivent avoir sa nouvelle adresse.

— Merci. Je vais essayer. Vous n'avez pas une photo d'elle par hasard?

Elle le foudroya du regard, se tourna vers un classeur et sortit un dossier. Il regardait ses doigts minces fouiller dans le tas de photos luisantes. Il la vit s'arrêter sur un cliché.

— La voilà. Il lui arrivait de doubler Miss Arnot, et la photo a été prise pour un essai de lumière sur le costume de Miss Arnot.

Conrad prit la photo et l'examina. La jeune fille de la photo avait environ vingt-trois ans : elle était brune avec de grands yeux sérieux qui le regardaient bien en face.

Il se surprit à penser qu'elle avait un visage inoubliable : un visage qui devait hanter les rêves d'un homme. Elle portait la raie au milieu. Ses cheveux lui encadraient le visage et tombaient sur les épaules.

— La plupart des hommes restent cloués sur place quand ils la regardent, ajouta Mauvis Powell sèchement. D'ailleurs elle joue comme une savate...

Conrad sortit son portefeuille et y glissa la photo.

— J'aimerais garder la photo, si vous le permettez. Elle sourit et il fut gêné par son regard.

— Eh bien! je vous remercie pour les renseignements. Je vous ferai savoir si nous avons besoin de vous à l'enquête. Je suis navré de vous avoir dérangée.

— Vous êtes tout excusé, dit-elle.

Et elle retourna à son courrier.

Une fois dans le couloir, Conrad sortit son portefeuille et examina encore longuement la photo de Frances Coleman. Ce visage l'attirait comme un aimant.

Il ne se rappelait pas avoir jamais ressenti quelque chose d'aussi intense.

« Qu'est-ce qui me prend? pensa-t-il. Je me conduis comme un écolier. »

Il rangea la photo, se dirigea le long du couloir vers les ascenseurs, appuya sur le premier bouton venu et attendit. Il se surprit à plonger la main dans sa poche pour y chercher encore son portefeuille et dut faire un effort pour prendre à sa place un paquet de ciragettes.

A cinq heures Conrad arrêta sa voiture devant un drugstore. Il se fraya un chemin à travers la foule et s'enferma dans une cabine téléphonique pour appeler son bureau.

Madge répondit.

— Est-ce que Van est là? demanda-t-il.

— Il vient de rentrer. Ne quittez pas.

La voix de Van se fit entendre au bout du fil.

— Alors, tu as trouvé quelque chose? demanda Conrad.

Van avait l'air très agité.

— J'ai trouvé quelque chose qui rattache Paretti à Maurer. Une vieille enveloppe dans la corbeille à papier. Avec, au dos, un plan de l'appartement de Jordan. Qu'est-ce que tu dis de ça?

Conrad siffla doucement.

— Tu es sûr que c'est l'appartement de Jordan?

— Tu parles! En rentrant, j'ai fait un saut chez Jordan et j'ai vérifié. Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

— Ça, c'est intéressant, dit Conrad. Tu n'as rien trouvé d'autre?

— Un cuir à repasser les rasoirs. Il y a des chances pour que le rasoir trouvé dans la maison de Jordan appartienne à Paretti. Il faudrait s'en assurer. J'ai aussi trouvé trois mille deux cents dollars cachés dans l'appartement.

— Tu as fait du bon travail. Ça confirme mon idée

que Maurer a liquidé Paretti. Paretti n'aurait pas laissé tout ce fric, plus ce qui l'attendait chez Flo.

— C'est bien ce que je pense. Et toi, tu as trouvé quelque chose?

— Je comprends! Campbell, l'habilleur de Jordan, a parlé. Il m'a dit que June et Maurer étaient ensemble. Il a ajouté que Jordan savait que June était la maîtresse de Maurer et qu'il avait une frousse terrible que Maurer découvre qu'il se l'envoyait aussi. Il parlait tout le temps à Campbell de Maurer, surtout quand il était plein. Ça met Maurer dans le coup. On peut commencer à travailler, maintenant, Van. J'ai une déposition sous serment de Campbell.

— Mais la déposition de Campbell ne vaut rien devant le tribunal, Paul. Il va falloir des preuves.

— Je vais faire convoquer Flo Presser et la faire parler. Elle sait que Paretti travaillait pour Maurer, et je te garantis qu'elle va déposer, même si je dois lui tirer les mots à coups de paires de baffes. Je vais chez elle tout de suite. Préviens le D.A. que nous pouvons commencer l'enquête. Il va falloir mettre la police dans le coup : on ne peut pas continuer tout seuls. Demande-lui s'il peut organiser une réunion pour cet après-midi. Je voudrais que Mc Cann soit là. Dès que tu sauras quand le D.A. nous réunit, téléphone à Mc Cann et dis-lui de venir. Ne lui donne aucun détail par téléphone. Il ne faut pas qu'il y ait de fuites. D'accord?

— Je m'en occupe.

— Bon. Je te vois vers deux heures et demie, dit Conrad.

Et il raccrocha.

Il s'arrêta au bar, le temps d'avaler un sandwich au jambon et une tasse de café. Puis il reprit sa voiture.

144 th Street se trouvait dans Lawrence Boulevard,

le boulevard select, le centre du quartier commerçant de Pacific City; 23 c désignait un appartement au dernier étage d'un immeuble, au-dessus d'une boutique de fleuriste.

Conrad gara la voiture devant la boutique et entra par la porte latérale. Au bas de l'escalier une seule carte indiquait : *Miss Florence Presser. 4^e étage. Appartement C.*

Il n'y avait pas d'ascenseur.

Juste au moment où il mettait le pied sur la première marche du quatrième étage, un cri déchirant retentit au-dessus de lui. Une voix qu'il reconnut se mit à hurler :

— Non! Ne me touchez pas!

Un deuxième hurlement se fit entendre, puis cessa brusquement. Conrad gravit quatre à quatre le dernier étage, en se maudissant de n'avoir pas pris de revolver. Arrivé sur le palier, il vit une porte entrebâillée. Il traversait l'espace qui le séparait de la porte quand celle-ci s'ouvrit toute grande. Un gros homme bâti comme une armoire à glace sortit de l'appartement. Quand il vit Conrad, son visage basané et brutal se figea sous le chapeau noir à bord rabattu et sa main droite se glissa sous son manteau.

Conrad prit son élan. Son épaule droite heurta violemment les cuisses de l'homme, et ils roulèrent tous les deux sur le plancher.

Le colosse avait sorti son revolver et il essaya d'en assener un coup sur la figure de Conrad, mais celui-ci put y parer avec son bras. Il attrapa le poignet de son adversaire de la main gauche et lui décocha un coup de poing en plein visage. Ses phalanges allèrent s'écraser sur la mâchoire du bandit et les dents cédèrent sous le choc.

Conrad martelait le mur avec la main du gros homme

pour lui faire lâcher son arme. Il reçut sur le crâne un coup qui alluma devant ses yeux des milliers de lumières multicolores. Le tueur se dégagea et, tandis que Conrad se cramponnait à lui, lui envoya un coup de pied en pleine poitrine.

Il se remit péniblement debout et brandit le revolver. Conrad rampa vers lui, lui saisit les chevilles et le souleva de toutes ses forces. Le gros homme bascula en arrière et s'abattit sur le plancher tandis qu'une détonation ébranlait les vitres. Une avalanche de plâtre dégringola sur eux.

Conrad était presque debout quand son adversaire se releva. Un deuxième coup partit. Conrad sentit une brûlure sur sa joue; la balle était passée tout près de son oreille. De toutes ses forces et de tout son poids, il décocha un droit magistral qui atteignit la mâchoire du colosse avec une violence inespérée.

L'homme grogna, ses yeux se révulsèrent et le revolver tomba de sa main. Il essaya de reprendre son équilibre sur la dernière marche de l'escalier. Conrad fonça en avant et lui envoya son poing droit en pleine panse.

Le malabar tituba avec un gémissement rauque, se redressa et tomba en arrière; il dégringola les marches pour atterrir sur la nuque, dans un fracas qui secoua l'immeuble.

Conrad resta une seconde à contempler le corps du mastodonte qui gisait, jambes et bras écartés, sur le palier du troisième étage. Au moment où il se retournait vers l'appartement de Flo, il entendit le mugissement des voitures de police.

Il entra dans une pièce longue et étroite, meublée sans goût. Sur le divan, vêtue seulement d'une paire de bas de nylon noirs retenus par des jarretières roses brodées de fleurs, gisait Flo.

Un pic à glace était fiché profondément dans le cou, un peu au-dessous de l'oreille. Il n'eut pas besoin de la toucher pour savoir qu'elle était morte. Le travail avait été proprement fait, par un professionnel. La pointe du pic avait sectionné la moelle épinière.

Il laissa échapper un juron, frotta son épaule douloureuse et chercha une cigarette.

Il regardait encore le corps de Flo quand deux gars de la patrouille, revolver au poing, firent irruption dans la pièce.

CHAPITRE III

Le commissaire Harlan Mc Cann, était bâti en hercule. Il avait une tête en forme d'obus, solidement juchée sur des épaules de lutteur de foire. Sous ses cheveux ras, son visage rouge et charnu semblait taillé dans la pierre. Ses petits yeux vifs étaient profondément enfoncés, et dans ses fréquents accès de colère, ils brillaient d'un éclat terrifiant.

Ce soir-là, il était en civil. Il portait un complet veston marron et un grand chapeau mou rabattu sur les yeux. Il conduisait sa Lincoln le long de Lawrence Boulevard, ses grosses mains velues crispées sur le volant.

Il s'engagea dans Pacific Boulevard et longea la mer, laissant derrière lui les hôtels brillamment illuminés, le casino, les boîtes de nuit et l'enseigne au néon du Club des Ambassadeurs, pour atteindre l'extrémité de la promenade où le Paradise Club s'abritait derrière les murs hauts de quatre mètres.

Il engagea la voiture dans une ruelle étroite qui longeait le mur est et roula pendant environ trois cents mètres dans une obscurité épaisse. De temps en temps, il jetait un coup d'œil dans le rétroviseur, pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Devant lui, les grilles de fer apparurent subitement dans la clarté des phares. Il ralentit,

se pencha en avant, alluma et éteignit les phares quatre fois : deux fois très rapidement, deux fois lentement.

Les grilles s'ouvrirent, il avança doucement et s'arrêta devant la maison du gardien.

Un type solidement bâti, coiffé d'une casquette, le regarda par la fenêtre et lui fit signe de continuer.

Mc Cann suivit l'allée circulaire qui menait au club. Il s'arrêta près de la porte latérale et sortit de la voiture. Un second individu à casquette se glissa derrière le volant et conduisit la voiture à un garage voisin.

Mc Cann monta les marches de pierre et frappa quatre coups avec le marteau de bronze : deux coups rapprochés deux coups espacés. La porte s'ouvrit.

— Bonsoir, monsieur, dit une voix dans l'obscurité. Mc Cann grogna et fit un pas en avant. Il entendit la porte se refermer derrière lui et les lumières s'allumèrent. Il suivit un couloir, sans regarder derrière lui, et s'arrêta devant une autre porte. Il frappa en utilisant le même signal que précédemment.

Louis Seigel, garde du corps attitré de Maurer et directeur du Paradise Club, ouvrit la porte.

Seigel était grand, brun, et beau garçon. Dix ans auparavant, la police et ses camarades de la haute pègre le connaissaient sous le nom de « Beau Louis », mais depuis qu'il était entré au service de Maurer, pour préserver sa dignité, on ne l'appelait plus par son surnom. Il avait vingt-neuf ou trente ans, une mâchoire carrée, des yeux bleus et la peau bronzée. Une vieille cicatrice qui allait de l'œil gauche au nez lui donnait un air de matamore, et le sourire étudié qui découvrait ses larges dents blanches était une garantie de succès auprès des femmes.

— Entrez, commissaire, dit-il. Le patron vient tout de suite. Qu'est-ce que vous voulez boire?

Mc Cann regarda Seigel de ses petits yeux durs.

— Un scotch, je pense.

Il avait du mal à se conduire poliment avec ce joli voyou raffiné. Il jeta un coup d'œil sur la pièce luxueuse, meublée avec goût, et s'approcha pesamment de la cheminée.

Seigel alla au bar, servit un scotch à l'eau et l'apporta à Mc Cann.

— Le patron était un peu surpris quand je lui ait fait votre commission, fit-il. Il a fallu qu'il décommande une soirée au théâtre. Rien de grave, j'espère, chef? dit-il en tendant le verre à Mc Cann.

Mc Cann eut un rire qui ressemblait à un aboiement.

— Rien de grave? Parlons-en! Si vous ne manœuvrez pas comme il faut, c'est tout votre sacré fourbi foutu par terre, tout simplement!

Seigel haussa les sourcils. Il détestait Mc Cann autant que Mc Cann le détestait.

— Eh bien! nous manœuvrerons comme il faut, dit-il.

Il ajouta, avec un petit sourire ironique :

— D'ailleurs, c'est ce que nous faisons généralement...

— Oui, mais il y a toujours un commencement à tout, grogna Mc Cann, furieux du calme de Seigel.

Une porte s'ouvrit près du bar et Jack Maurer entra, suivi d'Abe Gollowitz, son homme de loi.

Maurer était un petit homme court d'une cinquantaine d'années. L'ombre bleue de sa barbe drue encadrait un visage basané et empâté. Ses cheveux épais, noirs et huileux, grisonnaient sur les tempes, mais cette touche de gris n'adoucissait en rien son visage. Il avait un regard de serpent.

Gollowitz, l'un des hommes de loi les plus brillants de Californie, était bâti sur le même gabarit que Maurer, mais il était plus gras, plus vieux, et la calvitie le

guettait. Il avait renoncé à une clientèle lucrative pour se consacrer à la gestion des affaires de Maurer. Il avait tant et si bien fait qu'il était devenu son bras droit.

— Enchanté de vous voir, commissaire, dit Maurer en traversant la pièce pour serrer la main du policier. Un cigare, peut-être...?

— Avec plaisir, dit Mc Cann dont la tactique consistait à ne jamais rien refuser.

» Fameux, votre cigare, monsieur Maurer.

— En effet. Je les fais faire spécialement. (Maurer regarda Seigel.) Fais-en envoyer mille chez le chef, Louis.

— Voyons, pas du tout. Je ne peux pas accepter un cadeau pareil, dit Mc Cann, avec un sourire épanoui.

— Mais si, j'y tiens beaucoup, insista Maurer en allant s'installer dans un fauteuil.

Gollowitz surveillait ces préliminaires avec une impatience croissante. Il prit le verre de scotch que Seigel lui offrait et alla s'asseoir près de Maurer.

— Eh bien! Qu'est-ce qu'il se passe? demanda-t-il sans préambules.

— Je vais vous le dire, fit Mc Cann, et vous jugerez vous-même. Il y a trois jours, June Arnot et six de ses domestiques ont été assassinés. June Arnot a été décapitée et éventrée. On a trouvé dans le jardin un revolver portant les initiales de Ralph Jordan. Bardin et Conrad sont allés chez Jordan et l'ont découvert dans sa baignoire, la gorge tranchée, et un rasoir à la main. L'arme du crime a été trouvée dans le vestiaire.

— Pourquoi diable nous racontez-vous tout ça, observa Gollowitz avec impatience. Nous avons lu les journaux. Qu'est-ce que cette histoire a à voir avec nous? Jordan l'a tuée et s'est suicidé. C'est très clair, non?

Mc Cann ricana.

— Ouais, ça semblait très clair. Bardin était satisfait; moi aussi; la presse aussi, mais pas Conrad.

Ses petits yeux surveillaient Maurer qui fumait sans broncher, dans une attitude d'indifférence complète.

— Ce qu'il pense ne nous regarde pas, répliqua Gollowitz de plus en plus irrité.

— Peut-être, mais Conrad est fort, ne l'oubliez pas. Il a une idée derrière la tête. Il veut nous faire des ennuis, monsieur Maurer.

Maurer leva les yeux : un sourire amusé déforma ses lèvres épaisses.

— Il pense que Jordan a été assassiné, dit Mc Cann. Le sourire de Maurer s'élargit.

— Et comme de bien entendu, il pense que je suis l'instigateur du crime. Un chien ne peut pas se faire écraser sans qu'il soit persuadé que c'est ma faute.

— Oui, mais cette fois-ci, c'est différent, reprit le policier. Il a entendu dire que Miss Arnot et vous-même étiez en excellents termes, dit-il en regardant Maurer. Voilà ce qu'il s'est imaginé : vous avez découvert que Miss Arnot et Jordan étaient amants. Vous êtes allé là-bas avec Paretti. Vous l'avez tuée pendant que Paretti s'occupait du personnel. Paretti est ensuite allé chez Jordan, lui a coupé la gorge, lui a collé un rasoir dans les mains, puis est allé sortir la voiture de Jordan du garage pour faire croire que Jordan n'était pas dans son état normal. Enfin, Paretti est venu vous faire son rapport et vous l'avez descendu pour lui clore le bec.

Maurer éclata de rire. Il se frappa la cuisse bruyamment de sa main blanche et potelée.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, Abe? dit-il. Voilà un garçon qui a de l'avenir!

Mc Cann se renversa dans son fauteuil avec un air

de soulagement. Gollowitz se frotta la mâchoire. Il n'avait pas l'air de trouver la plaisanterie aussi drôle que Maurer.

— Qu'est-ce qu'il a comme preuves? demanda-t-il.

— Ne fais pas l'idiot, Abe, dit Maurer tranquillement. Il n'a rien du tout, voyons.

Gollowitz ne se laissa pas interrompre.

— Qu'est-ce qu'il a comme preuves? répéta-t-il en fixant Mc Cann.

Seigel écoutait la conversation. Il y avait dans ses yeux une expression de malaise qui commençait à ennuyer Mc Cann.

— Il a la preuve que Maurer et Miss Arnot étaient très liés, et que Jordan avait peur de M. Maurer, dit lentement Mc Cann. Il a même un témoignage sous serment.

— Un témoignage de qui? demanda sèchement Gollowitz.

— De l'habilleur de Jordan.

Mc Cann et Gollowitz regardèrent Maurer qui continuait à sourire.

— Et après? dit Maurer d'un air désinvolte. Qui d'autre a témoigné?

— Flo Presser a été trouver Conrad ce matin. Elle lui a signalé la disparition de Paretti. Elle a raconté qu'il avait un travail à faire pour M. Maurer à sept heures, le soir du crime. Or, Miss Arnot a été assassinée aux environs de sept heures.

Gollowitz se détendit légèrement.

— Le témoignage d'une prostituée pèse à peu près aussi lourd qu'une poignée de plumes, dit-il. Ensuite?

— Flo a été poignardée environ deux heures après qu'elle a eu rendu visite à Conrad, dit Mc Cann, en regardant Seigel.

— Qui l'a tuée?

— Ted Pascal, un des gars de Brooklyn.

Maurer haussa les épaules.

— Je ne le connais pas. Et alors, pourquoi vous énerver! C'est pas ma faute si une putain se fait descendre!

Pour Mc Cann, ç'avait été un rude coup d'entendre le rapport de Conrad chez le district attorney, et l'indifférence désinvolte de Maurer le faisait bouillir de colère.

— Où est Paretti, monsieur Maurer? demanda-t-il brusquement.

— Tony est à New York, dit doucement Maurer. Je l'ai envoyé toucher une dette de jeu, tout simplement. Il a pris l'avion de sept heures.

— Vous feriez bien de le rappeler d'urgence, dit Mc Cann d'un ton désagréable. Conrad veut le voir. On a trouvé un plan de l'appartement de Jordan chez Paretti.

Gollowitz lança un regard interrogateur du côté de Maurer qui agita la main d'un geste vague.

— Je n'en crois pas un mot, dit-il. Qui l'a trouvé?

— Van Roche.

— Des témoins?

— Non.

— Sans aucun doute, un coup monté, dit Maurer. (Et il éclata de rire.) Abe s'en chargera, n'est-ce pas, Abe?

Gollowitz acquiesça, mais son visage exprimait un malaise croissant.

— Si Toni rapplique aujourd'hui ou demain, reprit Mc Cann, la moitié des preuves de Conrad s'écroulent. Vous feriez bien de le faire revenir le plus vite possible, monsieur Maurer.

Il y eut un long silence; Maurer examinait le dessin du tapis.

— Et supposez, reprit-il, que je ne puisse pas mettre la main sur Toni? Supposez qu'il ait décidé de filer avec l'argent que je l'ai envoyé chercher? C'est une somme importante. C'est dans le domaine des choses possibles.

Mc Cann devint brusquement écarlate.

— Il ferait bien de ne pas faire l'imbécile! dit-il.

— Ne vous énervez pas, Mc Cann, dit Maurer en souriant. Même s'il avait fichu le camp, les preuves à la noix de Conrad ne vaudraient rien devant le tribunal.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? coupa Gollowitz.

Mc Cann n'avait pas encore vidé son sac.

— Le gardien de la propriété de Miss Arnot inscrivait les noms des visiteurs sur un registre, dit Mc Cann avec une lenteur voulue. A sept heures, le soir du crime, une dénommée Frances Coleman est venue voir Miss Arnot. On la recherche en ce moment et elle sera arrêtée comme principal témoin. Conrad pense qu'elle a peut-être vu le meurtrier.

Maurer contemplait fixement l'extrémité rougeoyante de son cigare. Un muscle de sa joue se contracta, mais son visage resta impassible.

— Eh bien! grommela Mc Cann. Est-ce que Gollowitz va pouvoir se charger de ça?

Maurer leva la tête. Son regard fit baisser les yeux à Mc Cann.

— Je voudrais dire un mot au commissaire, dit doucement Maurer.

Gollowitz se leva et, suivi de Seigel, quitta la pièce.

Mc Cann ne bougeait pas, le visage empourpré. La sueur faisait paraître sa peau huileuse.

— Vous avez dit Frances Coleman? fit brusquement Maurer sans élever la voix.

— C'est ça.

— Qui est-ce?

— Ecoutez, monsieur Maurer, mettons les choses au point. Etes-vous...?

— Qui est-ce? répéta Maurer, toujours sans élever la voix.

— C'est une figurante en chômage. Elle a quitté sa chambre de Glendale Avenue le soir du meurtre. Le bureau de placement n'a pas sa nouvelle adresse.

— Connaisait-elle Miss Arnot?

— Elle a travaillé dans son dernier film.

— Vous la recherchez en ce moment?

— Oui. On mettra la main dessus d'ici peu.

— Vous avez une photo d'elle?

Mc Cann sortit un cliché de la poche de son veston.

— J'ai trouvé ça au bureau de placement.

Maurer prit la photo, la regarda et la posa sur le bras de son fauteuil.

Puis il se leva et se rendit dans une pièce voisine.

Il en revint avec une longue enveloppe blanche.

— Il y a longtemps que je voulais vous donner ceci, dit Maurer en souriant. Un petit placement que j'avais fait en votre nom et qui a bien rendu.

Mc Cann prit l'enveloppe.

— Trente mille dollars, murmura Maurer.

Mc Cann respira lentement et glissa l'enveloppe dans sa poche.

— Je peux peut-être vous rendre un service à mon tour, dit-il.

— Mais bien sûr. J'aimerais être le premier à savoir où se trouve Miss Coleman. C'est possible?

— Je crois que oui. J'ai dit à mes hommes de m'avertir dès qu'ils l'auront trouvée et de ne rien entreprendre avant que je ne leur aie donné des instructions. J'ai

promis d'avertir le bureau du district attorney. Ils veulent l'interroger.

— Je voudrais la voir avant. Quand vous aurez son adresse, ayez la gentillesse de téléphoner ici. Louis attendra.

— Le D.A. attendra aussi, dit doucement Mc Cann. Il faut que je prenne garde, Monsieur Maurer. Je ne peux vous accorder qu'une demi-heure d'avance.

Maurer sourit. Il tendit la main et frappa l'épaule de Mc Cann.

— Une demi-heure. Ce sera parfait.

— Vous ne voulez pas mettre les choses au point, dit Mc Cann d'une voix enrouée. Est-ce que Conrad a des chances? Vous... vous n'avez pas...?

Maurer posa la main sur le bras de Mc Cann et le reconduisit jusqu'à la porte.

— Je ne le laisserai pas faire, dit-il doucement. Ça je vous le promets.

Il ouvrit la porte et congédia Mc Cann.

— Bonne nuit, commissaire, et merci pour votre collaboration.

Une fois seul dans l'ombre, Mc Cann donna libre cours à sa colère et lança une bordée de jurons obscènes.

Gollowitz entra dans la pièce et s'approcha lentement de Maurer. Il y eut un long silence. Aucun des deux hommes ne regardait l'autre.

— Je n'aurais pas dû prendre Paretti, dit soudain Maurer. C'est une gaffe. Je croyais que c'était le meilleur de mes hommes. Quelle idée de laisser traîner ce plan!

Gollowitz ferma les yeux.

— Tu as descendu cette femme... *toi-même*? demanda-t-il d'une voix enrouée.

Maurer le regarda.

— Ça m'a même fait rudement plaisir. Je lui avais dit de garder ses distances avec Jordan. Elle a continué à le voir, cette espèce de salopard drogué jusqu'à la moelle.

— Pourquoi, diable, as-tu fait ça toi-même? gronda Gollowitz. Forest n'attendait que ça! Pendant des années tu t'es tenu à carreau. Tu ne penses pas qu'il va laisser passer une occasion pareille? Si tu voulais te débarrasser d'elle, tu n'avais qu'à laisser Louis s'en occuper.

Maurer sourit.

— Oui, mais c'était une histoire entre elle et moi, Abe, dit-il. Ça m'a fait plaisir. Si tu avais vu sa gueule quand elle m'a aperçu! Elle savait à quoi s'en tenir, j'te jure. June Arnot, la star, claquait de peur. J'aurais voulu que tu voies ses yeux. J'aurais voulu que tu l'entendes gueuler. Je n'aurais pas loupé ça pour un empire!

— Oui, mais ça risque de couler toute l'organisation, Jack, dit Gollowitz fiévreux. Le Consortium ne sera pas content.

— Le Consortium! dit Maurer d'une voix hargneuse. Je commence à en avoir marre du Consortium! Je sais ce que j'ai à faire!

Gollowitz alla vers un fauteuil et s'assit. Maurer ne vit pas l'expression d'étonnement qui passa dans son regard.

— Si cette fille t'a vu...

— T'en fais pas pour elle! dit Maurer tranquillement. On s'en occupera. Sans elle, Forest peut déplacer de l'air, mais il n'arrivera à rien. Tu peux arranger ça, si on se débarrasse d'elle?

— Ouais. Mais il faut se débarrasser d'elle.

— Ça sera fait. Mc Cann dira où elle se cache.

Il nous donne une demi-heure d'avance sur la police.
Gollowitch réfléchit un moment.

— Nous ne pouvons pas nous exposer au moindre risque, Jack, fit-il brusquement. Prépare le yacht. Il va y avoir un drôle de chabonais après la mort de cette fille. Qu'est-ce que tu penses d'une petite croisière? Tu reviendras quand ça sera tassé.

Maurer haussa les épaules.

— Je vais demander à Louis de s'en occuper. Le yacht est prêt. J'embarquerai dès que Mc Cann aura téléphoné.

— Qui va s'occuper de la môme?

— Appelle Louis. C'est son boulot.

Gollowitz se leva, traversa la pièce, ouvrit la porte près du bar et fit signe à Seigel.

Seigel s'avança comme s'il marchait sur des œufs. Il n'était pas fou. Il se doutait que Maurer avait tué June Arnot lui-même et il était terrifié à la pensée des conséquences possibles. Il savait que la moindre erreur pourrait suffire à faire crouler l'organisation patiemment édifiée. Il s'était élevé à la force des poignets en l'espace de dix ans. Il avait maintenant de l'argent, des femmes et tout ce qu'il désirait à portée de la main. La pensée de perdre tous ces avantages le rendait furieux.

— Louis, il faut descendre cette fille, ordonna Maurer. Mc Cann te dira où elle est. Il faut faire vite. Nous aurons une demi-heure d'avance sur Conrad.

Seigel le regardait.

— Ça va être un drôle de boulot, monsieur Maurer, observa-t-il. Nous n'aurons pas le temps de repérer les lieux, et ça complique le travail.

— Débrouillez-vous comme vous voudrez, je veux que ça soit fait. Qui s'en chargera?

Seigel réfléchit un moment.

— Moe et Pete, dit-il finalement.

— Pete... comment? demanda sèchement Maurer.

— Pete Weiner. C'est un type à la hauteur. Il n'a jamais fait ça, mais il faudra bien qu'il commence.

— C'est le type qui a une tache de naissance sur la figure? demanda Maurer en fronçant les sourcils.

— C'est ça. Il parle bien. Son vieux était pasteur. Il faut un gars qui puisse entrer chez elle sans qu'elle ameute le quartier. Pete fera l'affaire. S'il flanche, Moe prendra la suite. Mais il ne flanchera pas. Il aime son boulot.

— J'aime pas beaucoup me servir d'un type qui a une tache de naissance, observa Maurer. Trop facile à repérer.

— Je n'ai personne d'autre qui puisse s'introduire chez elle. Si j'avais un peu de temps, je prendrais quelqu'un d'autre. Dès qu'il aura fait le coup, il quittera la ville. Ni vu ni connu.

— J'espère bien, dit Maurer d'un ton rogue.

On frappa timidement à la porte et Dutch Feiner, qui s'occupait du club quand Seigel avait autre chose à faire, apparut.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Maurer avec impatience.

— Il y a une gonzesse qui vient d'entrer, monsieur Maurer. J crois bien qu c'est la femme de Conrad. Je m'trompe peut-être. Elle est déjà venue l'aut'soir. J'suis presque sûr que c'est elle, maint'nant.

— La femme de Paul Conrad? dit Seigel, en le regardant.

— C'est ça, dit Feiner, ravi d'avoir fait sensation.

— Elle n'est pas avec Conrad, hein?

— Elle est seule.

— Va voir ça, Louis! dit Maurer d'un ton cassant. Seigel bouscula Feiner et courut le long du couloir qui menait au restaurant. Il revint au bout d'une minute, l'air très agité.

— C'est bien la femme de Conrad. Elle est au bar, toute seule.

Maurer congédia Feiner. Quand il fut sorti, il regarda Gollowitz.

— Qu'est-ce que ça veut dire? Il ne l'envoie quand même pas pour espionner?

— Certainement pas.

— Va lui parler, Louis, dit Maurer. Et prends des gants. Ne lui raconte pas que tu sais qui elle est. Attends qu'elle te le dise. Essaie de savoir ce qu'elle est venue faire.

Seigel acquiesça et sortit.

— Qu'est-ce que tu sais d'elle? demanda Maurer.

— Pas grand-chose. Elle est ravissante. Je crois qu'avant de se marier, elle chantait; des petits tours de chant mal payés. Tu vois le genre. Ils se sont mariés, il y a environ trois ans.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien foutre ici? dit Maurer.

Gollowitz haussa les épaules. Janey Conrad ne l'intéressait pas. Dans quelques heures, pensait-il, Maurer serait sur son yacht. Voilà trois ans qu'il rêvait d'être à la tête du gang de Maurer, et maintenant ce n'était plus qu'une question d'heures. Il n'aurait plus à supplier qu'on suive ses conseils. Il déciderait et ce serait immédiatement exécuté.

Puis il pensa aussi à un trésor qu'il convoitait désespérément depuis le jour où il avait fait sa connaissance : Dolorès, la femme de Maurer.

A la seule pensée de cette grande femme rousse aux yeux verts, Gollowitz avait le souffle coupé. Il n'imagi-

nait pas de femme aussi mystérieuse et désirable que Dolorès, et pourtant Maurer semblait à peine s'apercevoir de son existence. Comment pouvait-il avoir été l'amant de cette Arnot, alors que Dolorès était à lui?

— A quoi songes-tu, Abe, demanda Maurer sèchement en regardant Gollowitz.

Gollowitz s'aperçut qu'il avait failli penser tout haut. Etourderie dangereuse. Il haussa les épaules.

— A des tas de choses, dit-il. Si tu crois que c'est drôle. Tu fous le camp. Tu me laisses tout sur les bras. Y a de quoi réfléchir.

Maurer hocha la tête.

— Je ne serai pas absent longtemps. Tiens les rênes jusqu'à mon retour. Il n'y a pas de quoi s'en faire.

Gollowitz pensait que c'était à Maurer de s'en faire, mais il ne dit rien.

Janey Conrad regardait d'un air soucieux autour d'elle. Elle avait dit au portier qu'elle attendait quelqu'un. Le Paradise Club n'acceptait pas volontiers les femmes seules. Le club avait sa volière personnelle d'entraîneuses et la concurrence de l'extérieur était vue d'un mauvais œil.

La dernière fois que Janey était venue au club elle avait été immédiatement repérée par un gros homme d'un certain âge qui avait passé la soirée à la faire boire et à lui raconter des histoires insipides. Janey l'avait trouvé épouvantablement ennuyeux, mais maintenant elle souhaitait fébrilement le voir apparaître.

Il n'y avait d'ailleurs au club, ce soir-là, que des hommes accompagnés, et Janey commençait à se sentir mal à l'aise. Elle ne pourrait pas rester longtemps toute seule à sa table. Le barman la regardait avec insistance et

deux des entraîneuses l'épiaient d'un air plutôt hostile.

Elle finit nerveusement son verre. Ce serait rageant d'être forcée de partir! pensait-elle. Après avoir passé la soirée à se faire une beauté et avoir gaspillé de l'argent pour prendre un taxi! Elle n'osait aller nulle part ailleurs. Ici, au moins, elle ne risquerait pas de rencontrer les empotés que Paul avait pour amis.

Et au moment précis où elle allait battre en retraite, un homme grand et vêtu d'un smoking impeccable s'approcha d'elle. Il avait un beau visage mince et une cicatrice blanche qui allait de l'œil gauche au nez. Elle se sentit violemment troublée.

Il s'arrêta à sa table et la regarda avec un large sourire. Elle rendit le sourire.

— Ne me dites pas qu'il vous a posé un lapin, dit Seigel en se penchant sur elle. (Elle sentit qu'il plongeait le regard dans son décolleté et elle recula, effrayée, mais flattée.) Je vous ai regardée. Il y a un bout de temps que vous êtes là.

— Euh... oui, avoua-t-elle en consultant son bracelet-montre. Il est en retard mais il va venir. Il... il est toujours en retard.

— Une femme ne devrait jamais attendre un homme, déclara Seigel. Puis-je prendre sa place?

Elle feignit d'hésiter.

— Je... je ne sais pas. Nous ne connaissons pas, n'est-ce pas?

Il prit une chaise et s'assit.

— Rien de plus facile. Je suis Louis Seigel. Et vous?

— Janey... Conrad.

Paul lui avait dit qu'on la reconnaissait facilement et elle jugea au dernier moment qu'il était inutile de donner un faux nom.

— Eh bien! voilà, dit Seigel. Nous nous connaissons.

C'est simple, n'est-ce pas? Si nous buvions quelque chose.

Il appela le barman en claquant des doigts, et elle remarqua que celui-ci se précipitait pour prendre la commande de Seigel.

— Je voudrais bien être un homme, dit-elle quand le barman s'éloigna. On peut se faire obéir. Le martini que l'on m'a servi tout à l'heure était imbuvable.

— Je suis ravi que vous ne soyez pas un homme, rétorqua Seigel, en lui décochant un de ses regards irrésistibles. (Il s'était toujours demandé comment Conrad avait déniché une femme aussi ravissante.) Il me semble vous avoir vue ici il y a quelques jours?

Janey acquiesça.

— Je passe quelquefois. J'aime beaucoup cette boîte de nuit. Vous la connaissez bien?

— Assez bien, fit Seigel en riant. C'est la meilleure de la ville. (Il saisit son verre de martini.) Je bois, dit-il, à une longue et belle amitié. (Il vida son verre d'un coup.) Faites comme moi, continua-t-il, et nous allons remettre ça.

Janey était toute disposée à obtempérer et, sans même attendre la commande, le barman servit deux autres martinis.

Sous l'effet des regards admiratifs de Seigel, du martini et de l'orchestre, Janey se sentait transportée à l'époque joyeuse où elle était encore célibataire.

— Vous êtes en train de remuer des souvenirs, dit Seigel qui avait le chic pour lire les pensées des femmes.

Janey rougit.

— Ce n'est pas vrai!

Elle vida son verre et le posa sur la table comme si elle lançait un défi. Seigel sourit.

— Vous êtes en train de vous demander quelle sera ma prochaine initiative. Je vais peut-être vous proposer de ve-

nir chez moi admirer une eau-forte que je viens d'acheter.

Janey le regarda, un instant embarrassée, puis elle éclata de rire.

— J'étais loin de penser une chose pareille!

Il se pencha en avant. Il y avait une sorte de magnétisme animal dans toute sa personne qui coupait le souffle à Janey.

— Les eaux-fortes vous intéressent?

Elle secoua la tête.

— Pas le moins du monde. Et vous?

— Non. Je n'ai pas besoin d'une eau-forte. (Son sourire s'élargit.) Parlez-moi d'un bon dîner, avec un peu de danse, des lumières discrètes, de la musique douce. Ça vaut toutes les eaux-fortes de la terre. (Il repoussa sa chaise.) Voulez-vous que nous dînions?

Janey le regarda et hésita. Elle savait que si elle refusait l'invitation, il la laisserait en plan et qu'elle devrait regagner l'appartement vide et ennuyeux.

— Vous parlez par devinettes, dit-elle. Mais j'ai faim. Allons manger.

— Parfait. Pendant que vous poudrez votre joli nez, j'ai un coup de téléphone à donner. Rendez-vous dans cinq minutes.

— Je mets plus longtemps que ça à me poudrez le nez, répliqua Janey, qui n'aimait pas recevoir d'ordres.

— Dans cinq minutes, fit Seigel en souriant.

Et il se dirigea vers la rangée de cabines téléphoniques. Il composa un numéro et alluma une cigarette.

Soudain, la voix grasse de Moe Gleb grogna au bout du fil.

— Qu'est-ce que tu veux?

— J'ai un boulot pour toi, dit Seigel sèchement. C'est Pete et toi qui devez vous charger du... travail, compris? Pete fera le gros travail et toi, tu t'occuperas du volant.

Va chercher Pete et attends de mes nouvelles. J'te donnerai l'adresse dès que j'l'aurai.

— Hé! On fait pas une petite reconnaissance avant?

— Pas le temps. Les flics entrent dans la danse une demi-heure après. C'est important; pas de gaffes, Moe. Je compte sur toi; compris?

— Ouais.

— Tâche de me faire un travail d'artiste : pas de bruit et que ça ne traîne pas. Je vais t'appeler d'un moment à l'autre.

Seigel raccrocha. Il traversa rapidement le couloir et ouvrit la porte de son bureau.

Maurer et Gollowitz n'avaient pas bougé. Dolorès, la femme de Maurer, était venue les rejoindre. Seigel la regarda et sentit son sang courir plus vite dans ses veines; il en était ainsi chaque fois qu'il la voyait.

Dolorès était la femme de ses rêves. Aucune femme ne lui avait jamais fait cet effet. Il savait qu'elle était inaccessible, mais il ne pouvait pas s'empêcher de penser à elle, de rêver d'elle. Elle le tenait éveillé des nuits entières, dans son lit.

Elle avait épousé Maurer pour son argent et sa puissance. Seigel le savait. Mais il y avait le revers de la médaille. Maurer était blasé. Il n'avait qu'à lever le petit doigt pour que les filles lui tombent dans les bras. Comme il avait la haute main sur la production cinématographique, les boîtes de nuit de la côte californienne et les grands théâtres, il tenait sous sa coupe vedettes et starlettes. June Arnot elle-même, avec sa fortune fabuleuse, s'était jetée à sa tête. Aussi Dolorès n'était-elle pour lui qu'une femme comme les autres et il ne le lui envoyait pas dire.

Seigel détailla du regard Dolorès qui était assise au bar, vêtue d'une robe du soir d'un vert chatoyant. Elle avait

la plus belle peau qu'il ait jamais vue : un ivoire lisse et velouté. Son abondante chevelure d'un roux sombre faisait ressortir ses yeux verts fendus en amande. Sa longue silhouette souple et sensuelle le laissait la gorge sèche.

Elle pivota sur le tabouret et lui adressa le sourire moqueur d'une femme qui se sait désirée et n'y attache aucune importance.

— Salut! Louis, dit-elle. Comment vont les amours? Je vous ai vu avec la petite blonde. Elle vous plaît?

Seigel changea de couleur. Il jeta un coup d'œil vers Maurer, puis vers Gollowitz. Il savait que Gollowitz était fou de Dolorès, et que lui, il avait une chance. Si quoi que ce soit arrivait à Maurer, Gollowitz prendrait les rênes de l'organisation, et s'adjugerait aussi Dolorès. Il savait que Dolorès détestait Gollowitz autant que Maurer, mais tant que des messieurs ventripotents détiendraient le pouvoir et l'argent, c'étaient eux qu'elle choisirait.

— Ne te mêle pas de ça, dit Maurer en lançant un regard sévère à Dolorès. Si tu ne peux pas rester tranquille, va-t'en.

— Mais je sais très bien rester tranquille, Jack, répondit-elle en souriant.

Maurer regarda Seigel.

— Qu'est-ce qu'elle fait là?

Seigel haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Elle va dîner avec moi. Elle m'a dit qui elle était et elle est déjà un peu partie. A voir comme elle se conduit, ou c'est une femme facile ou elle me prend pour une poire.

— Vous, Louis? dit Dolorès d'un air moqueur. Mais non! Je suis sûre qu'elle défaille d'envie de sentir vos bras virils autour de sa taille et votre souffle passionné contre sa joue. Toutes les femmes d'ailleurs.

Seigel devint cramoisi. Il ouvrit la bouche pour dire

quelque chose mais se retint de parler juste à temps.

— Taille-toi, Dolly, ordonna Maurer sans même la regarder. Je t'ai assez vue pour aujourd'hui. Rentre à la maison.

Dolorès se laissa glisser du tabouret, ramassa l'étole d'hermine qu'elle avait jetée négligemment sur un dossier de chaise et traversa la pièce en traînant l'étole derrière elle.

— Bonsoir, Abe, dit-elle près de la porte.

— Bonsoir, fit Gollowitz en s'inclinant légèrement.

— Bonsoir, Louis, dit-elle.

— Fous le camp! s'écria Maurer. J'ai du travail.

— Bonsoir, mon chéri.

Elle sortit et ferma la porte derrière elle.

Maurer eut un geste d'impatience.

— Ah! les femmes! Si cette garce ne...

— Nous ne devrions pas faire attendre Mme Conrad, observa sèchement Gollowitz.

— C'est vrai, dit Maurer. (Il regarda Seigel.) Mets-toi bien avec elle, Louis. Elle peut être utile, mais gare aux confidences. Elle est peut-être à la chasse aux renseignements.

— Je fais gaffe, dit Seigel.

— Retourne près d'elle et sois adroit.

Seigel hocha la tête, sortit dans le couloir et referma la porte. Janey l'attendait au bar.

— Grands dieux! s'écria-t-elle en le voyant. Vous aviez dit cinq minutes. Ça fait un quart d'heure.

Il lui sourit.

— C'était occupé.

Il la regarda attentivement. Elle n'était pas mal, mais elle n'arrivait pas à la cheville de cette diablesse de Dolorès. Enfin, il faudrait bien s'en contenter. Il l'emmènerait dans un coin sombre et il s'imaginerait être avec Dolorès. Elle n'oublierait jamais la nuit qu'elle allait passer.

— Venez, dit-il, en lui prenant le bras. Allons dîner.

CHAPITRE IV

Moe Gleb fit glisser l'œuf sur le plat dans son assiette, ajouta deux grosses tranches de jambon, posa la poêle grésillante sur l'évier et apporta l'assiette sur la table.

C'était un jeune gars trapu et courtaud, avec une tignasse d'un blond roux. Son visage menu en forme de cœur avait la blancheur de la graisse de mouton. Ses petits yeux enfoncés et sa bouche mince lui donnaient une expression hargneuse. Il avait l'air de ce qu'il était : un jeune voyou prêt à tout pour se procurer de l'argent.

Il s'assit, se versa une tasse de café et se mit à dévorer. Appuyé à la fenêtre, Pete Weiner le regardait.

— Bon sang de bonsoir! grogna Moe en levant les yeux. Qu'est-ce que t'as à loucher comme ça? T'as jamais vu quelqu'un bouffer?

— J'admiraïs ton appétit, dit calmement Pete. T'as descendu douze œufs et deux livres de jambon depuis neuf heures hier soir.

— Et après? Faut bien s'distraire en attendant, hein? Pourquoi que tu bouffes pas?

Pete haussa les épaules.

Parce que j'ai pas faim. Combien de temps crois-tu qu'on va attendre comme ça?

Moe le regarda d'un air sagace. Ce gars-là, c'était un drôle de zouave. On ne pouvait pas lui en vouloir. Avec cette tache de vin sur la tronche, Moe se disait qu'il y avait de quoi être un peu toqué.

— Jusqu'à ce que cette andouille de Louis nous fasse signe d'y aller, dit-il. (Il enfourna un morceau de jambon, mâchonna un moment et but une grande gorgée de café.) Y a une chose qui m'dépasse : qu'est-ce qui lui a pris d'aller te chercher pour buter c'te mignonne? En v'là une idée! Qu'est-ce qu'on me reproche? J'en ai déjà refroidi des douzaines. T'as jamais refroidi personne, toi, mon pote, hein?

Pete secoua la tête.

— Il faut bien commencer. (Il se pencha, prit la photo de Frances Coleman et la contempla.) J'aimerais mieux que ça soit quelqu'un d'autre.

— Vingt dieux! ricana Moe. Ça, c'est vrai. Je lui f'rais bien un brin de conversation avant de lui faire la peau!

Pete regardait la photo. Le visage de cette fille lui faisait un effet curieux. Elle n'était pas tellement jolie. Elle était mignonne, sans plus. Mais il y avait quelque chose, dans son regard, qui remuait Pete profondément : l'expression joyeuse et intense de quelqu'un pour qui la vie était une aventure passionnante.

Moe le regardait. Il admirait le complet de flanelle grise impeccable, les chaussures de cuir beige, la chemise blanche et la jolie cravate à raies bleues et rouges. Ce type-là, pensait Moe avec une pointe d'envie avait l'air de sortir tout droit d'un collège ultra-chic.

Il ne devait pas être beaucoup plus vieux que Moe; vingt-deux ou vingt-trois ans. Sans cette tache de vin,

il aurait été assez beau gosse pour faire une carrière au ciné, pensait Moe.

— Est-ce que Seigel t'a dit pourquoi il fallait faire ce truc, Moe? demanda soudain Pete.

— J'ai pas été lui demander. Va demander un tuyau à cet enflé-là, et t'as plus qu'à aller t'payer un râtelier neuf. (Moe se versa une nouvelle tasse de café.) Le boulot, c'est le boulot. T'as pas à poser trente-six questions. Tu sais ce que t'as à faire, hein?

— Oui, je sais, dit Pete.

A le voir debout devant la fenêtre, le regard perdu, Moe éprouvait une sensation de malaise. On ne savait jamais très bien ce que ce type avait dans le ventre.

Le téléphone sonna.

— J'y vais, dit Moe.

Et il se précipita dans le couloir où se trouvait l'appareil.

Pete regarda encore la photo. Il imaginait son regard quand elle le verrait. Cette expression vivante et passionnée ferait place dans ses yeux au regard légèrement dégoûté que toutes les femmes lui lançaient quand elles se trouvaient en face de lui.

Elles lui tournaient alors le dos subitement, comme si elles se trouvaient devant un monstre. Elles inventaient une excuse, n'importe laquelle, pour échapper au tête-à-tête. Elle aussi, elle voudrait fuir, et c'est à ce moment-là qu'il la tuerait.

Moe fit alors irruption dans la pièce.

— Allez ouste! On y va! On a juste une demi-heure pour aller là-bas, faire notre boulot et foutre le camp et cette sacrée taule est à l'autre bout de la ville.

Pete prit un paquet de magazines, s'assura que le petit pic à glace effilé se trouvait dans sa gaine, sous son manteau, et suivit Moe qui dégringolait l'escalier

crasseux et branlant. La vieille Packard les attendait le long du trottoir.

La voiture ne payait pas de mine, mais le moteur était comme neuf, grâce aux soins experts de Moe.

— Voilà ce qu'on va faire, dit Moe. Je reste avec la bagnole et je laisse tourner le moteur. Toi, tu sonnes à la lourde. Si elle vient ouvrir, tu lui vends ta salade, ton truc des magazines et tu tâches qu'elle t'invite à entrer dans la piaule. Si c'est quelqu'un d'autre qui répond, tu demandes la même : Miss Coleman, compris? Tu te démerdes pour être seul avec elle. Et puis, t'y vas. Tape dur pour pas qu'elle braille. Et fous le camp. Sers-toi de ton feu, si t'en as besoin. Tu reviens à la bagnole. On fonce sur Wilcox et 14 th Street et on planque la bagnole. Dutch nous prend au vol et nous emmène au club. On prend un bateau pour Reid Key et un zinc pour Cuba.

— D'accord, dite Pete irrité. Je sais tout ça par cœur.

— Ouais. Mezigue aussi. Mais ça fait pas de mal de revoir sa petite leçon. Le plus moche, ça va être pour aller au club. Si on y arrive, le reste, c'est du billard. Cuba! Merde alors! Tu y as déjà été, à Cuba? Moi, j'ai vu des photos. C'est vachement bien! Et les gonzesses...! Je te dis qu'ça! Attends un peu qu'on aille faire les pachas avec ces petites noiraudes!

Pete se taisait. Il écoutait à peine. Il pensait qu'il était arrivé à l'apogée de son existence. Depuis des années, il pensait à ce moment-là, au moment où il supprimerait une vie. Il allait pouvoir infliger à quelqu'un quelque chose de pire que ce qu'on lui avait fait endurer.

— C'est là, dit Moe au bout de cinq minutes. Lennox Avenue. Elle crèche avec une copine, Buntty Boyd. Je sais pas ce qui faut que t'en fasses. Descends-la aussi si tu peux pas faire autrement.

Il ralentit et longea une rangée de maisons de quatre étages.

— Voilà la bicoque, de l'autre côté. A trois pâtés de maisons d'ici. J'avancerai la bagnole quand je te verrai sortir.

Pete ramassa son paquet de magazines, ouvrit la portière et descendit. Il avait légèrement la nausée et ses mains étaient glacées.

— Ça boume? demanda Moe.

— Ça va, dit Pete.

Il regarda l'heure. Il était deux heures trente-deux. Il avait vingt et une minutes pour faire le travail et prendre le large.

Au moment où il suivait le sentier qui traversait la petite pelouse, il vit remuer le rideau d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Il monta les marches qui menaient à la porte d'entrée. Il y avait quatre plaques et quatre sonnettes près de la porte. Tandis qu'il déchiffrait les noms inscrits sur les plaques et découvrait que Bunty Boyd habitait au deuxième étage, il sentit qu'on l'épiait. Il se retourna juste à temps pour voir le rideau du rez-de-chaussée retomber.

Arrivé au deuxième étage, il entendit un poste de radio qui jouait un air de jazz. Il traversa le palier et, au même moment, la porte de l'appartement s'ouvrit.

Il sentit sa gorge se dessécher en se trouvant face à face avec une jeune fille blonde, vêtue d'une robe de plage blanche. Elle s'avavançait en souriant, mais quand elle le vit elle s'arrêta net et le sourire s'évanouit.

Il se força à sourire et demanda :

— Est-ce que Miss Coleman est là, s'il vous plaît?

— Vous... vous venez voir Frankie? demanda la jeune fille. Oh! Alors vous êtes Burt Stevens. Elle vient tout de suite. Attendez un instant.

Elle fit demi-tour et rentra dans l'appartement, avant qu'il ait eu le temps de dire ouf.

Il attendit, la main sous son manteau, les doigts crispés sur le manche du pic à glace. Si elle sortait sur le palier, il pourrait frapper tout de suite. Ce serait plus facile et plus sûr qu'à l'intérieur, où on ne les laisserait peut-être pas seuls.

Par la porte entrebâillée, il entendit Bunty murmurer sur un ton dramatique :

— Mais il est affreux ! Tu ne peux pas aller avec lui, Frankie ! C'est pas possible !

Il attendit, cœur battant, le sang martelant ses tempes. Puis la porte s'ouvrit et elle apparut sur le palier ensoleillé.

Elle semblait sortir tout droit du cadre de son portrait. La petite robe sévère de toile bleu pâle n'arrivait pas à dissimuler son corps merveilleusement proportionné. Ses cheveux noirs et soyeux tombaient sur ses épaules. Son sourire était éclatant et elle avait ce regard qui avait bouleversé Pete quand il avait vu la photo pour la première fois.

Sa fraîcheur et sa beauté le paralysèrent et il attendit que le sourire s'éteigne, les doigts serrés sur le pic à glace.

Mais le sourire persistait ; son visage restait tout illuminé de plaisir comme si elle était réellement heureuse de le voir. Il restait planté là, guettant un changement d'expression sur sa physionomie, sans oser espérer qu'il ne se produirait pas.

— Vous êtes certainement Burt, dit-elle. (Elle s'approcha et lui tendit la main.) Terry a dit que vous viendriez à sa place. Vous êtes un ange d'être accouru au dernier moment. Sans vous, j'étais toute seule.

Il sortit la main de sa poche, abandonnant le pic dans

son étui. Il sentit les petits doigts frais se glisser dans sa main. L'œil aux aguets, il épiait toujours le visage de la jeune fille; et soudain il eut la révélation brutale que le changement attendu n'aurait pas lieu.

Son amie Bunty apparut sur le palier, suivie immédiatement d'un jeune gaillard grand et bien bâti, avec un sourire pour réclame de dentifrice. Il portait une chemise à dessins rouges par-dessus un pantalon de couleur fauve et il tenait à la main un grand sac rayé blanc et rouge.

Sans lâcher la main de Pete, Frances se retourna et sourit à Bunty.

— Burt, je vous présente Buster Walker, dit-elle. Vous connaissez déjà Bunty, n'est-ce pas?

Pete regarda ce grand gaillard qui lui tendait la main en souriant. Il n'y avait ni dégoût ni surprise dans ses yeux.

— Enchanté de faire votre connaissance. Je suis désolé que nous n'ayons pas pu vous prévenir plus tôt. Je ne sais pas ce que j'aurais fait avec ces deux-là sur les bras. J'ai déjà assez de mal comme ça avec Bunty.

Pete murmura quelque chose en lui serrant la main.

— Voulez-vous laisser ces magazines? Vous les reprendrez au retour, proposa Frances en tendant la main.

Pete les lui donna. Il la regarda rentrer dans l'appartement, poser les magazines sur la table de l'entrée et verrouiller la porte.

— Allons-y, dit-elle en lui prenant le bras.

Il se laissa conduire jusqu'au bas de l'escalier. Il ne savait que faire. Ses pensées étaient confuses. Il ne pouvait pas attaquer maintenant, de sang-froid, cette fille qui ne lui avait pas tourné le dos et qui lui donnait le bras en ce moment. Si seulement il avait eu affaire à l'autre, le travail serait déjà terminé!

Tandis qu'ils traversaient le vestibule, Buster demanda :

— Je suppose que Terry vous a dit où nous allons, Burt?

— Non... Il ne m'a rien dit...

— Ça, c'est bien Terry! s'esclaffa Buster. Quel idiot! Eh bien! nous allons passer la journée sur la plage et nous balader dans le parc d'attractions.

— Buster se figure qu'il va me faire monter sur la grande roue, reprit Bunty. Mais c'est une erreur grossière. Je ne mettrai pas les pieds dans ce machin-là.

Buster rit.

— Ma voiture est un peu plus loin, dit-il en emboîtant le pas à Pete. Je l'ai laissée au garage pour qu'on regonfle un pneu.

Du coin de l'œil, Pete vit le rideau de la fenêtre du rez-de-chaussée remuer de nouveau.

— Voilà notre guetteur de service qui vient aux nouvelles, remarqua Bunty d'un air de mépris. Il ne fait que ça toute la journée, nous épier derrière ses rideaux.

— Il est peut-être très seul, dit Frances. Il ne sort jamais.

— Tu as des excuses pour tous les canards boiteux de la terre. C'est tout simplement un horrible vieil ivrogne qui passe sa vie à espionner les gens, dit Bunty.

Pete sentit le sang lui monter au visage. C'était bien ça, pensa-t-il. Elle avait pitié. C'était pour ça qu'elle n'avait pas bronché en le voyant. Elle s'était dominée pour ne pas lui faire de peine. Sa main plongea sous son manteau et agrippa le manche du pic à glace.

La Packard n'était qu'à une quinzaine de mètres de là. S'il frappait tout de suite, il aurait le temps d'atteindre la voiture avant que les autres ne se remettent de leur surprise.

Il vit la Packard avancer de quelques mètres et s'arrêter. Moe allait peut-être entrer dans la danse. S'il allait tirer de la voiture? Il accéléra le pas pour rattraper Frances et lui servir de bouclier.

Buster se mit à parler des prouesses accomplies dans les championnats de base-ball pour les Brooklyn Dodgers et se lança dans une harangue enthousiaste. Une petite voiture de sport cabossée les attendait au garage. Il y avait deux places à l'avant et un minuscule siège à l'arrière.

— Nous serons un peu serrés, dit Buster, mais ça ira quand même. Bunty, mets-toi à l'arrière. Burt, vous vous mettez à côté de moi et Frankie s'installera sur vos genoux.

— Si Burt n'a pas peur que je l'écrase, dit Frances en riant.

Pete évita son regard.

— Non, ça ira très bien, dit-il.

Et il grimpa sur le siège avant.

Frances vint s'asseoir sur ses genoux et passa son bras sur ses épaules. Ce corps jeune et souple et ce parfum léger firent battre son sang à grands coups dans ses veines. Il n'osait pas bouger. Il ne lui était jamais rien arrivé de semblable; sauf peut-être, en rêve.

Buster mit en marche et sortit la voiture du garage. Le bruit du moteur rendait la conversation impossible.

Frances était forcée de s'accrocher à Pete pour ne pas être projetée hors de la voiture par les cahots. Elle riait à gorge déployée. Elle cria une fois à Buster de conduire moins vite, mais il ne l'entendit pas.

La voiture fit une embardée; ils furent tous projetés les uns sur les autres. La jupe de Frances remonta en découvrant, au-dessus de ses bas, la peau blanche et lisse de ses cuisses. Pete rabaissa précipitamment la jupe.

— Oh! merci, souffla-t-elle, la bouche tout près de son oreille.

Bien avant de voir la mer, ils entendirent le rugissement monstrueux du parc des attractions, les cris et les rires de tous ceux qui venaient prendre comme eux leurs ébats sur la plage.

— Je me demande d'où ils sortent tous, cria Frances. On peut venir n'importe quand, il y a toujours foule.

Le regard de Pete tomba alors sur le petit rétroviseur rond. Il aperçut la carrosserie fatiguée de la Packard et la tignasse de Moe, assis au volant. Avec un étonnement mêlé de frayeur, il découvrit que, depuis dix minutes, il avait totalement oublié Moe et les ordres de Seigel.

Buster s'engagea dans un parc à voitures et se fraya une place.

Ils descendirent tous les quatre et furent aussitôt engloutis dans la foule qui se pressait vers la plage.

Frances tenait le bras de Pete et Buster marchait devant eux en compagnie de Bunty.

De temps en temps, Pete regardait par-dessus son épaule, mais il ne voyait pas Moe; il espérait fiévreusement qu'ils l'avaient semé dans la foule.

Ils atteignirent finalement les barrières, à l'extrémité de la plage. Tout près d'eux, s'élevait la carcasse d'un scenic-railway. Les petites voitures dévalaient les pentes dans un bruit de ferraille, avec leur cargaison hurlante. La grande roue profilait sur le ciel sa silhouette colossale, élevant lentement vers les nuages les petits wagons qui se balançaient dangereusement.

Pendant un instant ils se turent face à la plage, contemplant ces trois kilomètres de sable, grouillants de monde.

— Oh! là là! On dirait qu'il y a la moitié de la ville,

dit Buster. Allons-y. On va commencer par nager un peu. Et puis on mangera un morceau et on ira faire un tour au parc d'attractions.

— Vous avez apporté un maillot de bain? demanda Frances en se tournant vers Pete.

Il fit un signe de tête négatif.

— Je ne nage pas.

Il vit Bunty faire une petite grimace et hausser les épaules. Le sang lui monta au visage. Il savait que quand il rougissait la tache devenait pâle sur sa peau et l'enlaidissait encore. Il vit Bunty se détourner pour ne pas être forcée de le regarder.

Mais Frances le considérait. L'expression de ses yeux n'avait pas changé.

— Ça ne fait rien, dit-elle rapidement. Nous resterons assis sur la plage. Je n'ai pas tellement envie de me baigner.

— Non! Je vous en prie; je veux absolument que vous alliez nager.

— Burt va garder nos vêtements, dit Buster. Nous ne resterons pas longtemps. Allez, venez les filles. On y va.

Ils commencèrent à se frayer un chemin parmi la foule vautrée sur le sable et ils arrivèrent à une petite clairière de sable dont ils prirent rapidement possession.

Buster portait un slip de bain sous ses vêtements et il fut rapidement déshabillé. Pete considérait avec envie ses muscles et sa peau bronzée.

Les deux filles se dévêtirent. Elles portaient toutes les deux des maillots une-pièce sous leurs robes et Pete eut un coup au cœur quand il regarda Frances. Le maillot moulait son corps. Il n'avait jamais vu de fille aussi bien faite.

Tout en ajustant son bonnet de bain, elle se pencha sur lui.

— Vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas de rester seul? Moi, je veux bien rester.

— Mais pas du tout. Je vous attendrai.

— Allez, viens, Frankiel! cria impatiemment Bunty.

Et saisissant la main de Buster, elle courut vers les vagues et plongea.

Frances sourit à Pete. C'était incroyable, pensait-il, qu'une fille aussi jolie pût lui sourire.

— Je reviens tout de suite, dit-elle, et elle se hâta de rattraper les autres.

Pete resta assis les mains nouées autour de ses genoux, la tête dans les épaules, et regarda s'éloigner les longues jambes minces et le dos droit de l'adolescente. Elle courait avec la gaucherie des jeunes filles.

Il la vit plonger dans l'eau et rattraper les deux autres en quelques brasses puissantes.

— A quoi tu joues? railla une voix près de lui.

Pete se raidit et son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine. Il jeta un coup d'œil autour de lui.

Moe était accroupi sur le sable. Il avait une drôle d'allure avec son complet noir et ses chaussures blanches pointues, au milieu des baigneurs à moitié nus qui l'entouraient.

— Le type est venu à la porte, dit Pete rapidement. Et puis les deux filles se sont amenées. Elles m'ont pris pour quelqu'un d'autre. Je n'avais aucune chance d'y arriver. J'attends maintenant d'être seul avec elle.

— Voilà ce qui se passe, quand on a pas le temps de visiter les lieux, dit Moe. (Ses petits yeux brillaient d'un éclat soupçonneux.) Je l'ai dit à cette andouille de Louis. (Il regarda son bracelet-montre.) Les flics doivent être chez elle, à l'heure qu'il est. Va falloir que tu te grouilles, Pete.

— Au milieu de cette foule? demanda Pete d'un ton sarcastique.

— Emmène-la sur la grande roue, suggéra Moe. C'est intime comme tout, ces petits wagons. Tu la frappes dès qu'vous êtes en haut, et pis tu la fous sous la banquette. Ils verront rien avant qu't'aies foutu le camp.

Pete fut pris d'un mal au cœur soudain.

— D'accord, dit-il.

— Fais pas le con, recommanda Moe. (Sa voix était devenue dure.) Dans notre organisation, quand t'as fait une gaffe, la première c'est la dernière. Faut descendre la gosse, c'est un ordre, et si tu ne le fais pas, c'est moi qui m'en chargerai.

— J'ai dit « d'accord », répliqua Pete sèchement.

— J'aime mieux ça.

Moe se leva. Pete regarda par-dessus son épaule et le vit s'éloigner. Il attendit de l'avoir perdu de vue dans la foule compacte. Mais il savait que Moe s'apprêtait à le surveiller de près.

Pete était assis sous le soleil, le visage en sueur et le cœur serré. Pour la première fois, il s'avoua franchement qu'il ne tuerait pas Frances. Il avait eu l'occasion de frapper mais la jeune fille avait été sauvée par l'expression amicale et souriante qu'il avait lue dans son regard. Il fallait maintenant voir les choses en face, et il savait ce que ça voulait dire. Il faisait délibérément le sacrifice de sa propre vie. Personne n'avait jamais désobéi impunément dans leur organisation. Plusieurs types s'étaient déjà rebiffés contre la discipline : trois d'entre eux étaient arrivés à quitter la ville, mais la bande avait le bras long. Elle les avait frappés au loin.

Pete, à vrai dire, ne songeait pas à lui. Frances était trop jeune, trop jolie et trop gentille pour mourir, pensait-il. Moe avait assez de culot pour s'approcher de

Frances, la poignarder en pleine foule et foutre le camp. Il fallait faire croire à Moe qu'il s'en occupait.

La seule solution était d'avertir Frances, puis de mettre Moe hors d'état de nuire. S'il tuait Moe, Frances aurait une heure ou deux pour sortir de la ville et se cacher, avant que l'organisation ne se rendît compte qu'elle lui avait filé entre les doigts.

Il faudrait faire très attention aux moyens de se débarrasser de Moe. Moe était déjà sur ses gardes, il maniait le revolver mieux que Pete ne le ferait jamais. Il fallait endormir ses soupçons et lui tomber dessus au bon moment.

Mais il convenait d'abord d'avertir Frances, et pour cela l'éloigner des deux autres. Tout dépendait de la mort de Moe, se disait Pete. Il regarda les vagues qui étincelaient. Le bonnet bleu de Frances s'approchait de lui en dansant sur l'eau : elle regagnait le rivage.

La voiture de police à damier noir et blanc tourna dans Lenox Avenue et ralentit tandis que Conrad se penchait à la portière pour essayer de lire les numéros des maisons.

— De l'autre côté, à une dizaine de mètres, dit-il à Bardin qui était au volant.

La voiture s'arrêta devant l'immeuble de quatre étages. Les deux hommes descendirent et regardèrent la maison un moment.

Le cœur de Conrad battait irrégulièrement. Il était au comble de l'énervement. Quand Mc Cann l'avait appelé au bureau pour lui dire que Frances Coleman habitait 35, Lennox Avenue, il avait eu toutes les peines du monde à attendre que Bardin vienne le chercher.

— Tu vas bientôt être rassuré, dit Bardin en souriant. Qu'est-ce que tu paries qu'elle n'a vu personne?

— Allons le lui demander, dit Conrad en poussant la grille du jardin.

Tandis qu'il remontait le sentier qui menait à la porte, il vit remuer quelque chose à la fenêtre du rez-de-chaussée et aperçut une ombre dissimulée derrière le rideau. L'ombre se retira vivement dès que Conrad tourna la tête.

Conrad s'arrêta pour lire les noms des locataires, appuya sur la sonnette du second, ouvrit la porte, traversa le hall rapidement et grimpa l'escalier, suivi de Bardin.

Ils s'arrêtèrent devant la porte du deuxième étage et Conrad frappa. Ils attendirent un moment et comme personne ne répondait, Conrad frappa une seconde fois.

— J'ai l'impression qu'il n'y a personne, dit-il en fronçant les sourcils. Bon Dieu! Qu'est-ce qu'on va faire?

— Revenir plus tard, dit Bardin, philosophe. Ce serait surprenant qu'elle soit chez elle, par une si belle matinée.

Ils redescendirent l'escalier.

— Peut-être que le type de la fenêtre sait où elle est, suggéra Conrad en arrivant dans le vestibule. A voir comme il nous guettait, il ne doit pas en perdre une bouchée.

— Qu'est-ce que tu as à t'énerver? On reviendra cet après-midi.

Conrad frappait déjà à la porte de droite dans l'entrée. Ils attendirent un bon moment, puis la porte s'ouvrit et ils se trouvèrent devant un grand vieillard voûté qui les regardait de ses grands yeux bleus et glauques.

— Bonjour, messieurs, dit-il. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Je suis Paul Conrad du bureau de district attorney, et voici l'inspecteur Bardin, répondit Conrad. Nous voulions voir les locataires du deuxième étage, et il n'y a personne chez eux. Vous ne pourriez pas nous dire quand ils rentreront?

Le vieillard sortit de sa poche un énorme mouchoir de soie rouge et se frotta le nez consciencieusement. Une expression de curiosité passa dans ses yeux glauques.

— Entrez, messieurs, dit-il. J'espère que vous ne vous formaliserez pas du désordre. Je vis seul, vous comprenez.

— Merci, dit Conrad.

Et tout en suivant le vieillard voûté, il échangea avec Bardin un coup d'œil résigné.

La pièce semblait n'avoir été ni balayée ni époussetée depuis plusieurs mois. Sur un vieux buffet en bois poli s'alignaient des bouteilles de whisky et une vingtaine de verres sales. Le vieil homme se mit en devoir d'arracher la capsule d'une bouteille de ses doigts tremblants.

— Asseyez-vous, messieurs, dit-il. Ne croyez pas que j'aie toujours vécu comme ça. J'ai perdu ma femme il y a quelques années et elle me manque beaucoup. (Il était parvenu à ouvrir la bouteille et contemplait les verres sales d'un regard vide.) Je devrais me présenter. Colonel Neumann. J'espère que vous prendrez un petit verre avec moi, messieurs?

— Non, merci, colonel, dit vivement Conrad. Nous sommes assez pressés. Avez-vous vu Miss Coleman sortir ce matin?

— Eh bien! je crois que je vais prendre un petit verre quand même, continua le colonel en se servant une bonne rasade de whisky. Un peu de whisky ne peut pas faire de mal. Il faut toujours savoir se modérer, monsieur Conrad, et alors on ne risque rien.

Conrad répéta sa question en haussant la voix.

— Oui, oui. Ils sont tous sortis, dit le colonel, en allant s'asseoir précautionneusement avec son verre de whisky. Ne croyez pas que je surveille les gens, mais je les ai vus sortir. Ils n'ont pas d'ennuis?

La curiosité qui se lisait dans ses yeux irritait Conrad.

— Non, mais j'aimerais beaucoup voir Miss Coleman. Vous la connaissez?

— La brune?

Le colonel sourit et ajouta :

— Je l'ai vue. Un joli brin de fille. Qu'est-ce que la police lui veut, monsieur Conrad?

— Savez-vous où ils sont allés?

— Ils ont parlé du parc d'attractions, dit le colonel en fronçant les sourcils. Je crois bien qu'il y en a un qui envisageait d'aller nager.

Conrad fit une grimace. Il savait qu'il n'y avait aucun espoir de retrouver Frances Coleman au parc d'attractions. C'était toujours noir de monde. Il haussa les épaules, résigné.

— Merci, colonel. Je repasserai cet après-midi.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a rien qui cloche? demanda le colonel en dévisageant Conrad. Le type qui les suivait ne me disait rien de bon. Il avait même l'air d'un sale moineau.

Conrad dressa l'oreille.

— Quel type, colonel?

Le colonel posa son verre et s'essuya la bouche avec son mouchoir de soie.

— Ne croyez pas que je passe ma vie à la fenêtre, mais je me trouvais là par hasard quand ils sont sortis et j'ai vu ce type dans une voiture. Il les a suivis tout doucement. Il avait une tignasse d'un blond roux. Jeune, mais l'air d'un voyou.

— Avec qui était Miss Coleman? demanda Conrad d'un ton sec.

— Avec ses amis. (Le colonel marqua sa désapprobation par un léger grognement.) Ce gaillard qui porte sa chemise par-dessus son pantalon, j'aurais voulu l'avoir un peu dans mon régiment : je lui aurais appris à s'habiller correctement! Et puis cette petite Boyd : une gamine insolente comme tout! C'est curieux comme il y a des jeunes filles qui n'attachent aucune importance à l'allure des garçons. De mon temps c'était autre chose, je vous le dis! Je n'aurais pas cru que Miss Coleman sortirait avec ce type qui a une tache de naissance. Mais c'est une gentille petite. Elle a peut-être eu pitié de lui.

Conrad et Bardin échangèrent un coup d'œil. Tous les deux connaissaient Pete Weiner de vue, bien qu'ils ne l'aient jamais eu ni l'un ni l'autre entre les mains. Ils savaient qu'il avait travaillé pour Maurer.

— Quel type avec une tache? aboya Bardin.

Le colonel cligna les yeux.

— Je ne sais pas qui c'est. Je ne l'avais jamais vu avant. Il a un nævus — c'est bien comme ça que ça s'appelle? — sur le côté droit du visage.

— Grand, mince, l'air d'un étudiant? demanda Bardin.

— Oui. A mon avis, il pourrait bien être étudiant.

— Et l'autre, celui de la voiture : il conduisait une Packard? Trapu avec des cheveux blonds et un visage blême?

— Ça m'a l'air d'être eux. Pour la voiture, je ne sais pas. Je n'ai pas remarqué. Vous les connaissez?

— Vous dites que le type au nævus est parti avec les trois autres? demanda Bardin, sans répondre à la question du colonel.

— Oui. Ils ont été chercher une petite voiture au

garage que vous voyez ici. Le blond les a suivis en voiture.

Conrad était maintenant réellement inquiet. Il s'agissait sans aucun doute de Pete Weiner et de Moe Gleb.

— Merci beaucoup, dit-il en se dirigeant vers la porte. Excusez-nous de vous avoir dérangé.

— Mais ne partez donc pas si vite! s'écria le colonel en renversant ce qui restait de son whisky dans sa hâte de reconduire Conrad. Vous allez m'expliquer...

Conrad était déjà dans l'allée, Bardin sur ses talons. Ils montèrent dans la voiture de police.

— Eh bien! tu es fixé? demanda Conrad avec rudesse. Nous n'avons plus qu'à nous grouiller, Sam. Nous allons d'abord passer au garage. Ils pourront peut-être nous donner une description de la voiture. Je vais filer au parc d'attractions pendant que tu t'occuperas d'organiser le secours. Il va nous falloir quarante ou cinquante gars, le plus vite possible.

— Bon sang! s'exclama Bardin. Qu'est-ce que tu vas faire de quarante ou cinquante gars? Toi et moi, c'est largement suffisant.

— Sans blague! (Conrad était pâle et ses yeux lançaient des éclairs.) Cette gosse est perdue dans une foule d'environ cinq mille personnes. Elle a deux des crapules de Maurer à ses trousses. Pourquoi crois-tu qu'ils sont là? Il nous faut le plus d'hommes possibles. Je sauverai cette fille coûte que coûte!

— Hé! Attendez un peu, dit Buster en s'arrêtant. (Il avait dans les bras un étrange assortiment de poupées, de potiches d'un goût douteux, de noix de coco et de boîtes de bonbons.) Il faut que j'aie posé ça. J'en ai assez de trimballer ce fourbi partout.

— Tu n'avais qu'à ne pas les gagner, dit Bunty en riant. Où vas-tu les mettre?

— Retournons à la voiture. Et après, filons à la grande roue.

— Ça n'est pas la peine d'y aller tous ensemble, observa Bunty. Je viens avec toi. Vous deux, rendez-vous à la grande roue. Je ne suis pas encore très décidée à y monter, mais je pourrai toujours vous regarder.

Le cœur de Pete se mit à battre. Depuis une heure, il essayait désespérément de se trouver seul avec Frances, et voilà que l'occasion se présentait. Il regarda par-dessus son épaule. Tout près d'eux, devant un stand d'attractions, Moe les guettait, l'air mauvais.

— D'accord, dit Frances. Rendez-vous à l'entrée de la grande roue.

Pete savait que Moe n'attendrait plus très longtemps. Il fallait trouver un moyen d'éloigner Frances de la foule et de Moe. Il regarda de tous les côtés et ses yeux tombèrent sur une grande enseigne lumineuse :

LE GRAND LABYRINTHE DE MIROIRS

Voulez-vous être seuls?

*Venez vous perdre dans le plus étonnant labyrinthe
du monde.*

— Vous mettrez au moins vingt minutes pour aller et revenir, dit-il à Buster. Nous allons jeter un coup d'œil au labyrinthe. Pourquoi ne pas se retrouver à l'entrée? (Il se tourna vers Frances.) Vous voulez venir avec moi? J'ai toujours eu envie d'aller dans ce truc. Ça doit être marrant.

— Grands dieux! s'écria Bunty. Vous allez vous perdre et rester trois heures.

— Mais non, dit Pete vivement. C'est très simple, en

fin de compte. Il n'y a qu'à tourner toujours à gauche et on en a pour dix minutes. Vous venez?

Frances acquiesça.

Elle n'y tenait pas particulièrement mais Pete avait obéi si complaisamment à toutes ses suggestions qu'il n'était que juste de lui rendre une fois la pareille.

— Comme vous voulez. Si vous n'êtes pas sortis dans une demi-heure, on ne vous attend pas avertit Bunty. Allons, viens. On y va.

Tandis qu'ils se frayaient un chemin à travers la foule des badauds, Pete jeta encore un coup d'œil sur Moe. Le bandit regardait s'éloigner Bunty et Buster. Pete se tourna vivement vers Frances.

— On y va? dit-il.

Elle se dirigea avec lui vers l'entrée du labyrinthe, la main posée sur son bras.

— Vous connaissez cet homme? demanda-t-elle brusquement.

Pete se raidit.

— Quel homme?

— Celui que vous regardez tout le temps. Avec un complet noir. Il nous a suivis toute la matinée.

— C'est vrai? (Pete essayait d'avoir une voix normale.) Je... Je crois que je l'ai déjà vu quelque part.

Ils avaient maintenant atteint la caisse et Pete s'avança pour prendre des tickets. C'était apparemment le seul stand où il n'y avait pas de queue et la caissière parut ravie de leur vendre deux tickets.

— Prenez à gauche en entrant, dit-elle en leur rendant la monnaie. Si vous vous perdez, appuyez sur la sonnette. Il y a des sonnettes tout le long du labyrinthe. Quelqu'un viendra vous chercher.

Pete rejoignit Frances qui attendait devant l'entrée. Il la suivit dans un long couloir et au dernier moment

jeta un coup d'œil anxieux par-dessus son épaule. Moe n'était pas là.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda Frances qui marchait devant lui. On étouffe ici, vous ne trouvez pas?

— Ça ira mieux quand on sera dans le labyrinthe, assura Pete. C'est en plein air.

Ils parcoururent encore quelques mètres et se trouvèrent brusquement entre deux murs hauts de quatre mètres et entièrement recouverts de miroirs. Deux personnes pouvaient tout juste y marcher côte à côte. Les miroirs étaient disposés de telle sorte que, lorsque Frances et Pete pénétrèrent dans le premier couloir, ils furent immédiatement entourés par leur propre image répétée à trente ou quarante exemplaires.

L'effet était si angoissant que Frances s'arrêta net.

— Je crois que je ne vais pas beaucoup aimer ça. Vous croyez que nous arriverons à en sortir?

— Mais oui, dit Pete en lui prenant le bras. Nous n'avons qu'à marcher tout droit et à tourner à gauche au premier croisement.

Il voulait l'amener au cœur du labyrinthe, au cas où Moe les suivrait. Ils marchèrent un moment le long des couloirs, tournant à gauche à chaque bifurcation.

Au-dessus de leurs têtes, ils apercevaient le ciel bleu et le bruit strident du parc parvenait jusqu'à eux. Chaque couloir était la réplique exacte du précédent. Ils étaient entourés par leur image. Un couloir qui paraissait interminable finissait brusquement en cul-de-sac et il leur fallait retourner sur leurs pas pour retrouver la bifurcation qu'ils avaient manquée.

Au bout de deux ou trois minutes, Frances dit brusquement :

— Si on essayait de sortir, maintenant? C'est un peu monotone, vous ne trouvez pas?

Pete s'arrêta. Il regarda derrière lui le couloir qu'ils venaient de parcourir. Il vit vingt visages avec vingt taches de naissance qui lui donnèrent un peu la nausée.

Le moment était venu de lui dire la vérité et il comprit à quel point c'était difficile. Il avait si peu de temps devant lui. Moe pouvait apparaître au détour d'un couloir d'un moment à l'autre.

— Je vous ai amenée ici pour vous dire quelque chose, commença-t-il. Je vous préviens que ça va probablement vous faire un coup au cœur.

Elle lui jeta un regard rapide et il la vit se raidir légèrement.

— Qu'est-ce que c'est?

— Je ne suis pas Burt Stevens. Mon nom est Pete Weiner. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je vous supplie de m'écouter et surtout de ne pas avoir peur.

Il vit l'angoisse se peindre sur son visage et il eut pitié d'elle. Il essaya de lui sourire.

— Je ne comprends pas, dit-elle doucement. C'est une plaisanterie?

— Malheureusement non, fit-il avec conviction. Avant de vous en dire plus long je veux que vous sachiez que je ne vous ferai du mal pour rien au monde. Vous êtes en sûreté avec moi. Alors, je vous en supplie, n'ayez pas peur.

Elle s'éloigna légèrement de lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— J'ai si peu de temps, dit-il en cherchant désespérément les mots qui convenaient. Je ne sais pas moi-même de quoi il s'agit. Je suis chargé de vous faire du mal. L'homme qui nous suivait est venu avec moi. Il est dangereux. Je sais que ça vous semble incroyable, mais il vous tuera s'il se trouve seul avec vous. Le seul

moyen de vous sauver est de le tuer pendant que vous vous échappez. Voilà pourquoi je vous ai amenée ici. Il faut que vous fassiez exactement tout ce que je vous dirai de faire...

Il s'arrêta en voyant la terreur monter dans son regard.

Elle croyait maintenant qu'elle avait affaire à un fou. Elle recula en regardant Pete fixement et elle leva les mains comme pour le supplier de ne pas s'approcher d'elle.

Pete ne bougea pas. Il savait qu'il était dangereux de lui dire la vérité. Il s'était douté qu'elle le prendrait pour un fou.

— N'ayez pas peur, Frankie, je vous en prie, dit-il. Je vous supplie d'avoir confiance. Je ne suis pas fou et je ne vous veux aucun mal. Vous ne me croyez pas? Vous ne voyez pas que je veux vous aider?

— Partez, s'il vous plaît, dit-elle. (Elle était blême, mais elle avait gardé son sang-froid.) Je retrouverai le chemin toute seule. Je vous supplie de me laisser.

— Je vais partir, dit-il avec un immense désir de la rassurer. Mais il faut d'abord que vous écoutiez ce que je vais vous dire. L'homme qui nous a suivis a reçu l'ordre de vous tuer. Je ne sais pas pourquoi mais il le fera si je ne l'en empêche pas. On m'a envoyé une photo de vous pour que je vous reconnaisse. Regardez, je vais vous la montrer. Peut-être que vous comprendrez que je vous dis la vérité.

En voyant sa terreur grandissante, il plongea précipitamment la main sous son manteau pour chercher son portefeuille. Il sentait que s'il lui montrait la photo elle comprendrait le danger qu'elle courait.

Il brandit le portefeuille, mais son bracelet-montre avait accroché au passage le manche du pic à glace qui glissa de sa gaine et tomba à ses pieds.

Frances baissa les yeux et vit le pic à glace. Elle regarda la lame meurtrière, les yeux agrandis par l'horreur. Puis elle leva les yeux et rencontra le regard effrayé et coupable de Pete.

Elle n'hésita pas. Elle était sûre maintenant que c'était un fou dangereux qui l'avait attirée dans ce labyrinthe pour la tuer. Elle savait qu'elle n'avait aucun espoir de lutter victorieusement avec lui. Elle tourna les talons et détala.

— Frankie! Je vous en supplie!

Le cri d'angoisse de Pete lui donna un sursaut d'agilité. Elle bondit le long du couloir étroit de toute la vitesse de ses longues jambes fines.

Tout en courant, elle ne quittait pas, du bout des doigts de la main gauche, le mur des miroirs. Elle trouva un tournant et s'engagea en courant dans le couloir. Puis elle tourna à droite et parcourut une autre de ces allées de cauchemar, le visage exsangue, haletante de terreur.

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle courait, combien de fois elle avait tourné dans les couloirs. Chaque pas semblait la ramener au même endroit. Elle ne pouvait plus courir. Elle s'appuya contre une glace, les mains serrées sur sa poitrine, les yeux fermés, luttant pour reprendre son souffle.

Au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux et regarda son image dans le miroir. Elle constata que ses yeux étaient agrandis par la peur et que ses cheveux si lisses et dociles étaient ébouriffés par la course.

Elle ne savait pas du tout où elle était. Peut-être était-elle à quelques mètres de Pete ou bien au cœur même du labyrinthe.

Elle se demanda si elle allait appeler au secours. Mais elle craignait que Pete ne soit tout près et ne la

rejoigne avant qu'on ne réponde à ses cris. Elle décida qu'il était plus sûr de continuer à chercher la sortie.

Elle se mit en route, lentement, l'oreille tendue pour discerner le moindre bruit qui pourrait lui parvenir, dans le vacarme du parc. Au bout de quelques mètres, elle éprouva une envie irrésistible de regarder derrière elle.

Elle s'arrêta et se retourna.

Tout au bout du couloir, quelque chose remuait. Son cœur cessa de battre puis se mit à tambouriner follement. Elle allait se mettre à courir quand elle s'aperçut que la silhouette aperçue au bout du couloir faisait le même mouvement. Elle comprit avec un petit sanglot nerveux qu'il s'agissait de sa propre image reflétée dans un miroir lointain.

Elle continua.

Au bout du couloir, elle constata en voyant son image grandir à mesure qu'elle avançait, qu'elle se trouvait de nouveau dans une impasse et la panique l'envahit une fois de plus.

Elle fit demi-tour pour revenir sur ses pas. Un mouvement au bout du couloir attira son regard. Elle s'était déjà laissé prendre une fois et elle continua. Subitement, un frisson glacial la parcourut. La silhouette qui se trouvait devant elle faisait des gestes différents des siens. Elle s'arrêta et regarda droit devant elle.

Un petit homme trapu en complet noir la regardait. Un revolver automatique brillait dans sa main droite.

C'était Moe.

CHAPITRE V

Conrad passa vingt minutes à chercher fiévreusement la petite auto à trois places dans les nombreux parcs à voitures qui se trouvaient à proximité de la plage. Il commençait à se rendre compte qu'il perdait son temps, quand il entendit la sirène de la police. La voiture qui amenait Bardin et le renfort tournait dans l'avenue conduisant à l'entrée principale du parc des attractions. Conrad courut à leur rencontre en faisant de grands gestes.

La voiture s'arrêta et Bardin mit pied à terre.

— Alors? Tu as trouvé la voiture?

— Tu parles. Y a au moins dix mille voitures. Que tous les hommes se mettent à chercher. Les autres suivent?

— Deux fournées juste derrière nous. Le commissaire va en faire un raffut, quand il saura que j'ai réquisitionné toute la réserve!

— Si la fille est tuée, le D.A. lui en donnera du raffut, à Mc Cann. Allez! Mets tes hommes au boulot!

— Hé! Une minute, dit Bardin en posant la main sur le bras de Conrad. Regarde qui vient là!

Un grand jeune homme aux cheveux coupés court, qui portait une chemise à motifs rouges par-dessus son

pantalon, s'avancait, une brassée de poupées, de vases et de boîtes de bonbons dans les bras. Une jeune fille blonde vêtue d'une robe blanche marchait à côté de lui.

— Tu ne crois pas que ce sont ces deux-là?

— Il doit y avoir dans le secteur des milliers d'énergumènes qui portent leur chemise comme ça, grogna Conrad, mais je vais lui demander.

Il s'approcha de Buster Walker :

— Vous venez de Lennox Avenue?

— Euh... oui, dit Buster. Comment le savez-vous?

Conrad regarda Bunty.

— Vous êtes Miss Boyd?

— Oui, répondit Bunty suffoquée.

Conrad fit signe à Bardin de les rejoindre.

— Ce sont eux. Occupe-t'en, Sam.

Bardin enfla la voix.

— Je suis l'inspecteur Bardin. Où est Miss Coleman?

— Frankie? (Buster restait bouche bée.) Qu'est-ce que vous lui voulez? Que se passe-t-il?

— Répondez, et plus vite que ça! aboya Bardin. Où est-elle?

— Nous l'avons laissée dans le parc.

— Seule?

— Non, elle est avec Burt.

— Burt... comment?

— Burt Stevens, pardi. Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça?

Conrad intervint.

— Est-ce que ce Stevens a une tache de naissance?

— C'est ça. Une tache de vin sur le côté droit du visage.

— Vous êtes sûrs qu'il s'appelle Stevens?

— Il nous l'a dit. Il y a quelque chose qui ne va pas?

— Mais vous n'en êtes pas sûrs?

— Non, intervint Bunty. J'ai trouvé qu'il avait une drôle de tête quand je l'ai vu. Vous comprenez, on devait aller à la plage : Frankie, Buster, Terry Lancing et moi. Terry a téléphoné pour dire qu'il ne pouvait pas venir, mais qu'il enverrait son ami Burt à sa place. Ce type est arrivé. Il a dit qu'il était Burt Stevens.

— Où avez-vous laissé Miss Coleman?

— Ils allaient faire un tour dans le labyrinthe, dit Buster.

— Quel labyrinthe?

— Le labyrinthe de miroirs. C'est au bout de l'avenue, près de la grande roue. Je voudrais bien que vous nous disiez ce qu'il y a.

— On a pas le temps, dit Conrad sèchement. Restez là. On peut avoir besoin de vous. (Il se tourna vers Bardin.) Viens!

Et il se mit à courir en se frayant un chemin à travers la foule.

Bardin prit le temps de donner ses instructions.

— Faites cerner le labyrinthe. Ne laissez sortir personne. Vous savez à qui vous avez affaire. Attention à Moe. Il essaiera certainement de foncer en tirant dans le tas.

Il tourna les talons et courut après Conrad, laissant Buster et Bunty stupéfaits

Le soleil faisait reluire le nickel du revolver dans la main de Moe.

Pendant un court instant Frances resta paralysée de terreur à la vue de Moe. Son instinct l'avertit qu'elle se trouvait devant un tueur professionnel et qu'il s'apprêtait à tirer.

Aucune retraite possible. Elle jeta un coup d'œil

désespéré autour d'elle et aperçut une issue à environ dix mètres de là. Elle rassembla ses forces et fit un bond en avant. Moe tira.

La détonation amplifiée par l'écho résonna comme l'explosion d'une bombe. Frances poussa un hurlement quand le miroir se brisa en mille morceaux qui volèrent comme des éclats d'obus. Un fragment de verre fendit sa jupe, effleurant sa peau.

Elle s'engagea dans le tournant et se mit à courir comme elle ne l'avait jamais fait. Devant elle s'ouvrait un interminable couloir de glaces. Elle entendait le bruit sourd des pas qui se rapprochaient derrière. Elle vola le long du couloir, voulut prendre un autre tournant et se heurta à un miroir.

Elle fit un effort désespéré pour retrouver son équilibre et tomba sur un genou. Juste au moment où elle essayait de se remettre debout, un deuxième coup partit, une balle siffla près de son visage, brisa une glace et ricocha sur un autre miroir qu'elle fit aussi voler en éclats.

Le verre se mit à pleuvoir dans l'étroite allée. En se couvrant la figure de ses bras, Frances se remit à courir tant bien que mal, le souffle entrecoupé de petits sanglots secs.

Moe s'arrêta net devant la pile de verre cassé. Il savait qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il suivit de ses petits yeux durs la silhouette en robe bleue qui fuyait devant lui. Il regarda un moment les longues jambes minces et la chevelure soyeuse. Puis il leva l'automatique et visa soigneusement entre les deux jeunes épaules. Son doigt se replia sur la détente. Il ne pouvait pas la rater. Elle courait droit devant elle, et dans le soleil, sa robe bleu pâle était une cible idéale.

C'est alors qu'il sentit un choc violent à l'épaule, en même temps qu'une détonation lui résonnait aux oreilles.

La main qui tenait le revolver eut un léger sursaut et le coup partit.

Il tituba et leva les yeux.

Un homme se dressait, debout sur l'un des murs, revolver au poing. Moe reconnut immédiatement l'enquêteur principal du district attorney. Il s'aplatit par terre pour éviter la deuxième balle de Conrad.

Le sang coulait en rigoles dans la manche de Moe et sur ses doigts. Une douleur lancinante lui brûlait l'épaule droite. Il regarda devant lui dans le couloir, mais la fille avait disparu. Il poussa un grognement de fureur.

Conrad se tenait à une dizaine de mètres de l'endroit où Moe était accroupi. Deux couloirs le séparaient de celui où se trouvait Moe. Il ne pouvait plus le voir, mais il savait qu'il était encore là. Les murs n'avaient que quinze centimètres d'épaisseur et il avait de la peine à garder son équilibre. Pas question de faire un bond de deux mètres pour atterrir sur un autre mur.

Une douzaine de policiers grimpaient déjà sur les murs et se préparaient à cerner lentement le labyrinthe.

— Il est là, cria Conrad en montrant du doigt le passage où Moe était toujours accroupi.

Moe se redressa et tira sur Conrad. En faisant un mouvement instinctif pour éviter la balle, Conrad perdit l'équilibre et tomba dans l'un des passages.

Les policiers traversaient les couloirs en posant d'un mur à l'autre les planches qu'ils retiraient après leur passage.

Quand ils atteignirent le couloir où s'était tapi Moe, celui-ci avait disparu. Une tache de sang sur l'une des glaces indiquait l'endroit où il avait été blessé.

Un policier accroupi sur le mur, interpella Conrad.

— Vous n'êtes pas touché, patron?

— Non, ça va, dit Conrad. Je reste ici. Tâchez de me

le dénicher et faites-moi signe dès que vous saurez où il se trouve. Si vous voyez la jeune fille, prévenez-moi tout de suite. Et faites gaffe!

Le policier hocha la tête et poursuivit son chemin, plié en deux, sur la crête du mur.

Dans le couloir voisin, Moe le regardait venir, une lueur sauvage dans les yeux. Il leva le revolver et tira une balle dans la tête du policier.

Celui-ci leva les bras et s'abattit lourdement dans le passage parallèle à celui de Moe.

La main crispée sur son bras blessé, Moe se remit à courir. Dans une des glaces, il aperçut un reflet bleu pâle.

La jeune fille se tenait au croisement le plus proche. Il la vit s'engager dans le couloir où il se trouvait. Elle détournait les yeux.

Moe attrapa le revolver de la main gauche. Il le braqua et visa au milieu de la poitrine. L'arme tremblait entre ses doigts. Il luttait contre une faiblesse grandissante et il poussa un juron étouffé. Soudain, une voix résonna dans un haut-parleur : le son déferlait sur le labyrinthe, amplifié comme un grondement de tonnerre.

— Miss Coleman! Miss Coleman! Attention, s'il vous plaît! La police vous cherche. Pouvez-vous crier pour nous dire où vous êtes. Soyez sur vos gardes. Regardez toujours à votre droite et à votre gauche. L'assassin est toujours en liberté!

Frances poussa un soupir où le soulagement se mêlait à la crainte. Elle regarda vivement à droite, puis à gauche et son cœur se mit à bondir dans sa poitrine quand elle aperçut la silhouette noire à une vingtaine de mètres et le revolver braqué vers elle. Elle ferma les yeux et poussa un long hurlement. La détonation lui

ébranla le tympan. Elle sentit une morsure brûlante au bras et s'affaissa.

Moe la regarda tomber, les yeux brillants. Il entendait des pas, mais il tira encore une fois sur la jeune fille. La balle atteignit la glace à trois ou quatre centimètres au-dessus du corps inerte de Frances. Une pluie de verre cassé dégringola sur elle.

Les pas s'étaient rapprochés et Moe tourna les talons.

Conrad s'arrêta au coin du couloir. Il eut le temps d'apercevoir Moe, accroupi, le revolver levé, et derrière lui, le corps d'une jeune fille en robe bleue.

Quand Moe tira, il fit un saut en arrière. La balle fit voler des éclats de verre près de son visage. Conrad s'allongea par terre et tourna, en rampant, au coin du couloir. Moe le vit au moment où il braquait son revolver. Les deux coups de feu éclatèrent simultanément.

La balle de Moe ne fit que transpercer la coiffe du chapeau de Conrad. Le policier fut plus heureux. Moe lâcha son revolver, se tint le flanc un instant et tomba à plat ventre.

Deux inspecteurs surgirent au-dessus de Conrad et sautèrent au fond du passage, à ses côtés.

— Prenez garde, dit Conrad en s'avancant dans le couloir.

Mais Moe ne bronchait pas. Un policier le retourna sur le dos.

Un rictus de douleur et de peur tordait le visage du tueur. Ses yeux contemplaient fixement le ciel bleu. Le sang inondait le devant de son pardessus. Juste au moment où Conrad le regardait, la mâchoire de Moe retomba et de sa bouche grande ouverte s'exhala son dernier souffle.

Nue, le corps encore tout rose des suites d'une vigoureuse friction, Dolorès était assise sur un tabouret, dans l'une des luxueuses salles de douches du Paradise Club. Elle était occupée à s'essuyer consciencieusement les doigts de pied.

Elle venait de nager et, suivant son habitude, elle avait pris une douche pour rincer le sel déposé par l'eau de mer. Elle semblait pensive et ses yeux en amande avaient perdu leur éclat et leur gaieté habituelle.

Une heure plus tôt, Jack lui avait annoncé de but en blanc qu'il partait en croisière, pour une destination inconnue et qu'il ne serait probablement pas de retour avant trois semaines ou un mois. Par la fenêtre ouverte sur l'océan, elle voyait encore le yacht; ce n'était plus qu'un point minuscule à l'horizon.

Elle avait deviné que Maurer partait sur les conseils d'Abe, à cause de June Arnot.

Elle était au courant de son aventure avec June depuis le début. Elle avait suivi le développement de leur intrigue et à mesure que les mois passaient, elle avait vu son influence sur Maurer diminuer progressivement. Elle savait que sa couronne était en danger. La mort de June ne l'avait pas rassurée. Si ce n'était plus June, c'en serait une autre. Elle savait que Gloria Lyle, petite actrice de cinéma à la poitrine avantageuse, était montée à bord du yacht dix minutes avant le départ de Maurer.

Le meurtre de June avait été un coup terrible pour Dolorès. C'était un avertissement. Elle sentait que son règne prendrait fin avec le retour de Maurer. Il ne se donnerait même pas le mal de divorcer; il se débarrasserait d'elle brutalement comme il l'avait fait pour June. Elle ne se faisait pas d'illusion au sujet de Maurer. Il vous tuait quelqu'un aussi allègrement qu'il avalait un verre de whisky.

Elle n'avait pas peur, mais elle savait qu'il fallait agir si elle tenait à sa peau. Maurer parti, il fallait saisir l'occasion au vol.

Elle s'habilla, effaça un pli de sa robe sur une hanche et se dirigea vers le bār.

Abe Gollowitz, juché sur un tabouret, sirotait un martini. Debout dans l'encadrement de la porte, elle le regardait. Il était son seul espoir. Elle fut secouée d'un petit frisson de dégoût. Elle ne pouvait se réfugier qu'auprès de ces vieux bonshommes ventrus et luisant de graisse, pensa-t-elle : c'étaient les seuls qui détenaient le pouvoir et l'argent qui lui étaient si nécessaires. Ah! si seulement Abe avait pu ressembler au séduisant Seigel, si jeune et si musclé. Elle s'était souvent demandé si Seigel était un amant agréable. Elle avait plusieurs fois été tentée de faire l'expérience, mais elle n'avait pas osé.

Elle regardait Gollowitz. Elle savait depuis longtemps qu'il ne vivait que pour prendre un jour la place de Maurer. Mais serait-il assez fort pour la protéger, le moment venu?

— Salut, Abe, dit-elle en s'approchant, un sourire provocant sur les lèvres. Alors, Jack est parti?

Il dégringola précipitamment de son tabouret, le visage illuminé.

— Oui, il est parti, dit-il. (Son regard la déshabillait.) Que vous êtes belle, Dolly. Je ne sais pas comment vous faites.

Elle haussa les épaules et se hissa sur le tabouret voisin.

— Moi non plus. Mais Jack ne le remarque même plus, Abe.

Il poussa un grognement.

— Jack ne sait pas ce qui est beau.

— Dites-moi, Abe, Jake a des ennuis?

— Mais non, mais non, pas du tout. Il s'est brusquement décidé...

— Abe, je vous en prie! Vous êtes le seul en qui je puisse avoir confiance. Il a des ennuis, n'est-ce pas?

Gollowitz jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne pouvait entendre.

— Il risque d'en avoir. Nous avons pensé qu'il valait mieux qu'il s'éloigne. Pour le moment, en tout cas.

— C'est à cause de June?

Gollowitz hésita, puis acquiesça.

— Comment l'organisation va-t-elle réagir, Abe? Est-ce que ça pourrait être la fin de Jack?

— Vaut mieux ne pas en parler, Dolly, mais puisque vous me posez la question, je suis forcé de vous répondre que je n'en sais rien. Il ne s'occupe plus beaucoup de l'organisation depuis quelques mois. Il a même parlé de tout lâcher.

Dolorès ignorait ce détail, mais elle dissimula sa surprise.

— Je sais. Il m'en a parlé. C'est une folie, non?

— Oui.

C'était à son tour d'hésiter, mais elle savait que si elle laissait passer l'occasion, il serait trop tard pour s'en sortir au retour de Maurer.

Elle baissa la voix.

— S'il arrivait quelque chose à Jack, vous prendriez la suite, n'est-ce pas?

Gollowitz se savait sur un terrain dangereux mais Dolorès courait un risque encore plus grand.

— Tout dépendrait de ce qu'en penserait l'organisation. Ils ont peut-être quelqu'un d'autre en vue.

— Ça m'étonnerait.

Elle leva brusquement les yeux, et avec un regard provocant, ajouta :

— Si vous prenez la suite, Abe, vous penserez à moi? Elle vit qu'il s'efforçait de garder son calme. La partie était gagnée.

— Dans ce cas-là, Dolly, vous n'aurez rien à craindre. Elle lui décocha un sourire reconnaissant.

— Pour l'instant, je suis très ennuyée, Abe.

Gollowitz fit un effort pour ne pas lui prendre la main. Il savait que plusieurs paires d'yeux étaient fixées sur eux.

— Oui. Moi aussi.

La sonnerie du téléphone retentit. Le barman prit le récepteur, écouta, dit « Oui, monsieur » et raccrocha. Il se tourna vers Gollowitz.

— M. Seigel vous demande, monsieur. Il est dans son bureau. C'est urgent.

Gollowitz grogna. Seigel ne pouvait donc pas faire son boulot tout seul! Enfin, il allait y aller. Pas la peine de se faire mal voir dès le début de son règne.

— Il n'est pas fichu de se reculotter sans que je lui donne un coup de main, dit-il en souriant à Dolorès. Nous pourrions peut-être déjeuner ensemble d'ici vingt minutes?

— Vaut mieux pas. On nous surveille. (Elle se laissa glisser du tabouret.) Un autre jour. J'attends avec impatience qu'il n'y ait plus de barrières entre nous, Abe.

Elle lui adressa un sourire d'adieu, lourd de signification, et il la regarda traverser le bar, malade de désir.

Seigel faisait les cent pas dans son bureau quand Gollowitz entra. Il était pâle comme un linge et il empestait le whisky.

— Ils tiennent la fille! souffla-t-il.

— Hein? Qui est-ce qui tient la fille?

— La police! Ils la tiennent. Ces deux espèces d'enfoirés ont tout fait louper!

Gollowitz sentit un frisson lui parcourir l'échine. Joli travail! A peine avait-il les rênes en main que tout s'effondrait. Qu'en penserait l'organisation? Il était peut-être en train de perdre ses chances de succéder à Maurer. Une rage froide l'envahit.

— Jack t'a pourtant dit de la faire descendre! hurla-t-il, d'une voix perçante. Elle est encore en vie?

Seigel recula. Il n'avait jamais vu Gollowitz dans cet état.

— Ils l'avaient amenée dans le labyrinthe du parc d'attractions. Quelqu'un a dû mettre la puce à l'oreille des flics. Ils sont arrivés avant que les gars aient pu trouver cette petite garce. Moe s'est fait descendre.

— La police a mis la main dessus? Après ce que t'a dit Maurer? (Gollowitz braillait, le visage crispé par la colère et la frousse, les poings serrés.) Tu n'as pas entendu ce qu'a dit Mc Cann? Bon Dieu! Qu'est-ce que tu as dans la cervelle?

— J'avais prévenu M. Maurer, dit Seigel d'un ton hargneux. Nous n'avions pas le temps de repérer les lieux. Ça devait arriver. Il y avait tant de monde autour d'elle que les gars n'ont pas pu s'en approcher.

— Ta gueule! cria Gollowitz. Qu'est-ce que c'est que ces excuses de petit dégonflé! Maurer a donné un ordre et tu ne l'as pas exécuté!

— Gleb et Weiner ne l'ont pas exécuté, rectifia Seigel, le visage blanc comme de la craie.

— Et c'est toi qui es responsable! Qu'est-ce que tu comptes faire? Qu'est-ce que tu fous là, à chercher des excuses? Retrouve-là! Démerde-toi comme tu veux, mais j'te conseille de faire vite!

— Elle est entre les mains du D.A., dit Sigel. C'est le seul endroit où nous ne puissions pas aller la chercher.

Gollowitz faisait des efforts pour maîtriser sa rage et sa terreur. Il se rendait compte que Maurer ne se serait jamais mis dans cet état-là. Il aurait eu un plan tout préparé pour réparer la gaffe. Il alla s'asseoir dans un fauteuil.

— Si elle a vu Jack chez June Arnot, on est foutus, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Tout s'écroule. L'organisation disparaît. Nous ne pouvons pas jouer à pile ou face pour savoir si elle a vu quelque chose.

— Bien sûr que non, dit Seigel. Il faut l'empêcher de parler. Peut-être que Mc Cann pourra s'en charger.

Gollowitz fit la grimace.

— Mc Cann? Non. Il faut nous en charger nous-mêmes. Où est-elle exactement?

— Ils l'ont emmenée au bureau du D.A. Elle est quelque part dans l'immeuble.

Gollowitz réfléchit un moment. Puis il releva la tête.

— Tu dis que Gleb s'est fait descendre? Qu'est-ce qui est arrivé à Weiner?

— Je ne sais pas. Il a disparu.

Gollowitz se sentit blêmir.

— Tu ne sais pas? répéta-t-il, en bondissant de son fauteuil.

Seigel le regardait.

— Il va revenir. Mais qu'est-ce que je vais lui passer à ce fumier-là, quand je l'aurai sous la main!

— Pauvre imbécile! explosa Gollowitz. La fille va donner son signalement. Un aveugle le verrait, avec sa tache sur la gueule. S'il parle, nous sommes foutus. Tu ne comprends pas? Tout ce qu'il faut à la petite pour nous envoyer tous au bain, c'est un témoignage. Et pour sauver sa peau, Weiner témoignera de tout ce qu'on voudra. S'il parle, tu as une tentative de meurtre sur le dos! Et il ne se gênera pas, tu peux me croire! (Il agitait ses

poings dodus.) Il faut que tu lui fasses fermer sa gueule! Je me charge de la fille! Mets tous les hommes à ses trousses! Cherche toi-même!

Seigel comprit que Gollowitz avait raison.

— Je l'aurai! dit-il.

Il ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit un .45 automatique et le fourra dans sa poche.

Conrad n'avait jamais vu le D.A. aussi énervé. Il venait de lui raconter la mort de Moe et la découverte de Frances Coleman.

— Où est-elle maintenant? demanda Forest.

— Au dixième étage. Miss Fielding et une infirmière sont avec elle. Jackson et Morris gardent la porte. Trois policiers sont chargés de surveiller l'ascenseur et l'escalier. Elle ne craint rien pour le moment.

— Elle est blessée?

— Elle a eu plus de peur que de mal. Elle a été coupée au bras par un éclat de verre mais sans ça, à part l'émotion, elle va très bien.

— Quand pourras-tu lui parler?

— Dès qu'elle sera reposée.

— Parfait. Et Weiner?

— Tout le monde était tellement occupé à coincer Gleb qu'on l'a laissé filer. Personne ne l'a vu. Toute la police est à ses trousses.

— Il faut absolument que nous le trouvions avant la bande de Maurer, dit Forest sévèrement. S'il parle, Paul, nous tenons toute la bande, et ils le savent bien. Je ne donnerais pas cher de sa peau.

— Il ne peut aller très loin avec cette tache de naissance. La radio a diffusé son signalement. Ils interrompent les programmes pour demander que tous rensei-

gnements le concernant nous soient téléphonés immédiatement.

Le signal du téléphone intérieur retentit sur le bureau de Forest. Il décrocha le récepteur, écouta, leva les sourcils et raccrocha avec un grognement.

— J'ai l'impression qu'on a déclenché quelque chose, dit-il avec une satisfaction évidente. Maurer a filé. Son yacht est parti il y a deux heures. Destination inconnue.

— Il me semble que cette fois-ci, nous sommes sur la bonne voie! dit Conrad.

— Si seulement la petite l'avait vu!

— Nous le saurons sous peu, dit Conrad qui avait du mal lui-même à contenir sa hâte. Voulez-vous lui parler vous-même?

— Occupe-t'en, Paul, tu as plus de doigté que moi.

— Je vous donnerai un rapport écrit cet après-midi. Je monte voir ce qui se passe.

— Préviens-moi dès qu'ils auront trouvé Weiner.

— Oui, patron.

Conrad se rendit au dixième étage. Au bout du couloir, Jackson et Morris, chacun sur une chaise, encadraient la porte. Ils couvaient tendrement leurs mitraillettes respectives. En effet, Conrad ne voulait pas courir le moindre risque. Il savait que Frances était un témoin important et que la bande à Maurer ferait tout pour l'empêcher de parler.

— Quoi de neuf? demanda-t-il à Jackson.

— Le toubib vient de sortir. Tout va bien.

Conrad frappa à la porte. Madge vint lui ouvrir.

— Ne la faites pas trop parler. Elle a besoin de dormir.

— Ça ne sera pas long, dit Conrad.

Le cœur battant, il entra dans la pièce du fond.

Frances, très pâle, était étendue sur un canapé. Elle leva vers Conrad un regard angoissé.

Il sentit sa gorge se contracter en l'examinant. Son visage sur la photographie l'avait fasciné. Il comprit qu'il était amoureux d'elle. C'était ahurissant, bien sûr, puisqu'il ne lui avait encore jamais adressé la parole. Il resta un moment figé, incapable de rassembler ses idées et d'engager la conversation.

— Miss Fielding a dû vous dire que je voulais vous parler, dit-il enfin d'une voix voilée par l'émotion. Je suis Paul Conrad, enquêteur principal du district attorney. Comment vous sentez-vous, Miss Coleman?

— Je... Je vais mieux, merci, dit-elle d'une toute petite voix. Je voudrais rentrer chez moi.

— Nous allons voir ça tout de suite, dit-il d'un ton rassurant. Je voudrais d'abord vous poser quelques questions. (Il prit une chaise et s'assit près d'elle.) Je n'en ai pas pour longtemps. On m'a dit que vous aviez besoin de dormir.

— Je ne veux pas dormir. Je veux rentrer chez moi.

— Avez-vous des parents, Miss Coleman? Quelqu'un que vous voudriez que je prévienne?

Elle détourna vivement les yeux.

— Je n'ai pas de parents.

— Personne?

— Non.

Il comprit soudain que l'entretien ne serait pas aussi simple qu'il l'avait cru.

— Miss Coleman, vous êtes passée voir Miss Arnot dans la soirée du 9, vers sept heures.

— Oui.

Conrad s'aperçut que la paume de ses mains était moite et que son cœur battait à se rompre dans sa poitrine.

— Puis-je vous demander pourquoi vous veniez la voir?

— Je... Je préférerais ne pas vous le dire.

Elle rougit légèrement et regarda autour d'elle comme si elle cherchait un moyen de s'échapper.

— Je n'insiste pas. Vous avez vu Miss Arnot?

— Oui.

— Combien de temps êtes-vous restée avec elle?

— Environ cinq minutes, pas plus.

— Savez-vous pourquoi je vous pose toutes ces questions? dit Conrad doucement en la regardant dans les yeux.

— Je... Je suppose que c'est à cause de la mort de Miss Arnot.

— C'est exact. A cause de son assassinat.

Il la vit tressaillir et se mordre la lèvre inférieure.

— Qu'avez-vous fait en quittant Miss Arnot?

— Eh bien! je suis partie.

— Vous avez descendu l'allée?

— Oui.

Conrad sortit son mouchoir et s'essuya les mains. La prochaine question déciderait du sort de Maurer.

— Pendant que vous étiez dans la propriété, avez-vous vu quelqu'un en dehors du garde ou de Miss Arnot?

— Je... Je ne crois pas.

Elle regardait fixement le dessin qui ornait sa couverture.

— Vous en êtes sûre?

— Oui.

Pourquoi ne le regardait-elle pas? Était-il possible qu'elle mente?

— Miss Coleman, cette question est de la plus haute importance. Je voudrais que vous réfléchissiez bien

avant de répondre. Vous savez que Miss Arnot a été assassinée le 9, quelques minutes après votre visite. Nous espérons que vous aviez vu l'assassin. Etes-vous absolument sûre que vous n'avez vu personne?

Il y eut un long silence. Il remarqua qu'elle tremblait sous la couverture.

— Oui, dit-elle enfin.

— Vous n'avez vu personne?

— Je n'ai vu personne.

Si elle l'avait regardé en face en lui disant qu'elle n'avait vu personne, il l'aurait crue sur parole, instantanément. Il l'observa. Elle contemplait toujours la couverture et ses mains demeuraient crispées.

— Etes-vous arrivée chez Miss Arnot en voiture? demanda-t-il doucement.

Elle leva les yeux, surprise. Il lut dans son regard qu'elle se demandait quel piège pouvait dissimuler cette question.

— Non... A pied.

— Avez-vous vu quelqu'un sur la route de la mer, en sortant de « l'Impasse »? Une voiture, Miss Coleman?

— Non.

— C'est pourtant le chemin qu'a suivi l'assassin, fit-il remarquer patiemment. On ne peut pas aborder « l'Impasse » autrement que par la route. C'est curieux qu'à un quart d'heure du meurtre de Miss Arnot, vous n'avez vu personne.

Son visage pâlit encore et elle tourna les yeux vers la porte comme si elle espérait que quelqu'un allait entrer et interrompre l'interrogatoire.

Tout en étant persuadé qu'elle lui mentait, Conrad avait pitié d'elle et il dut faire un effort pour continuer à la retourner sur le gril.

— Quand vous avez parlé à Miss Arnot, vous a-t-elle

laissé entendre qu'elle attendait quelqu'un? demanda-t-il.

Elle tremblait de plus en plus fort.

— Je ne sais rien de tout ça, dit-elle d'une petite voix crispée. Je vous en supplie, cessez de me poser des questions. Je... je ne me sens pas bien. Je veux rentrer chez moi.

— Je comprends, Miss Coleman, dit-il en souriant. Je suis navré de vous embêter. Dormez un peu. Nous reparlerons de tout ça demain.

— Mais je ne veux pas! hurla-t-elle subitement à bout de nerfs. Je veux qu'on me laisse tranquille. Je ne veux pas dormir! Je veux rentrer chez moi!

— Malheureusement, je crains fort que vous ne soyez obligée de rester ici jusqu'à demain, dit Conrad. Un des tueurs qui ont voulu tirer sur vous est encore en liberté. Nous ne pouvons pas vous laisser partir avant de l'avoir arrêté.

— Mais il ne me ferait pas de mal! laissa-t-elle échapper, en se dressant sur le canapé. Il me l'a dit et je le crois. Vous n'avez pas le droit de me garder ici!

Et, sur ce, Frances envoya promener sa couverture et se mit péniblement debout.

— Je ne veux pas rester ici! Vous ne pouvez pas me forcer à rester!

Conrad vit son visage devenir blanc et ses yeux se révolter. Il bondit en avant et la reçut dans ses bras, évanouie.

Le bar de Sam, face à la mer, était fréquenté par des dockers, des marins et des prostituées. C'était une longue salle basse de plafond, garnie sur tout un côté de compartiments profonds où les clients pouvaient boire et

parler sans être vus ni dérangés. L'autre côté de la salle était occupé par le comptoir.

Pete Weiner était assis dans le dernier compartiment, au fond de la salle, d'où il pouvait surveiller la porte. Il était attablé devant une bouteille de scotch. Le cendrier débordant de mégots trahissait un séjour déjà long.

Pete était transi de froid. Il avait mal au cœur. Près de Frances il avait eu du courage, mais maintenant, la terreur lui glaçait les veines.

Il sortit quelques billets déchirés de sa poche et compta. Quinze dollars et quelques *cents*. Il n'avait même pas de voiture. La gare devait être surveillée. Si seulement il pouvait trouver un endroit où se terrer pendant quelques jours. Sans argent, il ne pouvait rien faire.

Il se mit à penser à Frances. Il avait couru après elle quand elle s'était enfuie, mais il s'était rapidement égaré dans le labyrinthe et il avait perdu sa trace. Il avait filé droit devant lui jusqu'au moment où il s'était retrouvé à la sortie. Il voulait tuer Moe. Mais il avait été littéralement englouti par une foule compacte de badauds qui regardaient les policiers cerner le labyrinthe, revolver au poing.

Pete avait entendu les coups de feu et il avait attendu, debout dans la foule, persuadé que Moe avait tué Frances. Puis il avait assisté à l'arrivée de l'ambulance dans laquelle on avait hissé le corps inerte de Moe. Il avait aussi vu des policiers emmener Frances vers une voiture qui attendait. Alors, seulement, il avait pensé à sa propre sécurité.

Il s'était éloigné du parc d'attractions le plus rapidement possible. Sachant que les tueurs de Jack Maurer ne tarderaient pas à se mettre à sa poursuite, il s'était réfugié chez Sam.

Il ne lui restait probablement que quelques heures

à vivre. S'il mettait le nez dans la rue, il était cuit. Il était bien placé pour connaître la technique. Une voiture le dépasserait en roulant à toute allure, et il s'écroulerait sous une grêle de balles.

Il alluma une cigarette, but une gorgée de whisky et de la main essuya son front trempé de sueur. Il ne pouvait pas rester planté là toute la journée.

Une ombre se pencha au-dessus de la table et son cœur se mit à bondir dans sa poitrine. Il leva les yeux.

Une jeune personne lui souriait.

— Salut, Œil-de-Braise, dit-elle, les mains posées sur la table, tu voudrais pas un peu de compagnie?

Il la regardait fixement en tâchant de se remettre de l'émotion.

— J'habite juste à côté, continua la fille. On pourrait peut-être s'amuser un peu.

Elle sourit en découvrant de petites dents blanches.

Pete pensa aux avantages de la solution qu'elle lui offrait. Une fois chez elle, il pourrait la tenir en respect et attendre la tombée du jour. Mais était-ce prudent de quitter le bar? Qu'entendait-elle par « juste à côté »? Quelques mètres ou quelques centaines de mètres?

— Où habites-tu? demanda-t-il.

— De l'autre côté de la rue, mon chéri, dit-elle. Juste au coin. Tu viens?

— Bon. D'accord, dit-il en se levant.

Il alla au bar et paya ses consommations.

Puis il traversa rapidement la salle, la fille pendue à son bras.

— T'as l'air nerveux, mon ange, dit la fille en lui souriant. Tu ne vas pas me dire que c'est la première fois?

Il ne se donna pas le mal de répondre. Une fois dans

l'avenue bruyante et ensoleillée, il se sentit nu et terriblement vulnérable.

— Où allons-nous? demanda-t-il en scrutant anxieusement la foule, à la recherche d'un visage connu.

— Par ici, dit-elle. (Elle trottinait à son côté, en équilibre instable sur ses dix centimètres de talons.) J'suis sûre que ça te plaira.

Elle l'entraînait loin de la mer vers une petite rue étroite bordée de maisons d'aspect assez sordide. Il jetait de temps en temps un coup d'œil par-dessus son épaule, prêt à prendre ses jambes à son cou à la moindre alerte.

— Voilà, dit-elle en s'arrêtant devant une maison qui faisait le coin. Je t'avais bien dit que c'était pas loin.

Il la suivit dans un couloir crasseux et mal éclairé et en refermant la porte cochère, il poussa un soupir de soulagement. Sauvé! Il était en tout cas tranquille jusqu'à la nuit.

Il grimpa l'escalier derrière elle. Sur le palier du deuxième étage, elle s'arrêta devant une porte.

— Ça y est, dit-elle en tournant le bouton de la porte. Oh! zut! Cette idiote de femme de ménage a encore fermé la porte. Attends une minute, mon chéri. Je descends chercher la clé de secours. Elle est dans ma boîte à lettres.

Elle lui donna en souriant une petite tape sur le bras et redescendit l'escalier.

Pete sortit un mouchoir et s'épongea la nuque. Il chercha une cigarette dans sa poche, l'alluma et envoya promener l'allumette d'une pichenette. Puis il s'approcha de la rampe et se pencha pour regarder dans le vestibule, deux étages au-dessous.

La fille était maintenant arrivée en bas. Elle s'arrêta et leva les yeux. Leurs regards se rencontrèrent et Pete

sentit une vague de panique l'envahir en lisant une frayeur mortelle dans les yeux de la fille. Il comprit qu'il avait donné la tête la première dans un piège.

Les gars ne pouvaient pas venir le tuer chez Sam. Ils devaient le rencontrer sans témoins et ils y étaient arrivés par l'intermédiaire de cette fille.

Il entendit une clé tourner dans la serrure derrière lui et il mit la main dans sa poche précipitamment. Il se retourna juste à temps pour voir la porte de l'appartement s'ouvrir lentement.

Il n'hésita pas. Il visa à droite, juste au-dessus de la poignée et tira. La balle traversa le panneau en faisant voler des éclats de bois. Pete entendit un grognement, puis le bruit sourd d'une chute, derrière la porte.

Il fit demi-tour, se lança dans les escaliers, et atterrit dans le vestibule avec un fracas qui fit trembler la maison.

La fille, les yeux écarquillés de terreur, était accroupie le long du mur, les mains jointes sur sa poitrine, ses lèvres peintes entrouvertes pour crier.

Il bondit vers la porte mais s'arrêta net en voyant, à travers le panneau vitré, deux hommes gravir les marches.

Il les reconnut. C'était Goetz et Conforti, deux des tueurs les plus redoutables de Maurer. Il recula, l'estomac serré, puis battit en retraite dans le couloir, à droite du vestibule.

Il rattrapa la fille au moment où elle allait plonger vers l'escalier. Il l'agrippa par les épaules, la força à lui tourner le dos et, un bras passé autour de sa taille, il se servit d'elle comme bouclier, et continua d'avancer le long du couloir.

— Gueule pas, te sauve pas ou je te descends! souffla-t-il. Y a une sortie par derrière?

— Lâchez-moi! hoqueta-t-elle en lui enfonçant ses ongles dans le poignet.

Il lui assena un coup de crosse de revolver sur l'épaule. Elle poussa un petit cri.

— Une sortie derrière?

— Oui.

La porte d'entrée s'ouvrit et Goetz bondit dans le vestibule.

Pete tira. La fille se mit à hurler en sentant la chaleur du coup de feu. Goetz se laissa tomber sur un genou. Sa figure noiraude de brute se tordit de douleur.

— Ne tirez pas! cria la fille, tandis que Goetz levait lentement son .45.

Pete continuait à battre en retraite, traînant la fille à reculons. Il vit Goetz viser dans sa direction, mais il baissa la tête, hissant la fille très haut devant lui pour qu'elle le cache entièrement.

Elle se débattait et donnait des coups de pieds. Elle avait envoyé promener ses chaussures; sa jupe blanche s'était retroussée et découvrait ses cuisses.

Le dos de Pete heurta une porte. Il tira encore sur Goetz. Le coup passa si près que le chapeau de Goetz dégringola.

Goetz appuya sur la détente et le gros revolver partit. Il tira trois fois. Les balles frappèrent la fille en plein corps. Pete sentit les trois chocs. Elle se raidit si violemment qu'elle lui échappa presque; puis elle retomba inerte. Le poids soudain de ce corps inanimé fit presque perdre l'équilibre à Pete. Il chercha à tâtons derrière lui, trouva la poignée de la porte et l'ouvrit.

Conforti était maintenant dans le vestibule. Au moment où il levait son revolver, Pete tira sur lui. Sans prendre le temps de constater les dégâts, il laissa tomber le corps derrière lui et s'élança à toutes jambes dans la petite cour. Il escalada une barrière de bois et atterrit,

tout essoufflé, dans une ruelle étroite et sinueuse.

Il se remit à courir. Il entendait des bruits de pas derrière lui. Il redoubla de vitesse et atteignit la rue au moment où Goetz prenait le dernier tournant de la ruelle. Goetz avait levé son revolver en l'apercevant, mais Pete avait tourné le coin avant qu'il ait eu le temps de tirer.

Pete fonça dans la foule qui encombrait les trottoirs. Il avait dissimulé son revolver dans la poche de son manteau, mais les gens le regardaient, alertés par son allure traquée, par son visage dégoulinant de sueur.

Il était désormais à découvert. D'une minute à l'autre, une voiture pouvait passer et le laisser, criblé de balles, sur le pavé. Il s'arrêta au bord du trottoir, haletant. Il aperçut un taxi et lui fit des signes désespérés. Le taxi vint se ranger devant lui, le long du trottoir.

— Au parc, s'il vous plaît, dit-il.

Et il tira violemment sur la poignée de la portière.

Mais, derrière lui, deux mains l'agrippèrent par les bras. Deux flics l'encadraient.

— Bronche pas, dit l'un. On te cherchait, Weiner. Prends son feu, Jack.

L'autre le fouilla d'une main experte et empocha son revolver.

— On va se servir du taxi, reprit le premier. A la direction de la police, mon pote, et vite!

Du coin de l'œil Pete aperçut une grosse voiture noire qui fonçait vers le taxi.

— Attention! cria-t-il.

Il se dégagea des mains du flic qui le tenait et s'aplatit sur le plancher tandis que la voiture noire les dépassait. Le crépitement d'une mitrailleuse se fit entendre par-dessus le bruit des voitures. Le taxi se mit à tanguer sous le choc des balles. L'un des flics avait reçu une

rafale en pleine figure. Sa tête n'était plus qu'un affreux mélange de sang et d'os broyés.

Le second flic s'était couché à temps par-dessus Pete. Le chauffeur de taxi avait été fauché par la fin de la rafale. Le choc des balles l'avait soulevé de son siège et projeté sur le trottoir.

Les gens s'étaient mis à courir dans toutes les directions, en poussant des hurlements. Plusieurs avaient été touchés et gisaient en tas, recroquevillés sur le trottoir et sur la chaussée. La voiture noire avait disparu au coin de la rue. L'énorme flic qui était couché sur le dos de Pete se redressa d'un bond mal assuré.

— Les salauds! dit-il entre ses dents. Ah! les salauds!
Il tira Pete du taxi.

— Allez, viens, toi! grogna-t-il en poussant Pete vers l'entrée d'une boutique.

Il le colla dans un coin entre deux vitrines et se posta devant lui, revolver au poing.

La voiture noire revenait à l'attaque. Les passants s'engouffraient dans les boutiques pour échapper à l'hécatombe.

Les autos montaient sur les trottoirs pour éviter la voiture noire qui fonçait au beau milieu de la rue. L'une d'elles vint écraser la vitrine d'un magasin.

— Attention! cria Pete.

Et il poussa le flic de toutes ses forces pour pouvoir s'étendre par terre.

Le flic, téméraire et stupide comme un jeune rhinocéros, se mit à tirer sur la voiture qui passait. Une mitrailleuse invisible répondit. Le flic sembla voler en miettes quand la rafale meurtrière l'atteignit en pleine poitrine et le rejeta sur Pete.

La voiture s'arrêta. Goetz et Conforti dégringolèrent bouche ouverte.

Conforti brandissait la Thompson. Goetz avait un

revolver dans chaque main. Conforti se mit à tirer en approchant de la boutique.

Pete vit les balles frapper le trottoir et gicler en une nappe meurtrière qui s'avavançait vers lui.

Il tira le cadavre du flic et l'attrapa à bras-le-corps. Il sentait le sang dégouliner sur son visage et il ferma les yeux.

Le cadavre était secoué de soubresauts chaque fois que les balles frappaient ses jambes inanimées. Le cœur de Pete battait à grands coups. Il venait d'entendre la sirène et les détonations aiguës des revolvers de la police.

Goetz fit volte-face en jurant, tandis que trois voitures de la police s'approchaient en mugissant. Il leva son revolver mais la première voiture accéléra, le faucha au passage et l'envoya en vol plané sur le trottoir. Il retomba sur les pavés comme un sac de son à moitié vide.

Sans regarder derrière lui, Conforti courut vers la porte de la boutique. Pete aperçut ses longues jambes tandis qu'il se penchait au-dessus du flic mort. Il se fit tout petit, cramponné au ceinturon du cadavre.

Conforti l'avait repéré. Il tira le corps du flic. Pete était toujours crispé de toutes ses forces au ceinturon.

— Va-t'en! hurla Pete, en essayant de se cacher derrière le cadavre. Ne fais pas ça!

Conforti empoigna la Thompson. Le canon se leva. Pete, les yeux écarquillés de terreur, vit le doigt de Conforti blanchir sur la détente. Derrière Conforti, des détonations résonnèrent. Le mince visage du tueur se tordit de douleur. Ses yeux devinrent vitreux. La Thompson tressauta dans la main du mourant.

Puis Conforti lâcha la mitraillette, fit un pas et s'abattit en avant. L'instant d'après, Pete était entouré par les visages rogues des policiers.

CHAPITRE VI

Le gros brigadier qui trônait au bureau remua lourdement en faisant grincer sa chaise.

— Le chef est en train de l'interroger, dit-il. Il vous attend, n'est-ce pas?

— Oui, il m'attend, assura Conrad. Qu'est-ce qu'il fait? Il est en train de bousculer Weiner?

— Ben, il n'est pas précisément en train d'lui faire des mamours. Trois de nos meilleurs hommes se sont fait rectifier à cause de lui.

Conrad traversa le bureau en trois enjambées, parcourut rapidement le couloir, dégringola quelques marches de pierre et, au bout d'un deuxième couloir, arriva devant une porte. Il entra.

Pete était assis dans un cercle de lumière aveuglante. La petite pièce était envahie par la fumée des cigarettes. Il y régnait une odeur de sueur et de poussière. Des policiers congestionnés s'y bouscullaient. Bardin se tenait devant Pete et, au moment où Conrad entra, il prit son élan et frappa Pete en plein visage, de toutes ses forces. Le coup fit le bruit d'un sac de papier qui éclate et la tête de Pete retomba sur sa poitrine. De la lèvre fendue, le sang coulait sur son menton. Il fixait Bardin de ses yeux noirs rétrécis par la haine.

— Alors comme ça, tu n'as jamais entendu parler de Maurer? ironisa Bardin. Tu ne lis donc jamais les journaux?

— Si. La rubrique sportive, dit Pete, entre ses dents. Bardin prit à nouveau son élan pour frapper, mais Conrad fit un bond en avant et lui saisit le poignet.

— Doucement, Sam.

Bardin fit volte-face.

— C'est ça, dit-il avec une véhémence amère. Doucement. Tant pis pour les gars qui y laissent leur peau. Tant pis pour leurs femmes et leurs mômes. Doucement. Tu voudrais peut-être que j'lui récite un compliment à cette petite ordure?

Conrad lâcha le poignet de Bardin.

— Désolé d'interrompre la séance, mais j'ai besoin de ce gaillard. (Il sortit une feuille de papier et la posa sur le bureau.) Avec ça, tu es couvert, Sam. Tu veux qu'je signe?

Bardin rougit. Il prit le papier, y jeta un coup d'œil et le remit sur le bureau.

— Qu'est-ce que tu lui veux? demanda-t-il d'une voix rauque. Tu vas le border dans son dodo avec quatre bons repas par jour et la radio pour qu'il s'ennuie pas?

Conrad regarda Bardin sans rien dire. Le lieutenant se dirigea vers son bureau, en sortit un grand registre, se mit à griffonner en faisant cracher sa plume et tendit le registre à Conrad.

— D'accord. Emmène cette petite crapule. Il ne sait rien. Il n'a jamais entendu parler de Maurer. Il se trouvait à plusieurs kilomètres du parc des attractions. Si tu crois que tu vas en sortir quelque chose autrement qu'en lui sortant les tripes avec, tu te fais des illusions.

— Je veux qu'il soit emmené en voiture et sous bonne

escorte, dit Conrad. Arrange-moi ça, s'il te plaît, Sam.

Bardin se leva, fit signe à l'un des flics qui sortit. Puis il s'approcha de Pete et le regarda dans les yeux :

— On te r'verra, Weiner. Ne crois pas qu'ça va se passer comme ça. On te r'verra et on te recevra avec tous les honneurs dus à ton rang.

Il assena à Pete un gigantesque coup qui le fit tomber à la renverse et entraîna la chaise dans sa chute. Pete alla s'étaler sur le plancher, étourdi par le choc, la main appuyée contre sa joue enflée.

Conrad tourna le dos. Il n'approuvait pas ces méthodes, mais il ne pouvait pas en vouloir à Bardin. Il y avait de quoi s'énerver. Il avait perdu trois bons agents pour sauver la vie d'une petite crapule de gangster.

Pete se remit tant bien que mal debout et alla s'appuyer contre le mur. Personne ne bronchait. Les minutes s'écoulaient lentement quand la porte s'ouvrit et le policier entra.

— Voilà. La voiture est devant l'entrée, sur le côté, patron.

— Emmène-le, dit Bardin. Et n'oublie pas : quand tu auras fini, on aimerait bien lui dire deux mots.

— Je vous l'enverrai, dit Conrad. (Il regarda Pete.) En route, Weiner.

Pete traversa la pièce en se frayant un chemin vers la porte parmi les policiers immobiles qui le dévisageaient avec des yeux hostiles.

Une grosse voiture blindée attendait devant une porte latérale. Des hommes l'entouraient, le fusil en bandoulière. Six motards attendaient, à califourchon sur leurs engins.

Pete grimpa dans la voiture, suivi de Conrad. La lourde porte claqua et Conrad ferma les deux énormes verrous.

— Assieds-toi, dit-il sèchement.

Pete s'assit. Les motos et la voiture se mirent en branle.

Conrad sortit un paquet de cigarettes et en offrit une à Pete.

— Qu'est-ce que tu comptes faire le jour où tes amis t'enverront un loustic quelconque qui proposera de te cautionner? demanda-t-il doucement.

Pete leva les yeux.

— Vous m'accusez de meurtre, non? Alors il n'y a pas de caution qui tienne.

— Suppose que je m'en tienne à t'inculper d'association avec des criminels connus. Tu peux être en liberté provisoire d'ici deux heures.

Il vit Pete changer de couleur.

— Je refuse d'être libéré sous caution.

— Pourquoi ça?

Pete ne dit rien. Il regardait ses mains, sentant la sueur perler sur son front.

— Aurais-tu peur de te retrouver en liberté?

— Je ne parlerai pas, dit Pete.

— Tu changeras vite d'avis. Réfléchis un peu. Une fois sorti de mes mains, Weiner, je ne donne pas cher de ta peau. Et je ne te protégerai que si tu te décides à parler.

— Je ne sais rien, reprit Pete d'un air maussade.

— Espèce de crétin! s'écria Conrad. La fille te reconnaîtra. Tu étais chargé de la tuer, n'est-ce pas? Ordre de Maurer.

Pete ne disait rien.

— Il faudra bien que tu te décides à parler, fit doucement Conrad. Ou tu parles et on te protège, ou tu te tais et on te rend à tes occupations. C'est à prendre ou à laisser.

Pete ne bronchait toujours pas.

— Tu ne nous intéresses pas, continuait Conrad. C'est après Maurer qu'on en a. Si tu veux bien nous aider, nous te protégerons.

Pete se retourna.

— Me protéger? Ah! la bonne blague! Tant que je me tais, j'ai une chance de m'en sortir. Si je parle, je suis mort. La police entière n'y peut rien.

— Ne fais pas l'idiot! coupa Conrad. Tu sais bien que nous pouvons te protéger. Je m'en porte garant.

Pete le regarda un moment fixement, puis il se pencha en avant et cracha sur le plancher.

Van Roche attendait Conrad dans son bureau.

— Tu le tiens?

— Oui, dit Conrad. Tu as l'air bien énervé?

— Abe Gollowitz est chez le D. A. Il prétend faire relâcher Miss Coleman.

— Tu plaisantes?

Van Roche secoua la tête.

— Il s'est amené il y a environ dix minutes. Le D. A. est en train de faire durer la conversation pour attendre ton retour. Il veut voir Miss Coleman.

Conrad bondit et se précipita chez le D. A.

Forest était assis derrière son bureau, les mains croisées sur son buvard. Gollowitz était assis près du bureau, un sourire mielleux sur son visage basané.

— J'étais en train de dire que je voudrais voir Miss Coleman, dit Gollowitz, tandis que Conrad s'avançait vers le bureau.

— Pourquoi demanda sèchement Conrad.

— Elle a été retenue ici de façon tout à fait illégale et il se trouve que je suis son représentant légal. C'est tout.

— Eh bien! voilà qui est intéressant, riposta Conrad. Est-elle au courant de cet heureux état de choses? Je pensais que vous aviez mieux à faire que de vous occuper d'une malheureuse figurante en chômage.

Gollowitz eut un petit rire sarcastique.

— En tant que représentant du syndicat de l'industrie cinématographique, je suis censé m'occuper de chacun de ses membres. Or, Miss Coleman est membre du syndicat.

— J'aurais dû y penser, dit Conrad.

Et il jeta un coup d'œil à Forest.

— Personne ne peut m'empêcher de la voir, poursuivit doucement Gollowitz. Vous le savez aussi bien que moi. (Il se leva et posa la main sur un papier qui se trouvait sur le bureau.) J'espère que ce mandat vous satisfait entièrement?

— Tu devrais aller demander à Miss Coleman si elle veut voir M. Gollowitz. Nous t'attendons, dit Forest.

Conrad sortit du bureau. Il réfléchit un instant. Frances désirerait sans aucun doute voir Gollowitz. Il pouvait la mettre en garde, mais était-elle d'humeur à écouter ses avertissements? Connaissait-elle les dangers qui la menaçaient?

Il retourna à son bureau.

— Trouve-moi six photos de n'importe lesquels de nos clients, dit-il à Van Roche, et glisse une photo de Maurer dans le tas.

Van Roche fouilla dans les classeurs et revint avec les six portraits.

— Je voudrais que tu viennes avec moi, dit Conrad. Et quand je te ferai signe, tu feras entrer Weiner dans la chambre de Miss Coleman. D'accord?

L'ascenseur les conduisit au dixième étage.

— Reste avec Weiner jusqu'à ce que je t'appelle, dit Conrad.

Et il se dirigea vers la chambre de Frances.

Jackson et Morris étaient toujours à leur poste. Madge ouvrit la porte. Elle semblait exaspérée.

— Elle vous donne du fil à retordre? demanda tout bas Conrad.

— Je comprends! Elle est intenable.

Conrad pénétra dans la pièce du fond. Il était ému de revoir Frances, même après quelques heures de séparation.

Il la trouva en train de regarder par la fenêtre. L'infirmière sortit.

— J'espère que vous vous sentez mieux, Miss Coleman, dit Conrad.

Elle se retourna brusquement, et marcha sur Conrad. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Je veux rentrer chez moi! dit-elle rageusement. Vous n'avez pas le droit de me garder ici!

— Je sais, dit doucement Conrad. (Elle était encore plus jolie quand la colère animait ses traits.) Je suis désolé, Miss Coleman. Mais nous pensons qu'il serait dangereux de vous laisser partir.

— C'est à moi seule d'en juger!

— Vous croyez? (Il sourit, mais elle restait de bois, le visage crispé par la colère.) Voulez-vous vous asseoir un instant? Si, après ce que je vais vous dire, vous êtes toujours disposée à rentrer chez vous, je vous laisserai partir. Je ne peux pas vous retenir ici contre votre gré.

La fureur commençait à s'apaiser, mais son regard était toujours méfiant.

— Je ne veux rien écouter. Je veux partir tout de suite.

— Je voudrais que vous tâchiez d'être raisonnable.

C'est à votre sécurité que nous pensons. Pourquoi croyez-vous que cet homme a voulu vous tuer? Y avez-vous pensé?

— Il... il devait être fou.

— Vous croyez? (Conrad s'assit.) Asseyez-vous un instant. Je ne vous retiendrai pas longtemps.

Elle hésita, puis s'assit, les poings serrés sur les genoux.

— Etes-vous toujours sûre que vous n'avez vu personne quand vous êtes allée chez Miss Arnot? demanda Conrad en sortant les six clichés de sa poche.

— Je vous ai déjà dit que je n'ai vu personne. Vous n'allez pas recommencer tout cet...

— Je vous supplie d'être patiente. Pouvez-vous regarder ces photos et me dire si vous reconnaissez l'un de ces hommes?

Il lui tendit les photos et elle les prit de mauvaise grâce. Elle les regarda rapidement. Quand elle arriva à la photo de Maurer, Conrad la vit se raidir. Elle laissa tomber les clichés comme s'ils lui brûlaient les doigts et se leva d'un bond.

— J'en ai assez! cria-t-elle, pâle comme un linge. Je veux rentrer chez moi!

Il était sûr, maintenant, qu'elle avait vu Maurer à « l'Impasse ».

Il lui tendit la photo de Maurer.

— Savez-vous qui c'est?

Elle ne regarda pas la photo.

— Je ne connais aucun de ces hommes.

— Avez-vous déjà entendu parler de Jack Maurer?

— Bien sûr. C'est un gangster, dit Frances en détournant la tête.

— Il faut que je vous parle de Maurer, dit Conrad en étudiant la photo. C'est un personnage assez éton-

nant. A mon avis, c'est l'homme le plus puissant des Etats-Unis en ce moment. A quinze ans, il est devenu garde du corps de Jake Moritti. Avant d'avoir seize ans, il avait été arrêté trois fois pour homicide, mais il a toujours fait en sorte que pas un témoin ne reste vivant. Quand le règne de Moritti toucha à sa fin, Maurer se joignit à Capone. En l'espace de dix ans, il a eu trente meurtres sur la conscience. Quand Capone a été en prison, Maurer s'est acoquiné avec Lepke. Un peu plus tard, il est devenu l'un des principaux dirigeants du Consortium du crime. Vous avez entendu parler du Consortium, n'est-ce pas? C'est une organisation qui s'étend sur l'ensemble du territoire américain. Maurer est à la tête de la section de Californie. Voilà dix ans que son règne dure et il a à son actif des exploits remarquables. Il a pris en main tous les principaux syndicats. Les membres de tous ces syndicats lui versent de l'argent en échange duquel il ne leur donne rien.

« Il a aussi entrepris l'usure sur une grande échelle. C'est une des escroqueries les plus fructueuses qui sévissent chez nous. Pour un emprunt de cinq dollars, il faut rendre six dollars dans un délai d'une semaine. Sur quarante jours, l'intérêt se monte à cent vingt pour cent. Si l'emprunteur ne paie pas à temps, deux hommes de Maurer viennent le voir et lui infligent le "schlammin", ça consiste à frapper la victime avec un tuyau de plomb enveloppé dans du papier journal. Si après le "schlammin", le débiteur ne peut toujours pas payer, il reçoit une balle dans le dos. »

Conrad s'arrêta et contempla Frances, mais elle lui tournait le dos et regardait par la fenêtre.

— Maurer, reprit-il, a aussi la mainmise sur le réseau télégraphique des courses, continua-t-il, dont aucun bookmaker ne peut se passer. Et chaque bookmaker

abonné à ce service doit verser à Maurer une redevance hebdomadaire. Maurer a également la haute main sur tous les tripots de Las Vegas. Cette seule activité lui rapporte cinquante-cinq mille dollars par mois. Depuis cinq ans, il est devenu assez fort pour mettre dans sa poche Hollywood et l'industrie cinématographique. La plupart des grandes vedettes lui versent des sommes folles pour bénéficier de sa soi-disant protection.

Frances se retourna brusquement.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça? Ça ne m'intéresse pas. J'en ai assez!

— Depuis le début du règne de Maurer, il y a eu plus de trois cents meurtres, continua Conrad comme s'il n'avait pas entendu. Nous n'avons obtenu que dix condamnations et, dans les dix cas, nous avons découvert que les condamnés travaillaient pour Maurer. On sait que Maurer lui-même a commis autrefois trente-trois assassinats. Mais depuis qu'il est devenu le patron, il fait exécuter ses ordres en se tenant prudemment à distance. Nous n'avons jamais pu lui mettre sur le dos une accusation de meurtre. Or le 9 de ce mois-ci, Maurer a commis une erreur. Pour la première fois depuis quinze ans il a mis la main à la pâte. Il a tué lui-même June Arnot qui était sa maîtresse et qui le trompait.

« Nous n'avons pas de preuve réelle de sa culpabilité mais de très fortes présomptions. Il nous suffisait de pouvoir affirmer qu'il se trouvait sur les lieux du crime, à l'heure du crime, pour le condamner et débarrasser la Californie du gangster le plus puissant et le plus meurtrier de tous les temps. (Il se pencha en avant et pointa l'index vers elle.) Je suis persuadé que vous l'avez vu à l' " Impasse ". Avec votre témoignage, je peux engager les poursuites. Je vous demande, Miss Coleman, de faire votre devoir en nous donnant votre témoignage! »

Frances recula. Son visage était blanc comme un linge.

— Je ne l'ai pas vu! Je vous l'ai déjà dit! Je ne témoignerai pas!

— C'est votre dernier mot?

— Oui. Et maintenant, je rentre chez moi.

— Eh bien! je ne peux pas vous en empêcher. Je vous ai dit qui était Maurer. Il sait qu'un mot de votre bouche peut détruire un empire qui lui rapporte plusieurs millions de dollars par an. Croyez-vous vraiment qu'il va courir un tel risque? Deux de ses hommes ont déjà essayé de se débarrasser de vous. Vous avez une chance énorme qu'ils aient échoué. Si vous refusez notre protection, la prochaine fois, ils seront plus adroits!

— Je ne vous crois pas. Vous essayez de me faire peur! Je n'ai rien vu et je veux rentrer chez moi!

Conrad contenait difficilement sa mauvaise humeur.

— Miss Coleman, je vous supplie de réfléchir. Nous pouvons vous protéger. Vous n'avez rien à craindre. Avez-vous peur de Maurer? Dites-moi pourquoi vous refusez de rester ici quelques jours?

— Je ne veux pas rester et je ne veux pas de votre protection, s'écria-t-elle avec colère. Vous voulez me faire peur, me forcer à témoigner, mais je ne me laisserai pas faire!

Conrad se dirigea vers la porte.

— Madge, pouvez-vous appeler le D.A. et lui dire que Gollowitz peut monter?

Madge le regarda, l'air inquiet.

— Gollowitz? Vous n'allez pas laisser...?

— Faites ce que je vous dis! coupa Conrad.

Il se retourna vers Frances.

— Un homme de loi vous demande. Il a un mandat qui l'autorise à vous emmener. Nous ne pouvons pas

vous garder malgré le mandat, mais si vous refusez de le suivre, il ne peut pas vous y obliger. C'est à vous de choisir.

Frances le regardait d'un air de défi.

— J'irai certainement avec lui!

Conrad s'approcha d'elle.

— Ecoutez-moi, petite entêtée! Pourquoi croyez-vous qu'un homme de loi se donne la peine de vous faire relâcher? Cet homme est le bras droit de Maurer. Vous avez compris?

— C'est peut-être Bunty Boyd qui me l'envoie! dit-elle. Vous voulez que je reste ici, n'est-ce pas? Je ne crois pas un mot de ce que vous me racontez!

On frappa à la porte et Madge passa la tête par l'entrebâillement.

— M. Gollowitz.

Gollowitz entra, le sourire aux lèvres.

— Miss Coleman?

Frances le regardait de tous ses yeux.

— Oui.

— Je représente le syndicat de l'industrie cinématographique. Le secrétaire du syndicat m'a appelé pour me dire que vous étiez ici. Le district attorney vient de m'assurer qu'il n'a aucune raison de vous garder ici plus longtemps. Voulez-vous venir avec moi?

Frances hésita. Gollowitz la mettait mal à l'aise.

— Je ne veux pas venir avec vous, merci, dit-elle. Je veux tout simplement rentrer chez moi.

Gollowitz ricana.

— Bien sûr. Je me proposais seulement de vous accompagner jusqu'à la porte d'entrée.

Conrad alla discrètement à la porte et fit signe à Madge.

— Dites à Van de faire amener Weiner, murmura-t-il.

Il se retourna pour entendre Frances demander :

— Puis-je partir tout de suite?

— Bien entendu, dit Gollowitz.

— Un instant, intervint Conrad. Pendant que vous êtes ici, monsieur Gollowitz, vous pourriez peut-être cautionner un autre de nos clients. Entrez, Weiner.

Van Roche ouvrit toute grande la porte et fit entrer Pete d'une bourrade. En voyant Gollowitz, Pete recula comme s'il avait vu un serpent.

Gollowitz s'était donné trop de mal à obtenir le mandat de Frances pour se soucier de ce qu'était devenu Pete. En le voyant apparaître de façon tellement inattendue, Gollowitz perdit contenance. Il devint livide et s'approcha de Pete, les lèvres retroussées dans un grognement furieux.

— Laissez-moi tranquille! s'écria Pete en reculant.

Gollowitz s'aperçut, mais trop tard, qu'il s'était trahi. Il se força à arborer un sourire engageant, mais l'horreur se lisait déjà dans les yeux de Frances.

— Vous ne voulez pas emmener Weiner en même temps que Miss Coleman? demanda calmement Conrad. Je ne sais pas s'il voudra vous suivre, mais vous pouvez toujours le lui demander.

Les yeux brillants de rage, Gollowitz se tourna vers Frances.

— Venez, Miss Coleman. Je vais vous chercher un taxi.

— Ne le suivez pas! hurla Pete. Restez ici!

— C'est un fou, riposta Gollowitz. Qu'est-ce qui lui prend?

— Non! Je reste ici. Je ne veux pas partir avec vous!

— J'ai l'impression, Miss Coleman, que vous ne savez pas très bien ce que vous voulez! observa Gollowitz. (La menace silencieuse de son regard glaça

Frances.) Enfin, voulez-vous me suivre, oui ou non?

Frances s'affala sur le divan en pleurant, la tête entre ses mains.

— Je vous en supplie! Dites-lui de s'en aller!

Gollowitz jeta un coup d'œil à Pete et sortit lentement de la pièce.

— Janey!

Debout dans le petit vestibule, Conrad attendait une réponse. Elle n'était pas au rez-de-chaussée et il se demandait si elle n'était pas sortie. Depuis trois jours, l'état de leurs relations avait empiré. Elle ne lui disait pas où elle allait et il ne lui demandait rien.

— C'est toi? appela Janey du premier étage.

Surpris de la trouver, Conrad grimpa les escaliers et ouvrit la porte de la chambre. Janey était assise devant sa coiffeuse, vêtue seulement d'un soutien-gorge et d'un petit pantalon à volants; elle était occupée à enfiler un bas de nylon noir.

— Tu rentres bien tôt, dit-elle sans lever la tête. Il n'est même pas six heures et demie!

Il ferma la porte et se dirigea vers la fenêtre. Cela ne lui faisait même plus plaisir de la voir dans cette tenue aguichante.

— Il faut que je parte quelques jours, Janey. Tout de suite.

— Oh! Je suppose que tu ne m'emmènes pas? Peut-on savoir où tu vas?

Elle attrapa le deuxième bas, subitement absorbée. Quelques jours? Que voulait-il dire exactement? Une semaine... dix jours? Une bouffée de chaleur lui monta au visage. Pourrait-elle demander à Louis de venir?

— Je dois m'occuper de deux témoins importants, dit

Conrad, en se tournant vers elle. Il faut les mettre à l'abri jusqu'au procès. Le district attorney veut que je m'occupe d'eux.

Elle vérifia la couture de ses bas et se leva.

— Quelle idée! Depuis quand es-tu chargé de servir de gouvernante aux témoins?

— Ce sont des témoins importants et ils sont en danger. Je serai absent jusqu'à mardi. Je suis désolé, Janey, mais il le faut.

Elle alla chercher un peignoir dans l'armoire.

— Parfait. Puisque tu dois partir, pars, répliqua-t-elle avec indifférence. Ça ne change pas grand-chose pour moi. De toute façon, je ne te vois jamais. Et où vas-tu?

— Je vais te donner l'adresse, dit Conrad en sortant son carnet. C'est près de Burtcher's Wood. Mais, écoute-moi, Janey. C'est très important; personne d'autre que toi ne doit savoir où je suis. Compris?

— A qui veux-tu que j'en parle? riposta Janey avec hauteur, tout en revêtant son peignoir. Tu sais bien que je suis perpétuellement seule dans cette sale bicoque.

— Ne dis pas de bêtises!

Il déposa l'adresse dans un tiroir de la commode.

— Je vais emporter quelques affaires dans une valise, reprit-il en essayant de retarder la scène inévitable.

— Et qui sont ces précieux témoins que tu dois aller chouchouter? Une dame, je parie.

— Peu importe de qui il s'agit, coupa Conrad. (Il entassait précipitamment ses affaires dans une valise.) Il faut que je te laisse un peu d'argent. (Il déposa quelques billets sur la cheminée.) Ça devrait te suffire jusqu'à mardi.

Ce serait trop risqué de faire venir Louis, pensait Janey en étalant son rouge à lèvres. Trop de voisins aux aguets. Mais elle pourrait aller chez lui. Il faisait

l'amour comme une brute égoïste et insatiable. Il l'avait laissée endolorie et pantelante, mais pleine du désir violent d'être encore serrée dans ses bras.

— Il faut que je file, dit Conrad en bouclant sa valise. Pourquoi ne demandes-tu pas à Beth de venir passer quelques jours ici? Je n'aime pas te laisser ainsi toute seule.

Janey sourit mystérieusement.

— Tes remords sont très touchants, mon chéri. Etant donné que tu me laisses seule quinze heures par jour, quelques heures de plus ne me feront pas de mal.

— Pour l'amour de Dieu, Janey! Tu ne vas pas recommencer? Tu sais que je suis obligé de travailler tard le soir, fit Conrad impatientement.

— Ce sera un changement agréable pour toi de rester à Burtcher's Wood, au chevet d'une jolie femme.

Conrad la regarda. Il était profondément écœuré.

— Bon. Au revoir, Janey.

— Au revoir.

Elle allait être seule pendant quatre jours et trois nuits! Elle avait bien l'intention de profiter d'une telle aubaine.

Elle traversa la pièce en courant et dégringola l'escalier pour se précipiter au téléphone. Tandis qu'elle formait le numéro du Paradise Club, son cœur se mit à battre follement.

— M. Seigel, s'il vous plaît?

— Ne quittez pas.

Après un long silence, la voix de Seigel se fit entendre.

— Qui est à l'appareil?

Il parlait d'une voix sèche et semblait furieux.

— Louis? C'est Janey.

— Ah! bonjour! Qu'est-ce que tu veux?

La voix indifférente fit à Janey l'effet d'un coup de poignard.

— Tu n'as pas l'air très heureux d'entendre ma voix, dit-elle d'un ton plaintif.

— Je suis occupé. Qu'est-ce qui t'arrive?

— Il est parti pour deux ou trois jours, dit Janey. Je suis seule. J'ai pensé que ça t'intéresserait.

Il y eut un long silence. Elle aurait presque entendu Seigel penser au bout du fil.

— C'est parfait, dit-il brusquement. (Mais il avait toujours le même ton cassant.) Eh bien! rapplique.

— Je ferais mieux de ne pas trop aller au club. Je ne peux pas venir plutôt chez toi?

— Viens au club, dit-il d'une voix irritée. Je te verrai vers neuf heures. Je ne suis pas libre avant. Alors, à tout à l'heure.

Et il raccrocha.

Janey remit lentement le récepteur à sa place. Il la traitait comme un chien, mais elle s'en moquait. Sa brutalité la fascinait. Elle ne désirait qu'une chose : qu'il la prenne dans ses bras, qu'il la traite comme une fille des rues. Ça ne lui était encore jamais arrivé auparavant. Elle mourait de recommencer.

Seigel se dirigea vers son bureau, l'air soucieux. Depuis trois jours, il attendait que Mc Cann lui dise qu'il était sous le coup d'un mandat d'amener. Le fait que Mc Cann n'ait pas téléphoné le rendait nerveux, de mauvaise humeur. D'autre part, il était furieux que Gollowitz ait pris toute cette fichue histoire en main. D'autant plus qu'il n'y avait pas de quoi se vanter. Il n'avait obtenu aucun résultat.

Le D.A. tenait la fille et Weiner. Ils n'avaient pas dû

se gêner pour parler, ces deux-là. Si on l'avait laissé faire, Seigel serait déjà rendu à New York, mais Gollowitz lui avait dit de ne pas bouger.

« Il n'y a pas encore de quoi s'affoler », avait prétendu Gollowitz. Grâce à Mc Cann, on est couverts.

Seigel ouvrit la porte de son cabinet de travail. Il s'arrêta pile en apercevant Gollowitz installé à son bureau.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— J'attends, dit Gollowitz.

Les trois jours qui venaient de s'écouler l'avaient profondément marqué. Son visage replet commençait à s'affaïsser et il avait de grandes poches bleutées sous les yeux. Il avait compris à quel point l'organisation était en danger. Il n'y avait pas d'issue légale. Il n'y avait qu'un moyen pour empêcher ces deux loustics de parler : les faire taire définitivement.

Il avait compris trop tard qu'il ne fallait pas compter sur Seigel. Il avait fini par prendre une décision qui blessait son amour-propre et ébranlait sa position. Il s'était adressé au Consortium, avait admis qu'il n'était pas de taille à faire face à la situation et demandé qu'on vienne à la rescousse.

— Alors tu attends? raila Seigel en s'installant dans un fauteuil. Mais qu'est-ce que tu attends?

Gollowitz jeta un coup d'œil à son bracelet-montre.

— J'attends Ferrari. Il doit arriver d'un moment à l'autre.

— Ferrari? Quel Ferrari?

— Vito Ferrari, dit Gollowitz.

Seigel se raidit. Ses grandes mains se crispèrent sur les bras du fauteuil. Il faillit bondir de son siège.

— Vito Ferrari? Il doit venir ici?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il vient foutre?

Au Consortium, Vito Ferrari tenait lieu d'exécuteur des hautes œuvres. Des bruits incroyables et fantastiques couraient sur sa cruauté, ses crimes impitoyables et sanguinaires. Il était devenu un personnage légendaire dans certaines couches de la société.

Seigel regardait Gollowitz d'un air horrifié.

— Tu es fou! dit-il.

Gollowitz étendit de nouveau ses mains dodues.

— Lui seul peut nous sortir de là. Si tu t'étais montré capable d'arranger les choses, tu crois que je lui aurais demandé de venir?

Seigel allait parler quand on frappa. Il sursauta et se retourna vers la porte.

— Entrez! dit Gollowitz.

Dutch poussa la porte. Il avait l'air ahuri de quelqu'un qui se retrouve en plein soleil après un séjour prolongé dans une salle de cinéma.

— Y a un type qui vous demande, annonça-t-il à Gollowitz. Il dit que vous l'attendez.

Gollowitz devint un peu plus pâle.

— Très bien. Fais-le entrer.

Bien qu'il eût souvent entendu parler de Ferrari au cours de sa carrière criminelle, il ne l'avait jamais rencontré en chair et en os, n'avait jamais vu sa photo. Il imaginait Ferrari fort comme un bœuf, brutal, puissant et féroce. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise quand le personnage en question pénétra dans la pièce.

Ferrari mesurait à peine un mètre cinquante. Il était presque nain et n'avait que la peau sur les os. Son complet noir paraissait accroché à un mannequin de fil de fer.

Seigel fut immédiatement frappé par sa démarche extraordinaire. Il glissait sur le parquet comme si ses

pieds ne touchaient pas le sol. Son visage triangulaire contribuait aussi à lui donner un aspect fantomatique. Le front était large, le menton étroit et carré, le nez crochu et épais; la bouche paraissait totalement dépourvue de lèvres. La peau jaunâtre était tellement tendue sur les os de son crâne et de son visage qu'on eût dit une tête de mort.

Le nouveau venu posa son chapeau et s'installa dans le fauteuil abandonné par Seigel.

— Une femme et un homme, n'est-ce pas? dit-il.

Il avait une curieuse voix enrouée qui glaça Seigel jusqu'à la moelle. Gollowitz jugea qu'il était temps de se ressaisir.

— Je suis très content que vous soyez là, fit-il. Je suis très reconnaissant à Big Joe...

— De qui s'agit-il? interrompit Ferrari.

Gollowitz bégaya et jeta un coup d'œil implorant à Seigel.

— Vous voulez dire, les deux dont vous êtes venu vous occuper? fit Seigel d'une voix mal assurée.

— Bien sûr, répliqua Ferrari avec impatience. De qui s'agit-il? Vous ne savez pas où ils sont?

— Ils sont dans un pavillon de chasse à Burtcher's Wood, expliqua Gollowitz précipitamment. (Mc Cann lui avait fourni des informations détaillées le matin même.) J'ai une carte.

Il ouvrit un tiroir, en sortit un plan soigneusement établi. Ferrari s'en empara, le plia en quatre et le mit dans sa poche sans même y jeter un coup d'œil.

— Comment voulez-vous que je les tue?

— Comme vous voudrez, dit Gollowitz. Mais il faut absolument que leur mort puisse paraître accidentelle.

— Quand faut-il que ce soit fait?

— Il vaudrait peut-être mieux discuter tout d'abord des moyens d'arriver jusqu'à eux? suggéra Gollowitz, piqué par l'arrogance de Ferrari. Si c'était si facile, je ne vous aurais pas fait venir. Ils sont gardés nuit et jour. Personne ne peut s'approcher du pavillon sans être vu. Les alentours sont gardés par des chiens, fouillés par des phares et surveillés par un véritable régiment de policiers. Six hommes se relayent pour monter la garde près d'eux. Deux femmes de la police sont constamment auprès de la fille. Weiner a aussi deux policiers en permanence à ses côtés. La question n'est pas de savoir *quand*, mais *comment* les faire disparaître.

Ferrari se caressa l'arête du nez d'un doigt osseux, en regardant Gollowitz comme un savant examine un virus inconnu.

— Je vous ai demandé quand ça devait être fait, reprit-il.

Gollowitz haussa les épaules.

— Le plus tôt possible, évidemment, fit-il sèchement.

— Très bien. Quand j'aurai étudié le plan, je vous fixerai une date, assura Ferrari. (Il parlait un anglais lent et précis avec un fort accent italien.) Probablement d'ici deux jours.

— Vous voulez dire que vous les aurez tués d'ici deux jours? s'écria Seigel. C'est impossible!

— Il y en aura certainement un de liquidé d'ici là. J'aurais pu me débarrasser des deux en deux jours, si vous n'aviez pas insisté pour qu'ils meurent de mort accidentelle. Deux accidents en si peu de temps, ce serait suspect. (Il regarda Gollowitz.) Vous tenez à l'accident?

— Absolument, fit Gollowitz, secrètement ravi de rendre la tâche plus difficile à Ferrari. Si les journaux soupçonnent un assassinat, ils vont faire un tel tintouin qu'on risque d'ouvrir une enquête.

Ferrari passa ses doigts crochus dans sa tignasse.

— Bon. L'un d'eux sera mort d'ici deux ou trois jours. Nous nous occuperons du deuxième plus tard.

— Excusez-moi, mais je suis très sceptique, observa Gollowitz d'un ton pincé. Vous avez l'air de croire que l'affaire est réglée et vous n'avez même pas étudié le plan.

Ferrari se caressa de nouveau l'arête du nez. C'était probablement un tic.

— Vous oubliez que je suis un spécialiste, dit-il doucement. Vous n'êtes qu'un amateur. Vous vous êtes mis dans la tête que c'était impossible. Vous étiez battu d'avance.

Il se renversa dans son fauteuil et croisa ses doigts osseux, les mains sur les genoux. Il semblait sortir d'un autre monde, pensait Seigel en le regardant avec une curiosité mêlée de gêne. Quand Ferrari croisait les jambes, ses pieds ne touchaient plus le sol.

— J'aborde toujours un boulot avec confiance, reprit-il. Je n'ai jamais loupé mon coup et je n'ai pas l'intention de commencer. Et je vous garantis que j'ai eu des turbins autrement dangereux que celui-ci.

— Ça n'est pourtant pas commode, dit Seigel en essayant de rencontrer le regard de ces deux yeux qui lui faisaient l'effet de deux vilebrequins. Vous aurez de la chance si vous arrivez à en voir un. Mais les deux...

Ferrari se pencha en avant et sourit. Il avait de larges dents jaunes et cariées.

— Si je comptais sur la chance, je n'arriverais jamais à rien. Je vous l'ai déjà dit : ils mourront tous les deux. Je vous le garantis. Je ne vous demande pas de me croire. Attendez et vous verrez.

Gollowitz sentait confusément que l'horrible gnome ne bluffait pas.

CHAPITRE VII

Conrad s'assit et sortit une cigarette de son paquet.

— Le truc a marché. Weiner parle.

Forest hocha la tête.

— Je pensais bien qu'il finirait par se décider. On aurait eu l'air malin s'il avait accepté la caution! Mais je me doutais qu'il n'avait guère envie de s'en aller. Et la petite?

Conrad fit une grimace.

— Rien. Elle s'obstine à dire qu'elle n'a vu personne à « l'Impasse », mais elle a enfin renoncé à rentrer chez elle. Je crois qu'elle a compris qu'il valait mieux qu'elle ne se montre pas avant que les choses se soient un peu tassées.

— Que dit Weiner?

— Il a avoué qu'il s'était chargé de tuer Miss Coleman. L'ordre venait de Seigel. On ne peut rien lui arracher de plus.

— En d'autres termes, il t'en a dit juste assez pour que tu le gardes ici sous notre protection.

— C'est à peu près ça. Il prétend qu'il ne savait même pas que Seigel travaillait pour Maurer. Il ment, bien sûr, et je n'ai pas perdu tout espoir de lui faire changer sa version de l'histoire. Ça ne sert à rien de

mettre la main sur Seigel, puisque c'est Maurer que nous voulons.

Forest acquiesça.

— Si nous voulons nous servir du témoignage de Weiner, il va falloir prouver la collusion entre Seigel et Maurer.

Conrad fronça les sourcils.

— Weiner est persuadé qu'un jour ou l'autre, l'organisation trouvera sa trace. Si j'arrivais à le convaincre qu'il ne risque rien, je crois qu'il parlerait.

— Es-tu sûr que ce soit le cas? demanda doucement Forest.

— Oui. J'ai pris toutes mes précautions. Il n'y a qu'une route qui mène au pavillon. Elle passe à travers une campagne entièrement découverte. Le seul autre moyen d'approcher est un précipice de quatre-vingts mètres. Une mouche s'y romprait le cou. J'ai posté des hommes en haut, au cas où quelqu'un essaierait de s'y attaquer en cordée. Miss Coleman et Weiner ne sont jamais seuls. Tant qu'ils resteront au pavillon, ils ne craindront rien.

— Et pourtant Weiner croit qu'on va le tuer?

— Il sait qu'aucun membre de la bande n'a survécu après avoir parlé. Ils croient tous dur comme fer que Maurer peut les atteindre où qu'ils soient. Si j'arrive à lui enlever cette idée de la tête, il me dira tout ce que je voudrai, mais pour le moment, il ne veut rien savoir.

— Franchement, je le comprends, observa gravement Forest. Maurer a la désagréable habitude d'empêcher les gens de parler. Et du côté des hommes, Paul? Tu as fait le nécessaire?

— Bien sûr. J'ai pris des gars dont les dossiers étaient irréprochables. Aucun des gardes ne travaille jamais

seul. Ils sont toujours deux. L'inspecteur O'Brien, que vous connaissez, s'en occupe. J'ai confiance en O'Brien comme en moi-même.

— Bien sûr, dit Forest. Je connais O'Brien depuis des années. C'est un policier de premier ordre. Et les congés? Il n'y a aucun danger qu'on s'attaque à un de ces hommes pendant son jour de congé?

— Ils n'ont pas de jour de congé, répondit Conrad. Je les ai avertis qu'il fallait sacrifier entièrement leur liberté jusqu'à ce que ce soit fini. Les trois seuls qui soient autorisés à quitter le pavillon sont Van Roche, O'Brien et moi-même. Si je ne peux pas avoir confiance en ces deux-là, je ne peux avoir confiance en personne.

— Je dois dire que tu as bien fait les choses. Je vais tâcher de venir au prochain week-end pour voir ça.

— Bien sûr. Venez... Si vous avez d'autres idées, elles seront les bienvenues. Je voudrais bien convaincre Weiner qu'il ne risque rien.

— Nous ne sommes pas tellement pressés. Continue à t'en occuper, Paul. Et maintenant, parle-moi donc de la petite. ○

— C'est une énigme, dit Conrad en se frottant le menton. Je ne sais pas quoi en faire.

Forest, à qui rien n'échappait, fut surpris par l'air abattu de Conrad. Il regarda à la dérobée le visage mince aux traits vigoureux et se demanda ce que signifiait cette mine de chien battu. Pourquoi la voix de Conrad changeait-elle chaque fois qu'on prononçait le nom de cette petite?

— Que veux-tu dire, Paul? demanda-t-il avec douceur.

Conrad haussa les épaules.

— Je mettrais ma main au feu qu'elle a vu Maurer à l'« Impasse ». Mais pourquoi diable ne veut-elle pas

l'avouer? En se taisant, elle devient complice après coup.

— Le lui as-tu rappelé?

Conrad évita le regard interrogateur de Forest.

— Je préférerais attendre un peu, dit-il. Je voudrais la persuader autrement que par des menaces. Depuis que Gollowitz lui a fichu la frousse, elle est beaucoup plus raisonnable. Elle n'est plus aussi agressive qu'au début.

— Oui, mais nous ne pouvons la garder éternellement, dit-il. Tu le sais bien?

— Je sais. Ça pose un drôle de problème. Sans compter qu'il y a encore une question qui me donne du fil à retordre. Peut-être pourrez-vous m'aider...

— Vas-y. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Je crois que, tous les deux, ils se sont pris d'amitié l'un pour l'autre. J'irai même plus loin : je crois qu'ils sont tombés amoureux l'un de l'autre.

— Amoureux l'un de l'autre? répéta Forest atterré. Comment ont-ils fait pour tomber amoureux l'un de l'autre?

Conrad leva les yeux.

— Comment font les gens pour tomber amoureux? demanda-t-il calmement. Ce sont de ces choses qui ne s'expliquent pas.

— Es-tu sûr de ce que tu avances?

— A peu près sûr. Miss Coleman m'a demandé hier si elle pouvait parler à Weiner.

— Mais ça ne veut pas dire qu'ils sont amoureux, dit Forest légèrement impatienté.

Conrad haussa les épaules.

— Je voudrais que vous les entendiez parler l'un de l'autre. Ça suffit pour être fixé tout de suite. (Il se leva brusquement et se mit à faire les cent pas.) Comment une fille charmante comme elle peut-elle s'amouracher

d'une petite crapule comme Weiner? Il n'a rien pour lui. Il a cette tache hideuse sur la figure. C'est un escroc depuis toujours. Je ne comprends vraiment pas ce qu'elle peut lui trouver. J'avoue que ça me dépasse.

Forest leva les sourcils. Paul n'avait tout de même pas le béguin pour cette fille?

— C'est peut-être précisément à cause de son genre d'activité et de sa tache de naissance, observa doucement Forest. Les femmes sont de drôles d'animaux.

— Bien sûr.

— Mais qu'est-ce qui te chiffonne, Paul? Ça ne nous regarde pas qu'ils soient tombés amoureux!

— Non. Mais faut-il les laisser se voir? Miss Coleman a demandé à partager les promenades de Weiner : deux heures par jour.

— Je suis d'avis de refuser. Qu'est-ce que tu en penses?

Conrad continuait à faire les cent pas.

— Il s'agit de persuader cette fille de témoigner contre Maurer. Si elle voit Weiner, il y a de grandes chances pour qu'il parle de lui et peut-être même de Maurer. Elle voudra certainement savoir pourquoi il avait accepté de l'assassiner. Pour se justifier à ses yeux, il la mettra peut-être au courant des secrets de l'organisation. Venant de lui, ces révélations peuvent avoir des effets surprenants. Jusqu'à présent, elle ne croit pas un traître mot de ce que je lui dis. Si ça vient de Weiner, elle comprendra peut-être mieux.

— Mais suppose qu'elle se cabre encore plus. Il risque de lui faire tellement peur qu'elle se taira définitivement. Tu y as pensé?

— Ça m'étonnerait. Lui-même a parlé, et elle sait qu'il a avoué avoir reçu l'ordre de la supprimer. Je le lui ai dit.

— Bon. Il faut risquer le coup. Nous ne pouvons pas la garder très longtemps. Laisse-les se voir, mais qu'ils soient constamment surveillés.

— D'accord, dit Conrad. Eh bien! je crois que c'est tout. Je ferais mieux d'y retourner.

— Il reste une chose à élucider, dit Forest. Pourquoi, si elle a vu Maurer, ne veut-elle pas le dire? Il faut chercher à savoir la raison, Paul.

— Elle a peur de Maurer, c'est évident.

Forest fit un geste de dénégation.

— Je ne pense pas que ce soit ça. Une fille dans son genre ne sait sur le compte de Maurer que ce qu'elle a lu dans les journaux. J'admets qu'il a mauvaise réputation, mais ça ne suffit pas. Il y a quelque chose de plus grave qui l'empêche de parler. Tu ne t'es pas demandé si elle n'avait pas, par exemple, un casier judiciaire qui ne manquerait pas d'être exhibé au procès?

— C'est un peu tiré par les cheveux, dit Conrad sèchement.

— Oui. Mais sait-on jamais? Il s'agit peut-être de tout autre chose. Elle a pu abandonner son foyer. Elle a peut-être un mari qui la cherche. Si elle témoigne contre Maurer, sa photo et son nom vont s'étaler à la première page de tous les journaux. C'est pourquoi elle refuse de parler. Nous devrions essayer de découvrir cette raison personnelle, à supposer qu'elle existe.

— Oui, certainement, dit Conrad d'une voix neutre.

— Très bien, mettons-nous au travail, dit Forest. Préfères-tu rester au pavillon ou revenir ici et faire des recherches sur les antécédents de cette fille?

Conrad n'hésita pas.

— Je reste au pavillon. Il faut avant tout la protéger. Je vais vous envoyer Van. Il s'occupera des recherches.

Forest était maintenant certain que Conrad était amoureux de Frances Coleman.

L'inspecteur O'Brien se tenait au pied du lit et regardait son fils. Le visage habituellement glacial d'O'Brien s'était adouci, et il y avait dans ses yeux une lueur que ne connaissaient ni ses collègues ni ses « clients ».

— Dors, dit-il, ou ta mère va nous manger tout crus quand elle reviendra.

Son fils, un gamin au museau couvert de taches de rousseur, avait presque sept ans. Il adressa à son père son sourire le plus désarmant.

— Raconte-moi comment tu avais attrapé le P'tit César et comment vous vous êtes battus? insinua-t-il, le regard plein d'espoir. Ça prendra pas longtemps. On le dira pas à maman.

— Je ne peux pas, fiston, dit-il gravement. Tu m'as promis que tu dormirais après l'histoire de Lingle. Et puis il est très tard. Je te raconterai l'histoire du P'tit César à mon prochain congé.

— Oui, p'pa, dit le gosse, résigné. (Il savait qu'il était inutile de discuter avec son père.) A demain matin.

O'Brien éteignit la lumière et descendit l'escalier. La petite maison était calme. Sa femme était allée au cinéma avec sa mère. Elle ne serait de retour que d'ici une heure. O'Brien se demanda s'il allait faire la vaisselle ou assister au combat de boxe télévisé. Le combat de boxe l'emporta, après un court débat avec sa conscience.

Il ouvrit la porte du salon, s'arrêta et fronça les sourcils. Il ne se rappelait pas avoir laissé le lampadaire

allumé. Il entra dans la pièce et referma la porte. Il avait à peine fait trois pas vers le poste de télévision qu'il s'immobilisa, subitement alerté.

O'Brien avait les nerfs solides, mais malgré tout son sang-froid, son cœur se mit à battre très fort quand il aperçut dans un fauteuil une petite silhouette noire.

La silhouette était dans l'ombre et, au premier coup d'œil, O'Brien crut que c'était un enfant. Puis il vit les chaussures de daim noir, les jambes maigres et les chevilles osseuses.

Il eut l'impression désagréable de se trouver en face d'un fantôme, mais il se reprit et fit un pas en avant.

Et il s'arrêta net en découvrant le canon luisant d'un .38 automatique braqué sur lui.

— Qu'est-ce que...? grogna-t-il.

— Salut, inspecteur, dit une voix rauque. Désolé de vous avoir fait peur. Ne faites pas de geste héroïque. A cette distance, je ne peux pas vous manquer.

O'Brien sentit la sueur couler sur son front. Cette voix enrouée et menaçante ne pouvait appartenir qu'à une seule personne. Maintes années auparavant, au temps où il travaillait à New York, O'Brien avait rencontré Vito Ferrari. Il lui arrivait même, quand il avait mal digéré son repas du soir, d'en rêver la nuit.

Ferrari leva la tête. Les deux hommes se dévisagèrent.

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda O'Brien, sans bouger un muscle.

Il savait que le bourreau du Consortium ne faisait jamais de visites mondaines.

— Asseyez-vous, dit Ferrari en lui désignant un fauteuil. Il faut que je vous parle.

O'Brien s'assit. Ce fut un soulagement car ses jambes tremblaient. Il pensa à son fils qui dormait à l'étage

au-dessus et à sa femme qui allait rentrer. Pour la première fois de sa carrière, il se rendit compte que son métier de policier mettait sa famille en danger.

— Que faites-vous à Pacific City? demanda-t-il, bien décidé à cacher sa frayeur à Ferrari. Ça ne fait pas partie de votre secteur, il me semble?

Ferrari remit le revolver dans son étui, sous son manteau.

— Ça ne fait pas partie de mon secteur, mais j'ai une affaire à y régler. Je viens voir Weiner, dit Ferrari avec un sourire aimable.

Il croisa ses petites jambes et se mit à balancer un pied minuscule.

O'Brien fut presque soulagé. Il aurait dû penser à Weiner tout de suite en voyant Ferrari.

— Vous n'avez pas de chance, dit-il. Weiner est hors d'atteinte.

— Personne n'est jamais hors d'atteinte, rectifia Ferrari. Je veux que vous me disiez comment je peux joindre Weiner.

— Qu'est-ce qui vous autorise à croire que je vais vous le dire? demanda O'Brien d'une voix qui était loin d'être assurée.

— Qu'est-ce qui vous autorise à croire que vous ne me le direz pas?

O'Brien le regarda. Il se sentit changer de couleur et ses poings se serrèrent.

— Comment va votre petit garçon, inspecteur? continua Ferrari. Je l'ai vu ce matin. Un gosse splendide.

O'Brien ne dit rien. Il se sentait pris au piège.

— Revenons à Weiner, voulez-vous? dit Ferrari après un long silence.

— Cette fois-ci, vous n'arriverez pas à vos fins, dit O'Brien d'une voix enrouée.

Ferrari haussa ses minces épaules.

— Assez de boniment, dit-il sèchement. A quelle heure Weiner prend-il son bain, le soir?

— Dix heures, dit O'Brien. Comment savez-vous qu'il prend un bain le soir?

— Je me renseigne toujours très soigneusement sur le compte de mes clients. Est-il seul quand il prend son bain ou accompagné par un garde?

O'Brien hésita, mais la menace qui pesait sur lui était pire que celle de sa propre mort.

— Il est seul.

— Décrivez-moi la salle de bains, s'il vous plaît.

— Elle est au deuxième étage. Il y a une toute petite fenêtre, une douche, un placard, une petite baignoire et un lavabo.

— La douche a-t-elle des rideaux?

— Vous perdez votre temps, Ferrari. Ne vous faites pas d'illusions. Vous ne pouvez pas pénétrer dans la salle de bains. Une souris ne pourrait pas entrer. Tout a été prévu.

Ferrari fit une grimace moqueuse.

— Bien sûr que si, je peux entrer. J'ai déjà repéré les lieux. C'est simple comme bonjour. Je me suis promené dans toute la baraque ce matin.

— Vous mentez!

— Vraiment? Comme vous voulez, dit Ferrari en se caressant l'arête du nez. Fouille-t-on la salle de bains avant que Weiner ne prenne son bain?

— Evidemment.

— Qui la fouille?

— Chacun à son tour.

— Quand viendra votre tour?

— Demain soir.

— Ça ne pouvait pas tomber mieux. Ecoutez-moi

bien : voilà ce que vous allez faire. Quand Weiner sera prêt pour son bain, effectuez la fouille comme à l'ordinaire, mais prenez bien soin de ne pas regarder dans la douche. J'y serai. Compris?

O'Brien s'épongea le front avec son mouchoir.

— Vous ne pourrez pas entrer dans la salle de bains. Je ne crois pas que vous soyez entré dans la maison! Un chat ne pourrait pas échapper à la vigilance des policiers qui gardent la route.

— Je ne suis pas passé par la route, répondit Ferrari. J'ai escaladé la falaise.

— Vous mentez! Elle est impossible à escalader autrement qu'avec des cordes et tout ce qui s'ensuit!

Ferrari sourit.

— Vous oubliez que je suis doué pour l'alpinisme.

O'Brien se rappela avoir entendu dire que les parents de Ferrari étaient acrobates dans un cirque et que Ferrari lui-même s'était beaucoup entraîné. Plusieurs années auparavant, il avait gagné des sommes folles en s'exhibant, sous le pseudonyme de « la mouche humaine », dans un numéro d'escalade particulièrement dangereux. Il avait aussi arrêté la circulation de Broadway, un jour où il s'était hissé sur la façade de l'Empire State Building pour une quelconque manifestation publicitaire.

— Je serai là, inspecteur, continua Ferrari. Ne l'oubliez pas. Puis-je compter sur vous?

O'Brien ouvrit la bouche pour parler puis se ravisa.

— Vous hésitez? dit Ferrari d'un air candide. Vous m'étonnez. Après tout, qui est Weiner? Vous n'allez pas risquer la vie de votre petit garçon pour une ordure de cet acabit?

— Laissons mon fils tranquille, dit O'Brien d'une voix étranglée.

— Je ne demande pas mieux, mais je veux être sûr de pouvoir compter sur vous. Vous savez que je ne bluffe jamais, n'est-ce pas? C'est lui ou Weiner. A vous de choisir.

Ferrari ne plaisantait pas. O'Brien savait que rien ne l'empêcherait de tuer soit Weiner soit son fils. Il savait qu'il n'avait aucune chance de tuer Ferrari. Et Ferrari avait toujours mis ses menaces à exécution.

— Mettons les choses au point, continua Ferrari. N'essayez pas de me tendre un piège. Même si vous réussissiez, je vous promets que votre fils ne vivrait pas cinq minutes après votre trahison. A partir de maintenant, ses moindres mouvements seront surveillés. S'il m'arrivait la moindre chose, il serait tué immédiatement. Je compte sur vous?

— Oui, dit O'Brien d'une voix qui s'était soudain raffermie. Vous pouvez compter sur moi.

Conrad avait tort lorsqu'il affirmait à Forest que Frances et Pete étaient tombés amoureux l'un de l'autre.

Pete était évidemment amoureux de Frances. Mais il avait compris qu'il s'agissait d'une passion sans avenir. Il ne se faisait aucune illusion sur la puissance de Maurer. Il trouvait miraculeux de lui avoir déjà échappé pendant huit jours.

La découverte de son amour était d'autant plus poignante qu'il savait qu'il lui restait peu de temps à vivre.

Chaque fois qu'il apercevait Frances de sa fenêtre, il se surprenait à imaginer leur vie en commun, la maison qu'ils auraient habitée et les enfants qu'ils auraient élevés.

Aussi fut-il stupéfait le jour où Conrad lui annonça qu'il serait autorisé à voir Frances.

— Elle a l'air de croire que vous lui avez sauvé la vie, dit Conrad en faisant les cent pas dans la chambre de Pete. Elle veut vous parler. Moi, je n'y vois pas d'inconvénients... et vous?

Conrad était resté au pavillon toute la semaine. Il avait vu Frances tous les jours. Elle lui apparaissait comme l'opposé de Janey. Sa voix, ses gestes, ses regards, tout en elle exprimait une tendresse et une compréhension que Conrad avait inconsciemment recherchées toute sa vie.

Janey l'avait amèrement déçu. Elle prenait tout et ne donnait rien en échange.

Et l'amour de Conrad s'était heurté à ses perpétuelles exigences de femme égoïste.

Frances était toute différente, se disait Conrad. Son amour pour elle était aussi douloureux que celui de Pete, car, comme Pete, il savait que c'était un amour sans espoir. L'obstacle, dans son cas, c'était Janey.

Mais Conrad se trompait en croyant que Frances aimait Pete. Elle avait pitié de lui et, chez un être aussi sensible qu'elle, la pitié était aussi forte, sinon plus forte que l'amour. Elle savait qu'il aurait pu la tuer. Il tenait l'arme et l'occasion. Il avait risqué sa vie en s'abstenant. Elle avait été profondément touchée par ce geste et le fait que Pete soit défiguré par cette tache lui donnait envie d'effacer par sa gentillesse les années de souffrance qu'il avait dû vivre.

Quand ils se retrouvèrent dans le jardin, le jour où Conrad avait parlé à Forest, Frances fut adorable avec Pete. Ils bavardèrent comme tous les jeunes gens qui se voient pour la première fois.

L'entrevue ne fut pas de tout repos. Ils n'arrivaient pas à oublier les policiers qui ne quittaient pas Pete du regard.

Pete était conscient de son infirmité; il s'était assis à droite de Frances pour éviter de lui montrer la tache. Quand il se tournait pour lui parler, sa main couvrait instinctivement sa joue.

Frances sentit cet embarras et quand ils eurent bavardé un moment, elle dit brusquement :

— Cette marque sur votre visage, s'appelle un nœvus, n'est-ce pas?

Il tressaillit, mais la bonté qu'il lisait dans ses yeux ne pouvait pas le tromper, non plus que le sourire amical qu'elle lui adressait.

— Je veux vous en parler, dit-elle doucement. Vous devez croire que ça me gêne, mais c'est faux. Vous ne sentez donc pas que quand je parle avec vous, je ne le vois même plus?

Pete la regarda et il fut convaincu qu'elle était sincère. Il comprit qu'elle venait de prononcer les paroles qu'il avait toujours eu envie d'entendre. Il était tellement ému qu'il dut détourner la tête.

Il sentit sa main sur son bras.

— Je ne voulais pas vous faire du mal. Mais croyez-vous qu'il n'y ait rien à faire? Il me semble avoir entendu parler d'un traitement. Vous n'y avez jamais pensé?

— Si, dit-il, sans la regarder. Il faudrait une opération et un médecin m'a dit que je ne la supporterais pas. Quel imbécile j'étais! Si je vous avais rencontrée avant, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. C'est à cause de la façon dont les gens me traitaient, de la façon dont ils me regardaient, que je suis entré dans le gang. Mais parlons d'autre chose. Conrad veut vous faire témoigner contre Maurer. N'écoutez ni Conrad ni aucun des flics. Ils ne savent pas. Ils pensent que vous avez vu Maurer à « l'Impasse ». Maintenant, écoutez-

moi bien. Je ne veux pas savoir si vous l'avez vu ou non. Ce qui compte, c'est de ne jamais avouer. Ni à moi, ni à Conrad, ni à personne. Il ne faut pas avouer, même pas à vous-même! Vous avez une chance de vous en tirer tant que vous vous taisez. Une toute petite chance. Comprenez-moi bien : si Conrad vous persuade de dire ce que vous savez, plus rien au monde ne peut vous sauver!

Frances était un peu ébranlée par sa violence, mais elle n'avait pas peur. Conrad lui avait expliqué qu'il était impossible de l'atteindre et les précautions qu'il avait prises l'avaient impressionnée.

— Je ne peux pas rester ici toute ma vie, dit-elle, mais tant que j'y suis, je suis en sécurité, et vous aussi.

— En sécurité? Croyez-vous que Maurer ne saurait pas nous trouver s'il le voulait? Combien y a-t-il de gardiens? Vingt? Cent gardiens ne feraient pas reculer Maurer. Aucune des victimes désignées par Maurer n'a survécu. Aucune! Vous ne le connaissez pas. S'il ne parvient pas à mettre une menace à exécution le Consortium le fait supprimer. C'est sa vie ou la nôtre. Et je vous garantis qu'il saura défendre sa peau.

» Je préférerais me taire, mais il faut que je parle pour que vous compreniez ce qui nous menace. Quand je vous ai avertie que Moe voulait vous tuer, j'ai désobéi. Il ne peut pas me laisser la vie sauve, sinon les autres aussi se mettraient à lui désobéir. Voilà pourquoi j'ai parlé à Conrad. Je voulais avoir un sursis. Je ne lui ai pas dit grand-chose, juste assez pour qu'il me garde. Je ne me fais pas d'illusions. Je n'ai plus beaucoup de temps à vivre. Peut-être une heure, peut-être trois ou quatre jours, mais pas plus. »

Frances sentit un malaise l'envahir. Pete parlait cal-

mement, mais elle voyait la terreur se peindre dans ses yeux.

— Ils ne peuvent pas vous avoir, dit-elle en s'accrochant à son bras. Il ne faut pas avoir peur. Comment voulez-vous qu'ils vous trouvent?

— Quand ils voudront m'avoir, ils m'auront.

— Mais comment? demanda Frances. Avec tous ces policiers qui vous surveillent...

— Maurer peut tous les acheter s'il le veut. Ça ne sera pas la première fois qu'il emploiera cette méthode.

— Mais non! insista Frances. M. Conrad m'a assuré qu'ils étaient incorruptibles.

— Oui. Il m'a raconté la même chose. Je n'ai pas plus confiance en lui qu'en les autres.

— Ne dites pas de bêtises, fit Frances fermement. Je ne crois pas un mot de votre histoire. Vous vous montez la tête.

— Quand je serai mort, dit doucement Pete, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Votre seule chance, c'est de vous taire. Si vous parlez, personne ne peut plus rien pour vous. Ne l'oubliez pas. L'organisation ne vous laissera jamais arriver jusqu'à la barre des témoins. Je vous supplie de ne pas l'oublier.

— Bien sûr, dit Frances avec douceur.

Pete se leva brusquement.

— Je voulais encore vous dire une chose : je vous aime. Depuis que je suis avec vous, vous m'avez rendu plus heureux que je ne l'avais jamais été.

Pendant qu'il parlait, Conrad s'était approché en traversant la pelouse. Pete tourna les talons et se dirigea rapidement vers la maison. Trois policiers le suivirent.

Frances regardait Pete s'éloigner. Elle ne tourna même pas la tête quand Conrad arriva près d'elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Miss Coleman?

Elle le regarda enfin.

— Il ne veut pas croire qu'il est en sécurité.

— Je sais. (Conrad s'assit près d'elle et alluma une cigarette.) Il est un peu détraqué. Quand il sera ici depuis quelques semaines, il comprendra qu'il n'a rien à craindre.

Elle lui lança un regard reconnaissant. Sa voix posée lui inspirait confiance.

Conrad continua.

— Dans votre cas, un autre problème se pose. Je ne peux pas vous garder ici beaucoup plus longtemps. Il va falloir que je décide ce que je vais faire de vous. (Il regarda ses mains et fronça les sourcils.) La solution de votre problème, ainsi que de celui de Weiner d'ailleurs, serait l'arrestation de Maurer. Une fois Maurer condamné, je pourrais m'arranger pour que vous partiez en Europe jusqu'à ce que tout se tasse. En revenant, vous pourriez recommencer à mener une vie normale en toute sécurité. Mais je ne peux pas faire condamner Maurer si vous refusez de témoigner.

Elle se raidit instantanément.

— Je crois que vous avez vu Maurer à « l'Impasse », continua-t-il sans lui laisser le temps de parler. Je crois aussi que vous avez une raison personnelle très forte pour vouloir éviter la publicité du procès. Vous ne voulez rien me dire? Vous ne voulez pas que je vous aide?

Frances ne desserrait pas les lèvres. Elle avait un peu pâli et ses mains s'étaient mises à trembler.

— Ecoutez-moi, reprit-il. Nous sommes seuls. Personne ne peut nous entendre. Oubliez que je suis un policier. Parlez-moi comme à un ami. Je vous promets que je n'utiliserai rien de ce que vous me direz sans

autorisation. On ne peut pas être plus conciliant, non?

Il la vit hésiter, et pendant un court instant il crut qu'il était arrivé à ses fins.

Mais Frances pensait aux paroles de Pete : « Ce qui compte, c'est de ne jamais avouer. Ni à moi, ni à Conrad, ni à personne. »

Elle se leva.

— Je n'ai rien à vous dire. Si ça ne vous fait rien, je vais rentrer. Le soleil est très chaud aujourd'hui.

CHAPITRE VIII

Dolorès sentait que Gollowitz avait l'esprit préoccupé. Elle prit un fauteuil bas et s'y laissa tomber. Elle rajusta sa jupe après un temps soigneusement calculé. Elle avait vu qu'il regardait ses genoux; elle le laissa se rincer l'œil un moment avant de les dérober prestement à sa vue d'un revers de main.

— Tu n'as pas de nouvelles de Jack? demanda-t-elle.

— Rien.

Il se mit à frotter son double menton en se demandant s'il était de bon ton de s'approcher d'elle et de l'embrasser. Mais comme il ne savait pas où se trouvait Seigel, il décida, à regret, de se tenir tranquille.

— Je voudrais bien, reprit-il, qu'il me fasse savoir où il est. J'ai horreur d'être entièrement coupé de lui, comme ça. Mets-toi à ma place. Même Jack ne saurait pas quoi faire dans une situation pareille. Si on n'arrive pas à mettre la main sur cette fille...

Dolorès décida rapidement de ne pas écouter les confidences de Gollowitz. Moins elle en saurait, mieux ce serait pour elle, si Gollowitz commettait une erreur grave. Elle croisa ses jambes galbées.

— J'étais simplement venue voir s'il y avait des nouvelles de Jack. (Elle ouvrit son sac à main et fronça

les sourcils.) Je commence à être à court d'argent. Jack ne t'a pas dit de veiller sur moi?

— Non, il ne m'a rien dit. Il a dû oublier, mais ne t'en fais pas, Dolly. Combien veux-tu?

— De ton argent? (Elle lui décocha son regard le plus suggestif.) Je ne devrais peut-être pas...

— Voyons, Dolly, ne dis pas de bêtises. (Il sortit son portefeuille et posa une liasse de billets sur le bureau.) Cinq cents, ça te suffit?

— Bien sûr. (Elle se leva et s'approcha du bureau.) Abe, mon chéri, tu es un amour.

Il respira son parfum et se sentit la bouche sèche de désir. Comme elle se penchait en avant, il vit ses seins se gonfler sous le tissu mince de sa robe. Il était à moitié levé, le visage congestionné et les yeux brillants, quand la porte s'ouvrit. Seigel entra, suivi de Ferrari.

Dolorès ramassa les billets et les mit dans son sac. Elle regarda d'un œil légèrement amusé Gollowitz qui essayait de reprendre son sang-froid.

— Désolé, dit Seigel. Je ne savais pas que tu étais occupé.

— Je m'en vais, assura Dolorès en se tournant vers lui, le sourire aux lèvres. (Ses yeux rencontrèrent le regard perçant de Ferrari et son sourire se figea.) Je... je venais chercher un peu d'argent.

Jamais de sa vie elle n'avait éprouvé de gêne, mais cet horrible nain qui la déshabillait des yeux lui fit peur.

Ferrari contempla ses longues jambes et se passa un doigt sur le nez.

Quand elle eut refermé la porte, il demanda :

— Qui est-ce donc, cette pépée?

— C'est Mme Maurer, dit Seigel. Vous ne saviez pas? Ferrari leva les sourcils et vint s'asseoir dans un

fauteuil près du bureau. Une fois installé au fond du fauteuil, ses pieds pendaient à plusieurs centimètres du sol.

— Je vois que Maurer sait occuper ses nuits, dit-il.

Et sa bouche mince se tordit dans un sourire plein de sous-entendus.

— Quelles nouvelles? demanda brusquement Gollowitz, la figure écarlate.

— Les nouvelles? répéta Ferrari en le regardant. Elles sont bonnes. Ce soir, c'est le tour de Weiner. A dix heures précises.

— Vous ne plaisantez pas? demanda Seigel d'une voix blanche.

Ferrari feignit de ne pas avoir entendu.

— Ça va même être du travail gâteau, poursuivit Ferrari très content de lui. Une de mes plus belles réussites.

— Comment comptez-vous vous y prendre? demanda Gollowitz.

— Il me fallait un allié dans la maison, expliqua Ferrari. J'ai obtenu d'O'Brien qu'il me donne un coup de main.

— O'Brien? s'écria Gollowitz. Mais il est incorruptible!

— Vous n'avez peut-être pas su trouver son point faible. Nous avons tous un point faible. O'Brien a un fils. Et il aime beaucoup son fils. Il est d'accord pour m'aider.

— Ça alors! s'exclama Seigel, plein d'admiration. Je ne savais même pas qu'il avait un fils.

— Ce sera... un accident? demanda Gollowitz, anxieux.

— Bien entendu. Weiner sera pris d'un vertige dans son bain. Il glissera dans l'eau et se noiera, le pauvre malheureux! Ça vous va?

Ferrari s'expliquait avec un tel naturel que Gollowitz et Seigel échangèrent des regards gênés.

— C'est magnifique, dit Gollowitz. Ce soir, sans faute?

— A dix heures, Weiner prend toujours un bain le soir. C'est une habitude.

— Mais comment allez-vous entrer dans la salle de bains? demanda Seigel.

— Ce sera un jeu d'enfant. La fenêtre est petite, mais moi je ne suis pas grand non plus. Le seul ennui, c'était que la salle de bains est fouillée avant l'arrivée de Weiner. Voilà pourquoi il m'a fallu demander l'aide d'O'Brien. C'est lui qui fouillera ce soir.

— Et la fille? dit Gollowitz d'une voix rauque. Qu'est-ce que vous comptez en faire?

— Ne soyez pas si impatient. Chaque chose en son temps, répliqua Ferrari. Il faut que j'étudie la question. Elle risque d'être surveillée de plus près, après la mort de Weiner. Mais elle y aura droit aussi. Je vous le promets. Ça peut demander un certain temps et beaucoup de réflexion, mais elle n'y coupera pas. (Il se laissa glisser de son fauteuil.) Je crois que je vais faire un petit somme. Je ne dormirai certainement pas beaucoup cette nuit. Soyez ici vers onze heures et demie. J'aurai du nouveau à vous annoncer.

Debout sur la terrasse du pavillon, Conrad regardait le ciel.

— Je voudrais bien que cette saloperie d'orage éclate enfin, dit-il à Madge Fielding. Je suis tout en nage.

Madge, qui avait passé toute la journée aux côtés de Frances, était sortie pour prendre l'air.

— Je vais aller voir les gardiens, poursuivit Conrad. Vous venez? J'irai jusqu'à la route en voiture.

— C'est curieux, observa Madge en grimpant dans la voiture. Il me semble que je suis ici depuis des mois. Combien de temps croyez-vous que nous allons rester?

— Je n'en sais rien. Je voudrais bien le savoir. Le D.A. vient nous voir samedi. Il veut parler à Miss Coleman. C'est à lui de jouer. Moi, je m'avoue battu. S'il ne la décide pas à parler, je ne sais pas ce qu'on va en faire. Si elle parle, nous resterons ici jusqu'au procès : trois mois environ.

— Comment la trouvez-vous, Paul? demanda Madge tandis que Conrad s'engageait dans l'allée longue d'un kilomètre et demi.

— C'est une fille charmante, dit prudemment Conrad. Et vous?

— Je l'aime bien. Elle me fait pitié. Elle me fait l'effet d'être dans un drôle de pétrin.

— Elle vous a raconté quelque chose?

— Non. Mais je l'observe. Elle a l'air de quelqu'un qui hésite à prendre une grosse décision. Elle se fait beaucoup de mauvais sang pour Weiner. Elle me demande tout le temps si je crois qu'il est à l'abri ici.

— Mais oui, il est à l'abri, répliqua Conrad impatientement. C'est en l'emmenant au tribunal qu'il va falloir faire gaffe.

Il ralentit quand les phares éclairèrent la grille massive.

Cinq policiers, fusil en bandoulière, gardaient la grille. L'un d'eux s'approcha au moment où la voiture s'arrêtait.

— Tout va bien? demanda Conrad par la vitre ouverte.

— Oui, patron. Rien à signaler.

— Il va y avoir de l'orage. Ouvrez l'œil. Vous avez tous des imperméables?

— Oui patron.

— D'accord. Je descends au barrage.

Les policiers le saluèrent et allèrent ouvrir la grille.

Conrad suivit la longue route étroite jusqu'au barrage. Il parla aux hommes, les avertit de se tenir sur leurs gardes, s'assura lui-même que le projecteur fonctionnait et qu'il n'y avait pas d'absents. Puis il s'engagea sur la piste qui menait au sommet de la falaise. Arrivés à mi-chemin devant un autre poste de garde, ils laissèrent la voiture et montèrent à pied.

Trois guérites garnissaient le bord de la falaise, à environ quatre-vingts mètres de distance l'une de l'autre. Des policiers faisaient la navette entre les guérites. L'un d'eux s'approcha de Conrad.

Conrad laissa Madge et entraîna le policier.

— Ouvrez l'œil, ce soir, recommanda-t-il. Il va faire très mauvais, et c'est une nuit parfaite pour essayer d'atteindre le pavillon.

— Ils n'arriveront pas par là, patron, dit le garde. Y a pas moyen de monter.

— Les projecteurs fonctionnent?

— Je les ai tous vérifiés. Ça marche, patron.

Tout en rejoignant Madge, Conrad reçut un léger souffle chaud sur le visage.

— Vous avez senti? L'orage n'est pas loin. Rentrons vite pour ne pas prendre la sauce.

— Personne ne peut s'approcher, n'est-ce pas, Paul?

— Ne vous en faites pas, répondit Conrad. Je ne crois même pas qu'ils tenteront quoi que ce soit. Maurer esasiera de les avoir quand ils sortiront d'ici.

Le tonnerre grondait dans le lointain quand Conrad

mit la voiture au garage et regagna le pavillon avec Madge. Ça et là, un policier arpentait le parc, un chien sur ses talons.

— Ça n'est pas pour tout de suite, dit Conrad en gravissant les marches de la véranda. Je vais prendre un imperméable.

— Vous n'allez pas ressortir?

— Je préfère m'assurer que tout le monde est à son poste.

Conrad aperçut une silhouette noire, assise sous la véranda.

— C'est toi, Tom? demanda-t-il.

— Ouais, dit O'Brien.

— Je crois que je vais rentrer, annonça Madge. Miss Coleman est montée. Il y a de la lumière dans sa chambre. Bonne nuit.

Conrad s'approcha d'O'Brien et se laissa tomber sur une chaise, à côté de lui.

— Oh! Ce qu'il fait lourd!

— Il va y avoir de l'orage, dit O'Brien.

Il y avait quelque chose dans le timbre de sa voix qui surprit Conrad.

— On en a encore pour une bonne heure. Quelle heure est-il, Tom?

— Dix heures moins le quart. Ça arrive plus vite que tu ne penses. Je parie que ça va commencer à tomber d'ici dix minutes.

Le malaise qu'il avait surpris dans la voix d'O'Brien tracassait Conrad.

— Et toi, ça va, Tom! demanda-t-il, en essayant de distinguer les traits d'O'Brien dans l'obscurité.

— Bien sûr que ça va, répliqua O'Brien d'un ton cassant. (Et il se leva de sa chaise.) Il faut qu'jaille donner son bain à l'aut' zouave. Il est près de dix heures.

— Je viens avec toi, dit Conrad.

Un éclair illumina la véranda et Conrad fut frappé de la pâleur d'O'Brien.

— Tu es sûr que tu te sens bien, Tom?

— J'te dis qu'oui! J'ai un peu mal à la tête à cause de l'orage, mais je me porte comme un charme, assura O'Brien en s'épongeant la figure avec son mouchoir.

Il entra dans le vestibule où un garde était assis, un fusil sur les genoux.

Conrad le rejoignit et ils montèrent ensemble l'escalier.

O'Brien ne disait rien. Il se demandait si Ferrari était déjà dans la salle de bains. Il avait la bouche sèche. Il se rendit compte que ses jambes tremblaient et que son cœur battait trop vite. Un autre policier se tenait tout en haut de l'escalier.

Conrad jeta un coup d'œil par la fenêtre du palier. Un rideau liquide ruisselait sur la vitre et éclaboussait le toit en pente. Le tonnerre roulait et éclatait en un crescendo assourdissant.

O'Brien ouvrit la porte de la chambre de Pete.

Pete était en robe de chambre, une serviette éponge sur le bras. Il regardait par la fenêtre. Deux des gardes étaient en train de jouer aux cartes sur une table éloignée de la fenêtre. Le troisième, le fusil sur les genoux, regardait le dos de Pete avec une indifférence ennuyée.

Quand la porte s'ouvrit, Pete se retourna. Les joueurs de cartes se raidirent en portant la main à leur revolver. L'homme au fusil se leva d'un bond.

— Bien! repos, dit Conrad en entrant (Il était ravi de constater que tout le monde était sur le qui-vive.) Quelle nuit, hein?

— Ah! oui alors... répondit le garde au fusil.

Pete considérait O'Brien d'un air inquiet. Conrad

le regarda à son tour et fut frappé de sa pâleur. Il y avait dans son regard une lueur sauvage que Conrad ne connaissait pas.

— Allez, viens, dit O'Brien, comme s'il avait du mal à desserrer les dents.

Il sortit de la pièce, suivi de Pete.

Les deux gardes retournèrent à leur partie de cartes. Le troisième alluma une cigarette. Sur les pas d'O'Brien, Pete se dirigeait vers la salle de bains qui se trouvait à côté de la chambre de Frances. Il fallait longer un couloir, descendre quelques marches et tourner à angle droit.

Conrad rattrapa Pete au moment où O'Brien ouvrait la porte de la salle de bains.

— Reste là, grogna O'Brien à l'adresse de Pete.

Et il entra.

Conrad tournait autour de Pete et regardait O'Brien qui l'aperçut par-dessus son épaule. O'Brien dut faire un effort surhumain pour ne pas être trahi par son visage. Il ouvrit le grand placard et inspecta l'intérieur, puis il se dirigea vers la douche.

Il tourna le dos à Conrad, lui masquant la douche presque complètement. Alors, il écarta les rideaux et jeta un coup d'œil dans la cabine.

Il avait beau s'attendre à voir Ferrari derrière les rideaux, il reçut un tel choc en rencontrant le regard glacial de ses yeux enfoncés, que son cœur fit un bond dans sa poitrine. Ferrari, immobile comme une statue, braquait un automatique sur O'Brien.

L'espace d'une fraction de seconde, les deux hommes se regardèrent, puis O'Brien laissa tomber le rideau et, le visage toujours tourné de façon que Conrad ne le voie pas, il se dirigea vers le lavabo et se mit à se rincer les mains. Le tonnerre grondait toujours, et par la petite

fenêtre, un éclair fulgurant illumina la salle de bains.

Conrad entra.

— Je vais me laver les mains aussi, dit-il. Pouah! Je suis en eau!

O'Brien fit un pas en arrière, empêchant Conrad, sans en avoir l'air, de regarder en direction de la douche.

— Tu crois que ça va durer toute la nuit? demanda-t-il en s'essuyant les mains.

Il essayait d'être naturel, mais, une fois de plus, Conrad ne fut pas dupe de ses efforts.

— Ça ne m'étonnerait pas. (Il prit la serviette des mains d'O'Brien. Comme il levait la tête, son regard rencontra la fenêtre.) Je me demande si je ne devrais pas rajouter un barreau.

O'Brien fit un effort pour ne pas regarder du côté de la douche.

— Tu t'imagines que quelqu'un pourrait passer par là? fit-il en essayant de prendre un ton railleur. C'est absolument impossible.

Conrad regagna la porte.

— Oui, c'est vrai. (Il sortit dans le couloir.) Tu peux y aller, Weiner.

Pete entra dans la salle de bains. En passant à côté d'O'Brien, il rencontra le regard du policier et, subitement, se sentit glacé de frayeur. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

O'Brien était à la porte.

— Attendez, bredouilla Pete. Je... je ne crois pas que...

Le restant de la phrase se perdit dans le bruit du tonnerre.

— Allez, ouste! aboya O'Brien en sortant dans le couloir. Je n'ai pas l'intention de t'attendre toute la nuit.

Comme Pete allait parler, il claqua la porte.

— Ces fumiers-là se croient tout permis dès qu'on les traite comme des êtres humains, dit O'Brien à Conrad.

Tout en parlant, il s'était adossé à la porte, la main sur la poignée. Il sentit la poignée tourner et comprit que Pete, de l'autre côté, essayait d'ouvrir.

— Tu ferais peut-être bien d'aller voir comment va la fille? dit-il à Conrad. L'orage lui fait peut-être peur.

Il avait beaucoup de peine à tenir la porte fermée. Pete tirait de toutes ses forces sur la poignée de la porte.

— Madge est avec elle, dit Conrad en allumant une cigarette. (Il ne s'aperçut pas des efforts d'O'Brien.) J'irai dans un moment, ajouta-t-il.

Un autre grondement de tonnerre déferla sur la maison et O'Brien entendit un faible cri dans la salle de bains.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Conrad en levant la tête.

— Le tonnerre, répliqua O'Brien. Qu'est-ce que tu croyais que c'était?

Tout en parlant, il s'aperçut que la pression avait cessé de s'exercer sur la porte. La poignée revint à sa position initiale.

— Il m'avait semblé entendre crier, dit Conrad en s'éloignant le long du couloir.

Il s'arrêta devant la porte de Frances et tendit l'oreille.

O'Brien restait immobile, le cœur battant à grands coups irréguliers.

Le tonnerre grondait au-dessus de leurs têtes. Le bruit de la pluie sur les fenêtres et les gargouillis de l'eau dans les gouttières étouffaient tous les autres bruits. Il entendit un faible grognement derrière la porte

de la salle de bains. Il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

Il s'éloigna un peu de la porte et s'épongea le front avec son mouchoir.

Conrad revenait vers lui.

— Elles vont très bien. Elles sont en train de bavarder comme des pies, dit-il. (Puis il vit les traits tirés et la pâleur d'O'Brien.) Tu n'as pas l'air bien du tout, Tom. Pourquoi ne vas-tu pas te coucher? J'attendrai Weiner.

— J'te dis que ça va très bien, trancha O'Brien. Je t'en prie, fous-moi la paix! J'irai me coucher quand c't'andouille aura fini de faire trempette.

Les deux hommes restèrent longtemps immobiles à écouter tonitruer l'orage.

O'Brien s'épongea encore le front.

— Pourquoi ne rentres-tu pas? demanda-t-il à Conrad. Si tu comptes sortir à trois heures, il faudrait que tu dormes un peu.

— Je ne dormirai pas avec cet orage. Combien de temps va-t-il rester là-dedans?

— Environ vingt minutes.

Un bruit d'eau dans la baignoire fit battre le cœur d'O'Brien.

— Tu sais, Weiner m'étonne, dit Conrad. J'ai tendance à croire que c'est sa tache de naissance qui l'a foutu dedans. Il n'est pas vraiment pourri. Regarde son dossier : nous n'avons aucune preuve qu'il ait jamais commis d'acte de violence. Sa spécialité, c'était de voler des bagnoles pour le gang. J'ai l'impression qu'on pourrait très facilement lui faire reprendre les pédales.

— Qu'il aille se faire foutre! riposta O'Brien avec violence. C'est pas parce qu'un type a une tache sur le

visage que ça lui donne le droit de faucher des voitures.

— Il n'est pas l'heure qu'il sorte? demanda Conrad en regardant sa montre. Ça fait plus de vingt minutes qu'il est là.

Conrad frappa à la porte.

Grouille-toi, Weiner! cria-t-il.

O'Brien maudissait Conrad. Il se demandait si Ferrari avait filé. Il alluma une cigarette d'une main tremblante. L'orage se calmait. Les coups de tonnerre s'éloignaient. La pluie continuait à tambouriner sur le toit et à gargouiller dans les gouttières.

O'Brien vit Conrad tourner la poignée et froncer les sourcils.

— Il s'est enfermé à clé! Il ne devrait pas y avoir de clé sur cette porte, Tom.

Conrad frappa encore.

— Tu es prêt, Weiner?

Le silence qui l'accueillit lui parut alarmant.

— Hé! Weiner!

Conrad frappa avec les poings. Comme il n'y avait pas de réponse, il recula, le visage contracté.

— Allez, Tom. Il faut ouvrir cette porte!

— Calme-toi, fit O'Brien. Laisse-moi dire un mot à c't'enflé.

— Nous perdons du temps.

Conrad essaya d'enfoncer la porte en donnant un coup de pied à la hauteur de la serrure. Il y eut un craquement, mais la porte tenait bon.

— Laisse-moi faire, dit O'Brien.

Il était sûr, maintenant, que Ferrari était sorti.

Il prit son élan et fonça sur la porte, l'épaule en avant.

La porte céda et O'Brien pénétra en chancelant dans la salle de bains.

— Merde! explosa Conrad en se précipitant à sa suite. Vite, Tom; Aide-moi à le sortir de là!

Pete était étendu tout de son long dans la baignoire. La petite pièce était pleine de vapeur. Pete avait la tête sous l'eau et, autour de sa tête et de ses épaules, l'eau était légèrement teintée de rouge.

O'Brien retira rapidement le bouchon pour faire écouler l'eau. Il attrapa Pete par les cheveux et lui sortit la tête de l'eau.

— Il est fou d'avoir pris un bain si chaud, murmura-t-il en portant la main à la poitrine de Pete. (Le cœur ne battait plus. Il secoua la tête. C'est fini, Paul.

— Pousse-toi! ordonna Conrad. Laisse-moi le prendre par les pieds. Allez! Sortons-le et mettons-nous au travail.

Ensemble, ils sortirent Pete de la baignoire.

— Dans le couloir. Il n'y a pas assez de place ici, dit Conrad.

Ils emportèrent Pete dans le couloir et l'étendirent à plat ventre par terre. Conrad s'agenouilla au-dessus de lui et commença à lui faire faire des mouvements de respiration artificielle.

Les gardes du corps de Pete étaient sortis de sa chambre et regardaient.

O'Brien s'adossa au mur. Ses jambes ne le soutenaient plus. Conrad s'appliquait à la tâche. Personne ne bougeait ni ne parlait. Le tonnerre continuait à rouler dans le lointain. La pluie tombait moins fort. Au bout d'un quart d'heure, Conrad s'assit sur ses talons.

— Je crois qu'il n'y a rien à faire. Wilson, continuez la respiration. Vous deux, vous le relaierez.

Conrad entra dans la salle de bains. O'Brien s'approcha de la porte et le regarda. Conrad fouilla systématiquement tous les recoins de la pièce.

— Il y a du sang sur les robinets, dit-il. Il a dû glisser, se cogner la tête, perdre connaissance et couler.

— Ouais, fit O'Brien. L'eau était trop chaude.

Conrad se redressa et regarda la fenêtre. Son air perplexe fit passer un frisson dans le dos d'O'Brien.

— Qu'est-ce que tu regardes? demanda-t-il.

— Je me demande s'il s'est vraiment évanoui. On est peut-être tout simplement venu lui régler son compte.

— Sans blague! Comment?

— Oui, tu as raison, dit Conrad après une minute de réflexion. (Il sortit dans le couloir.) Pas signe de vie? demanda-t-il à Wilson.

— Il est mort, patron. De l'eau chaude dans les poumons. On n'en réchappe pas.

— Eh bien, nous voilà propres! soupira Conrad d'un air profondément dégoûté. Après tout le mal qu'on s'est donné pour qu'il échappe à Maurer, il a fallu qu'il meure accidentellement.

Un bruit le fit se retourner. La porte de la chambre de Frances était ouverte et la jeune fille se tenait sur le seuil, les yeux fixés sur Pete.

— Il est mort? demanda-t-elle à Conrad tandis qu'il la rejoignait rapidement.

— Oui, il est mort. Retournez dans votre chambre. Vous ne pouvez rien y faire.

Elle était absolument livide.

— Qu'est-ce qui est arrivé?

— Il s'est évanoui dans son bain. L'eau était trop chaude.

— Evanoui dans son bain? répéta-t-elle lentement. Vous essayez de me faire croire que c'est un accident?

— C'est un accident. Soyez gentille, retournez dans votre chambre.

Madge vint à la porte et mit la main sur le bras de

Frances, mais celle-ci se dégagea, les yeux brillants. Elle regardait toujours Conrad.

— Il l'a assassiné! Pete savait qu'il l'assassinerait! Il savait que l'un de vous le vendrait! Voilà pourquoi ils l'ont tué! Il le savait! (Elle se mit à pleurer. Les larmes glissaient sur son visage exsangue.) Il disait que même vous, vous le vendriez peut-être!

— Voulez-vous vous taire! ordonna Conrad. Il s'agit d'un accident. Personne ne peut l'avoir tué. O'Brien et moi sommes restés tout le temps devant la porte. Personne n'a pu entrer par la fenêtre. L'eau était trop chaude, il s'est évanoui et s'est cogné la tête contre les robinets.

— C'est faux! Il a été assassiné! Vous n'allez pas laisser cet homme s'en tirer à si bon compte? Vous devez faire quelque chose!

— Quel homme? demanda Conrad, qui sentait un malaise s'emparer de lui.

— Maurer! C'est Maurer qui l'a tué! Pete disait qu'il le tuerait et il l'a tué!

— Maurer n'a pas tué Weiner, dit Conrad patiemment. Il s'agit d'un accident.

— Si, c'est Maurer qui l'a tué!

— Allez-vous coucher bien sagement, reprit Conrad. Il faut nous laisser faire. Personne n'a pu tuer Weiner. J'en suis sûr.

Frances regarda longtemps Conrad, les poings serrés. Il lui sembla qu'il la voyait vieillir à vue d'œil devant lui. Son visage s'était durci au point qu'il la reconnaissait à peine.

— Je vais vous dire quelque chose, articula-t-elle d'une voix basse et rauque. Il faut que Maurer paie. Je me fiche de tout ce qui peut m'arriver, maintenant. Vous aurez mon témoignage. J'ai vu Maurer à « l'Im-

passé » ! C'est lui qui a tué June Arnot ! Je l'ai vu la tuer !

Charles Forest et le capitaine Mc Cann sortirent de la voiture et gravirent précipitamment les marches de la véranda. Conrad vint à leur rencontre.

Les trois hommes entrèrent dans le grand salon et, tandis que Mc Cann enlevait son imperméable, Conrad dit :

— Elle va parler ! Nous tenons enfin Maurer ! Elle l'a vu tuer June Arnot !

Mc Cann s'immobilisa. Sa figure grasse était devenue pourpre et ses petits yeux injectés de sang brillaient.

— Alors, pourquoi ne l'a-t-elle pas dit plus tôt ? gronda-t-il.

— C'est toute une histoire, poursuivit Conrad. Je vais vous mettre au courant avant que nous montions.

Mc Cann jeta son imperméable sur une chaise et se dirigea d'un pas pesant vers la cheminée. « Ça y est, pensait-il, Maurer est cuit. » Mc Cann ne se faisait pas d'illusions. Il savait que Maurer ne passerait pas sur la chaise sans faire d'abord sauter toute l'organisation et qu'il ne se gênerait pas pour parler des sommes qu'il avait versées à Mc Cann. Il avait peur et parvenait mal à le cacher.

— Vous êtes sûr qu'elle ne ment pas ? dit-il en serrant les poings derrière le dos.

— Oui, j'en suis sûr, affirma Conrad. Vous pourrez en juger vous-même quand vous l'entendrez.

Forest s'assit et sortit son étui à cigares :

— Parle-moi d'abord de Weiner.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, fit Conrad. Une déveine terrible. O'Brien et moi l'avons emmené à la salle de bains. O'Brien a fouillé la pièce avant que Weiner n'entre. Nous attendions devant la porte. Au bout de vingt minutes, j'ai crié à Weiner de sortir, mais il n'a pas répondu. La porte était fermée de l'intérieur. Nous l'avons défoncée et nous l'avons trouvé noyé dans la baignoire. Le toubib dit qu'il a une légère blessure derrière la tête. Il pense que Weiner est entré dans la baignoire, s'est senti mal, est tombé en arrière et s'est cogné la tête contre les robinets.

— Généralement, on prend son bain face aux robinets, remarqua Forest.

— Weiner préférerait probablement le contraire. En tout cas, il était déjà mort quand nous l'avons sorti, et nous n'avons rien pu faire.

— Tu es sûr que personne ne pouvait entrer, Paul? C'est curieux que vous ayez trouvé la porte fermée à clé.

— Ça me paraît curieux à moi aussi, mais je suis sûr que personne n'a pu entrer dans la salle de bains pendant qu'il y était. La fenêtre est bien trop petite. Un nain mettrait dix minutes à s'y glisser et pendant ce temps, Weiner aurait eu largement le temps de donner l'alarme.

— C'est un coup dur, dit Forest. Nous avons besoin de témoignages et celui de Weiner nous manquera.

— Attendez d'avoir entendu Miss Coleman. Son témoignage n'aura pas besoin d'être corroboré.

— Eh bien! qu'est-ce que nous attendons? grogna Mc Cann.

— Tu avais quelque chose à me dire, Paul, dit Forest, ignorant l'intervention de Mc Cann.

— Oui.

Conrad alluma une cigarette et continua :

— Vous vous souvenez avoir suggéré qu'elle se taisait pour des raisons personnelles. Vous aviez raison. Et maintenant que je connais l'histoire, je ne peux pas lui en vouloir de ne pas avoir voulu parler. Elle voulait éviter qu'on parle d'elle. Son nom n'est pas Coleman. Son nom est célèbre dans le monde entier. Son père était David Taleteller.

Forest et Mc Cann écarquillaient les yeux.

— Le vampire de Boston? fit Forest.

— Oui, lui-même. Personne n'ignore qui est Taleteller. Le monde entier a été révolté par ses immondes meurtres d'enfants. Vous vous rappelez qu'il a finalement été pris sur le fait et lynché par une foule furieuse qui démolit sa maison, tua sa femme et faillit presque s'emparer de sa fille. Cette fille est Frances Coleman. Elle a réussi à cacher son identité réelle et à refaire sa vie. Depuis six ans, elle vit sous le nom de Frances Coleman. Et puis June Arnot a été assassinée et Frances s'est trouvée être témoin du crime. Elle a compris que, si jamais elle témoignait, la presse finirait pas découvrir qui elle est, et qu'elle serait de nouveau flétrie pour sa parenté avec le plus épouvantable assassin de tous les temps. Elle n'a pas pu supporter cette idée. Voilà pourquoi elle a refusé d'avouer qu'elle avait vu Maurer. On ne peut pas lui en vouloir, n'est-ce pas?

— Non, bien sûr, dit lentement Forest. Mais pourquoi a-t-elle changé d'avis? Tu dis qu'elle est maintenant prête à témoigner?

— Oui, elle témoignera. Elle croit que Maurer a tué Weiner, et elle ne veut pas qu'il échappe au châtiment.

— Et pourtant elle était prête à laisser Maurer en liberté après le meurtre de June Arnot? lança brusquement Mc Cann. Ça ne me paraît pas très logique?

— June Arnot n'était rien pour elle. Weiner lui a sauvé la vie et sa mort l'a profondément affectée. Personnellement, je crois qu'elle hésitait depuis quelques jours et que la mort de Weiner a tout déclenché.

— Pourquoi croit-elle que Maurer a tué Weiner? demanda Forest.

— Je ne sais pas. Weiner lui avait dit que Maurer aurait sa peau et elle est persuadée que c'est lui qui a fait le coup.

— Tu es sûr que ce n'est pas elle qui a raison? demanda calmement Forest.

— Je ne peux pas l'affirmer, dit Conrad, avec une pointe d'irritation dans la voix, mais je ne vois vraiment pas comment il s'en serait tiré.

— Vous en faites un véritable épouvantail, gronda Mc Cann. Quand allez-vous voir cette fille?

Conrad se retourna, surpris par le ton de Mc Cann.

— Ecoutez-moi, dit-il. Je vous rappelle qu'elle est retenue comme témoin; elle est donc sous la protection du tribunal. Je ne supporterai pas qu'on emploie des méthodes policières pendant l'interrogatoire. Alors, faites gaffe!

Mc Cann grimaça de colère.

— Vous n'avez pas le droit de me parler comme ça... commença-t-il.

Forest l'interrompt en affirmant :

— Si, nous en avons le droit. Je me range à l'avis de Conrad. Cette petite est un témoin important et je veillerai ce qu'on la traite avec des égards.

— Elle est complice après coup! lança Mc Cann, en faisant un effort pour se dominer. Et vous n'y changerez rien!

— Ça suffit, répartit Conrad avec impatience. Montrons lui parler. Nous voulons Maurer, et elle peut nous

le livrer. Voilà tout. Alors, ne montez pas sur vos grands chevaux.

— D'accord, dit Mc Cann. Allons la voir!

Les trois hommes se rendirent à la chambre de Frances.

Ils la trouvèrent pâle et les yeux cernés, debout devant la fenêtre. Madge Fielding était avec elle.

— Miss Coleman, je vous présente le district attorney, dit Conrad. Et voici le capitaine Mc Cann. Ils sont venus pour vous entendre... Messieurs, je vous présente Miss Coleman.

Forest s'approcha et sourit à Frances.

— Asseyez-vous, Miss Coleman, fit-il. Je suis heureux que vous soyez décidée à nous aider. Je veux que vous sachiez que je comprends parfaitement les raisons de vos hésitations et que je ferai mon possible pour vous éviter toute publicité.

Frances ne le regardait pas.

— Merci, dit-elle. (Et elle s'assit.)

— Vous ne voyez aucune objection à ce que votre déposition soit recueillie par écrit? continua Forest.

— Aucune. Je... je veux qu'elle soit recueillie par écrit.

Conrad fit un signe à Madge. Elle alla s'asseoir à la table et ouvrit un bloc qu'elle avait préparé. Conrad s'approcha de Frances.

— Pour mettre les choses au point, Miss Coleman, vous êtes Frances Coleman et vous n'avez pas de domicile fixe pour le moment. C'est bien ça?

Frances leva les yeux vers lui.

— Oui.

— Le neuf de ce mois-ci, vous avez été voir June Arnot?

— Oui.

— Pourquoi êtes-vous allée la voir?

— J'étais sans travail, dit Frances, les mains sur les genoux. Je n'avais pas d'argent. J'ai travaillé une fois avec Miss Arnot. Comme elle allait tourner un autre film, j'allais la voir pour lui demander si elle ne pouvait pas me faire obtenir un petit rôle.

— Et vous l'avez vue?

— Oui.

— A quelle heure êtes-vous arrivée à « l'Impasse »?

— Un tout petit peu avant sept heures. A moins dix environ.

— Le gardien vous a fait monter?

— Non. Il a téléphoné et on lui a dit que Miss Arnot demandait que j'aie la retrouver là-bas.

— Vous l'avez fait?

— Oui. C'était assez loin de l'entrée et il faisait très chaud. En voyant que j'étais en sueur, Miss Arnot m'a offert de prendre un bain. Elle était dans la piscine et elle est venue à ma rencontre à la nage. Elle m'a dit que je trouverais un maillot dans le vestiaire et m'a demandé de la rejoindre à la piscine.

— Vous êtes revenue?

— Je... je n'ai pas eu le temps d'arriver à la piscine. J'ai été au vestiaire et j'ai commencé à me déshabiller et puis j'ai entendu Miss Arnot appeler comme si elle disait bonjour à quelqu'un.

— Qu'avez-vous fait?

— J'étais déshabillée. Je n'ai rien fait. Je suis restée dans le vestiaire pour chercher le maillot dans un placard.

Pendant que vous preniez le maillot, avez-vous entendu quelque chose?

Frances fut secouée par un petit frisson.

— Oui. J'ai entendu un coup de feu. Assez lointain.

Et puis, une minute plus tard, cinq ou six autres détonations.

— Qu'avez-vous fait?

— Je suis restée là, à écouter, et puis j'ai entendu Miss Arnot crier. C'était horrible. J'ai attrapé ma robe et en la tenant contre moi, je me suis précipitée à la porte du vestiaire.

— Avez-vous vu quelque chose?

Frances hocha la tête. Ses traits étaient tirés et elle était devenue toute pâle.

— Qu'avez-vous vu?

— Miss Arnot était étendue sur le sol, près de la piscine et un petit homme trapu, en complet noir, était penché sur elle. Il lui avait arraché son maillot. Il tenait un couteau à la main droite : une espèce de couteau avec une lame très large qui brillait au soleil. Miss Arnot avait l'air complètement assommée. Elle essayait faiblement de repousser sa main. Avant que j'aie eu le temps de bouger, il... il l'a frappée.

— Avez-vous crié? Avez-vous manifesté votre présence?

Frances fit un geste de dénégation.

— Oh non! Je savais qu'il l'avait tuée. Personne n'aurait survécu au coup qu'il lui a donné. C'était horrible! (Elle détourna les yeux. Ses lèvres tremblaient.) J'étais paralysée de frayeur. Je ne pouvais ni bouger ni articuler un son. Il s'est relevé et lui a donné un coup de pied. J'ai vu son visage. Je ne l'oublierai jamais. On aurait cru une bête sauvage.

Conrad sortit un paquet de photos de sa poche.

— Pouvez-vous regarder ces photos et nous dire si vous reconnaissez l'homme qui a tué Miss Arnot?

Les mains tremblantes, Frances prit les photos. Elle tendit tout de suite à Conrad la photo de Maurer.

— C'est cet homme.

— Très bien, dit Conrad en posant les photos. Que s'est-il passé ensuite, Miss Coleman?

— Un autre homme est venu le rejoindre et ils sont restés un moment debout, près du corps de Miss Arnot. J'étais terrorisée. Je me suis cachée dans la cabine de douche.

— J'aimerais établir l'identité de ce deuxième homme, dit Conrad. Pouvez-vous encore regarder ces photos et me dire si vous le reconnaissez?

Frances parcourut les photos du regard. Quand elle arriva à la photo de Paretti, elle l'étudia un instant et la tendit à Conrad.

— C'est celui-ci.

— Parfait, dit Conrad. Que s'est-il passé pendant que vous étiez dans la cabine de douche?

— Les deux hommes sont restés dans le vestiaire un bon moment et puis j'ai entendu le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau. Le petit homme trapu est entré dans le vestiaire. Il avait les mains couvertes de sang. Je le voyais par un interstice du rideau. Il s'est lavé les mains. Il chantonnait à mi-voix... (Elle frissonna encore.) Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi effrayant.

Mc Cann ne pouvait plus se contenir. Dans sa fureur, il se rendait compte du danger que représentait la déposition de Frances. Il éclata :

— En voilà une histoire à dormir debout! Je n'en crois pas un mot! Je ne crois pas que vous ayez vu Maurer! (Il se pencha vers elle : son cou de taureau était gonflé à éclater.) Vous aimiez bien Weiner, hein? Il vous plaisait, hein? Il vous faisait de l'effet avec sa tête d'épouvantail, hein? Alors vous vous êtes mis dans la tête que Maurer avait tué votre chéri. Et vous avez fabriqué cette petite histoire pour venger Weiner. Hein?

Conrad, rouge et les yeux lançant des éclairs, allait parler quand Forest l'arrêta d'un geste. Forest et Conrad regardaient Frances. Loin d'être impressionnée par la voix tonitruante de Mc Cann, elle lui tenait tête avec colère.

— Je dis la vérité!

— Ouais? Alors pourquoi ne l'avez-vous pas racontée plus tôt, votre histoire? Avec moi, ça ne prend pas, et avec le jury non plus! Tu te pâmais devant Weiner et tu voudrais te venger sur Maurer!

Conrad voulut encore défendre Frances, mais Forest l'en empêcha.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton! éclata Frances. Vous avez l'air bien soucieux de protéger Maurer! Pete disait qu'il se trouverait un policier pour le vendre. Ce ne serait pas vous par hasard?

Mc Cann n'aurait pas réagi plus violemment si elle l'avait frappé en plein visage.

— Bon Dieu! hurla-t-il, le visage congestionné. Veux-tu la boucler, espèce de petite salope!

— Ça suffit, coupa Forest.

Mc Cann serra les poings. Cette fille avait approché la vérité de trop près et il comprit qu'il avait tort de défendre Maurer.

— Je peux prouver ce que j'avance, continua Frances en se tournant vers Forest. Je peux le prouver!

— Comment ça, Miss Coleman?

— Maurer a sorti un mouchoir de sa poche, dit doucement Frances. Un porte-mine d'or est tombé en même temps sur sa chaussure, et puis il a roulé sur le sol et a disparu dans le tuyau d'écoulement d'une des cabines de douches. Maurer a dit que le porte-mine portait ses initiales et qu'il fallait le retrouver. L'autre lui a fait remarquer que personne n'irait le chercher où il était;

et qu'il n'arriverait d'ailleurs pas à le récupérer. Maurer a finalement consenti à le laisser. (Elle se tourna vers Mc Cann qui était transformé en statue.) Il y avait du sang sur la chaussure de Maurer, continua-t-elle, et le porte-mine a été légèrement taché. Vous n'avez qu'à retrouver le porte-mine, prouver qu'il s'agit du sang de Miss Arnot, et alors vous serez peut-être convaincu que je dis la vérité!

Conrad regarda Forest.

— Eh bien! ça vous paraît étayer suffisamment le témoignage? (Il se retourna et adressa un large sourire à Mc Cann.) Elle a pensé à ça toute seule. Comme un vrai détective, n'est-ce pas, Mc Cann?

CHAPITRE IX

Ferrari ouvrit la porte et entra dans le bureau de Seigel. Il s'approcha de la table et se hissa dans un fauteuil.

— Il est mort? demanda Gollowitz d'une voix étranglée.

Ferrari le regarda.

— Pourquoi perdez-vous votre temps à poser des questions absurdes? Bien sûr qu'il est mort.

Gollowitz se laissa retomber contre le dossier de son fauteuil. Il sortit son mouchoir et s'essuya le visage.

— Et ils croiront à l'accident?

— Oui, dit Ferrari. Tout s'est passé exactement comme je l'avais prévu. (Il joignit les mains au creux de son estomac et regarda Gollowitz de ses yeux morts et fixes de poupée.) Avec un plan soigneusement établi, on doit réussir. Maintenant, il faut nous occuper de la fille.

— Je suis content de vous avoir fait venir, dit Gollowitz. Je n'aurais jamais cru que ce serait si facile.

— Alors, et la fille, intervint Seigel. Comment allez-vous vous en débarrasser?

— Un autre accident? demanda Ferrari en regardant Gollowitz.

— Oui; c'est l'essentiel. Il faudra peut-être attendre

une semaine. Immédiatement après Weiner, ce serait suspect, n'est-ce pas?

— Oui. Une semaine d'intervalle vaudrait mieux, admit Ferrari.

Le téléphone sonna et Seigel décrocha le récepteur. Il le tendit à Gollowitz.

— C'est Mc Cann, dit-il. Il a l'air dans tous ses états. Gollowitz prit l'appareil.

— Pourquoi diable ne m'avez-vous pas prévenu que vous alliez refroidir Weiner? gronda la voix déformée de Mc Cann. Vous avez fait du joli travail! La fille a parlé!

Gollowitz leva les sourcils. Avec Ferrari à ses côtés, il se sentait rassuré.

— Laissez-la parler, commissaire, dit-il.

Il y eut un silence, puis la voix de Mc Cann reprit :

— Vous êtes tombé sur la tête? Je vous dis qu'elle a parlé! Elle a vu Maurer tuer cette femme. Elle est prête à témoigner!

— Qu'elle témoigne! Le témoignage de Maurer rétablit l'équilibre. Elle n'a personne pour appuyer ses dires. Il n'y a pas de quoi s'en faire!

— Elle n'a pas besoin de déclaration à l'appui, grogna Mc Cann. Elle a une preuve!

— Vous dites?

— Je vous répète qu'elle a une preuve! Après le meurtre de June Arnot, Maurer a laissé tomber un porte-mine d'or taché de sang dans le tuyau d'écoulement d'une douche. Et cet imbécile l'a laissé là-bas! La fille a tout vu! Le D.A. n'a plus qu'à récupérer le porte-mine et Maurer est foutu. Il porte ses initiales, ses empreintes, et des traces du sang de June Arnot. C'est une jolie preuve qui enchantera le jury. Vous trouvez que je me fais de la bile pour rien?

Gollowitz était devenu vert.

— C'est vrai?

— Est-ce que je sais, moi? En tout cas, c'est ce qu'elle nous a raconté.

Le cerveau de Gollowitz se mit à fonctionner à un rythme accéléré. Si c'était vrai, Maurer était un homme mort.

— Où est ce tuyau d'écoulement?

— Dans le vestiaire de la piscine.

— Que compte faire le D.A.?

— Conrad, O'Brien et un photographe sont en route pour « l'Impasse ».

— Merci, commissaire. Je vais m'en occuper.

Gollowitz raccrocha et regarda Seigel. Il le mit au courant de l'histoire du porte-mine et lui dit :

— Je veux ce porte-mine. Va le chercher!

Seigel saisit la balle au bond. C'était pour lui l'occasion de se réhabiliter.

— Je m'en occupe, dit-il.

Et il sortit rapidement de la pièce.

Ferrari se laissa glisser du fauteuil et étira ses petits bras maigres.

— Je crois que je vais aller me coucher, dit-il. Je réfléchis mieux couché.

Après un silence, il ajouta :

— Mais est-ce que Maurer l'a tuée, cette femme?

Gollowitz haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Ça ne me regarde pas.

Ferrari se mit à arpenter la pièce de long en large.

— Le Consortium n'aime pas beaucoup les règlements de comptes personnels. Maurer devient un peu trop indépendant. Enfin, passons, continua Ferrari.

Et après un regard perçant à Gollowitz :

— Est-ce qu'on peut compter sur Seigel?

— Il a loupé son coup pour Weiner, mais je n'ai jamais eu à m'en plaindre avant, dit prudemment Golowitz.

Ferrari hocha la tête.

— D'où je viens, il suffit de louper son coup une fois pour être coulé, énonça-t-il en se dirigeant lentement vers la porte. Enfin, ça vous regarde.

Il sortit et se dirigea vers le bar. Il buvait rarement, mais après un crime réussi, il se permettait généralement un petit whisky.

Dolorès arrivait par la porte en face. Il s'arrêta, le temps de détailler sa beauté sensuelle et féline, puis traversa le bar pour la rejoindre.

Elle était appuyée au comptoir et elle ne vit pas Ferrari arriver derrière elle. Mais elle sentit sa présence comme un danger et se retourna vivement.

— Qu'est-ce que vous buvez? demanda Ferrari dont la tête atteignait tout juste le niveau du bar. Permettez-moi de vous tenir compagnie. Une belle femme ne devrait jamais rester seule.

Avec cette allure-là, n'importe quel autre importun se serait fait rabrouer énergiquement, mais elle sentit qu'il n'était pas homme à se laisser remettre à sa place.

— Je voudrais un martini, dit-elle en détournant les yeux. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas?

— Je suis Vito Ferrari.

Il la vit pâlir et sourit, ravi de constater qu'elle le connaissait de réputation.

— On vous a parlé de moi?

— Oui, on m'a parlé de vous.

— Bien.

Il donna un petit coup sur le comptoir et le barman s'empressa de les servir.

Ferrari grimpa sur un tabouret, et Dolorès se sentit

un peu moins ridicule : les épaules du petit homme arrivaient au niveau du bar.

Ferrari brandit son verre dans sa direction et but une gorgée. Puis il sortit un étui à cigarettes et le tendit à Dolorès. Elle s'immobilisa en apercevant l'étui. La beauté du bijou la fascinait.

Il était en or massif. L'intérieur était entièrement tapissé de diamants à peine plus gros qu'une tête d'épingle qui formaient une mosaïque étincelante. Il lui tendit l'étui. Le centre était orné d'un rubis grand comme l'ongle. Les initiales de Ferrari étaient tracées en émeraudes sur l'envers.

— Ça vous plaît?

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

— Un rajah me l'a donné pour me récompenser d'un petit service. (Il reprit l'étui, le frota sur sa manche et le regarda avec satisfaction.) J'ai beaucoup de petits souvenirs dans ce genre. Vous vous intéressez aux diamants?

— Bien sûr.

Elle le dévisagea avec un respect nouveau. Ni Maurer ni Gollowitz ne possédaient un pareil joyau. Cet horrible petit homme était un nain, mais elle était curieuse de savoir s'il était plus puissant que Gollowitz.

— J'ai un collier de diamants qui vous intéresserait certainement, dit Ferrari en sirotant son whisky. Il faudra venir le voir... Vous êtes très bien avec Gollowitz?

Dolorès se raidit, surprise par cette question inattendue.

— Les amis de Jack sont les miens.

— C'est charmant. (Il se pencha en avant. Sa tête

était tout près du visage de Dolorès.) Mais vous ne devriez pas trop compter sur lui.

— Je ne compte pas du tout sur lui, dit sèchement Dolorès.

Ferrari sourit.

— Alors, c'est peut-être lui qui compte sur vous.

Dolorès eut peur. Ses relations avec Gollowitz étaient-elles tellement évidentes? Seigel avait-il aussi des soupçons?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, dit-elle.

— Et pourtant vous me faites l'effet d'une femme exceptionnellement intelligente, répondit Ferrari. Enfin, passons. Tant que vous ne misez pas trop sur Gollowitz, il ne vous arrivera aucun mal.

Elle eut soudain froid dans le dos. Était-ce un avertissement?

— Je n'aime pas les devinettes, dit-elle en se retournant pour lui faire face. Supposons même que je mise sur Gollowitz, comme vous dites, qu'est-ce qui se passerait?

— Vous seriez déçue, c'est tout. (Il finit son whisky.) Etes-vous capable de garder un secret?

— Oui, dit-elle. Je sais garder un secret.

— Gollowitz croit qu'il va prendre les rênes de l'organisation si quelque chose arrive à votre mari. Il sera déçu. C'est un bon homme de loi, mais un mauvais chef. Ne misez pas sur un homme fini.

Il avait donc deviné qu'elle se préparait une porte de sortie. Il venait de lui communiquer un renseignement tellement précieux qu'elle en oubliait d'être effrayée.

— Vous devez savoir aussi qui reprendrait le flambeau.

— Je crois le savoir.

Ferrari hochâ la tête.

— Il est temps, reprit-il, que j'aie quelqu'un pour meubler mes loisirs, dit-il. La ville est pleine de jolies femmes, mais je veux trouver la perle et je ne suis pas pressé. Je peux attendre. (Il se laissa glisser du tabouret.) Ça vous amuserait de voir le collier de diamants? Il est dans ma chambre. Vous pouvez l'essayer. Il sera peut-être à vous un jour.

Elle le regardait sans bouger.

— Et je pourrai en même temps m'assurer que ce que j'ai sous les yeux n'est pas du toc, continua Ferrari. Vous trouvez toujours que je parle par devinettes?

Dolorès essayait de surmonter sa répulsion. Laisser un pareil monstre la toucher! Et pourtant, était-il plus ignoble que le gros Gollowitz?

Elle ne lutta pas longtemps.

— Vous ne serez pas déçu, dit-elle. Où est votre chambre? Il faut que je fasse attention. Je vous rejoins dans quelques minutes.

Conrad poussa la porte du vestiaire et chercha à tâtons le commutateur. Il entendait respirer O'Brien juste derrière lui.

— Où est ce foutu commutateur?

O'Brien alluma une lampe électrique et promena le faisceau tout autour de la pièce.

— Un peu plus à ta gauche.

Conrad alluma et entra dans la pièce luxueusement meublée. En face de lui s'alignaient les cabines de douches. Chacune était pourvue d'un placard, d'une chaise et d'une douche. C'était de l'une de ces cabines, se dit Conrad, que Frances avait vu Maurer laver ses mains ensanglantées.

Mallory, un photographe de la police, entra et se mit à installer son appareil. O'Brien examinait le sol.

— Ça doit être ça, Paul, dit O'Brien en montrant du doigt une petite grille de cuivre qui recouvrait une ouverture d'environ quinze centimètres pratiquée dans le carrelage.

Conrad s'approcha et O'Brien dirigea le faisceau de sa lampe électrique vers le trou. La lampe éclaira un paquet de feuilles mortes qui bouchaient le tuyau.

— Je me demande d'où elles viennent? dit Conrad. Le conduit doit déboucher quelque part à l'extérieur. Elles ont été refoulées jusque-là. On dirait qu'il n'y a pas eu d'eau là-dedans depuis longtemps. Si le portemine est là, il doit être sec et le sang sera toujours visible.

O'Brien examina la grille qui couvrait l'orifice.

— C'est encastré dans du ciment. Tu as apporté les outils, Mallory?

— Ils sont dehors; je vais les chercher.

Conrad s'assit sur ses talons et alluma une cigarette.

— Si le portemine est là, nous tenons Maurer, dit-il doucement. Je ne peux pas y croire. Ça fait des années que je cherche à coincer ce fumier.

— Ne vends pas la peau de l'ours, dit O'Brien.

— Inspecteur!...

Les deux hommes se redressèrent, alarmés par le cri de Mallory.

— Il y a quelqu'un dehors...

Mallory était debout dans l'encadrement de la porte. Pendant qu'il parlait, un coup de feu éclata et il tituba en portant la main à son bras.

Avec un juron étouffé, O'Brien fit un bond en avant et tourna le commutateur, plongeant le vestiaire dans l'obscurité.

— Tu es blessé? demanda-t-il, en éloignant Mallory de la porte.

— Je l'ai reçue dans le bras, dit Mallory.

Et il s'assit brusquement par terre.

Conrad scrutait l'obscurité. Il ne vit rien.

O'Brien le rejoignit.

— La bande à Maurer, dit Conrad en sortant son revolver de sa poche. Il y a un téléphone dans le secteur, Tom. Tu ferais bien de demander du renfort.

O'Brien grogna et referma la porte.

— Fais attention avec ta lampe, dit Conrad. Je crois bien que j'ai vu un téléphone sur une table à ta gauche.

Dehors, une mitrailleuse se mit à tirer. L'obscurité était trouée d'éclairs jaunes. Une balle fit voler une vitre en éclats. Conrad et O'Brien courbèrent la tête sous une pluie de verre cassé. Le plâtre qui se détachait du mur d'en face avait rempli la pièce de poussière.

— Sacré nom de Dieu! murmura O'Brien.

Il se mit à plat ventre et commença à ramper vers le téléphone.

Conrad visa l'endroit d'où venaient les balles et tira au hasard dans la nuit.

Des revolvers partirent; autour d'eux on voyait leurs petites flammes former un demi-cercle et les balles sifflaient à travers la fenêtre avant de venir s'écraser sur le mur.

— J'ai l'impression qu'ils sont nombreux, dit Conrad. Continue, Tom!

O'Brien avait pris le téléphone et l'avait posé à terre à côté de lui. Conrad l'entendit composer le numéro.

— Ils n'arriveront pas avant un bon quart d'heure à moins qu'il n'y ait une voiture en train de rôder dans le coin. Si ces salauds-là nous assiègent...

Conrad rampa jusqu'à Mallory.

— Tu saignes?

— Un peu. Ça va. Une égratignure. Si seulement j'avais un pétard.

Conrad surprit un mouvement derrière la fenêtre. Il tira sur une ombre. Il entendit la balle frapper l'os et le bruit d'un corps qui tombait à terre.

— Un de moins! dit-il.

La paisible nuit était déchirée par le feu des mitraillettes. Le plâtre dégringolait. Les éclats de verre et de bois volaient dans tous les sens et les balles ricochaient.

— On se croirait en Tunisie, murmura Mallory en s'aplatissant au côté de Conrad.

Il ne perdait jamais une occasion d'évoquer ses exploits militaires.

— Tu as eu la boîte? demanda Conrad à O'Brien.

— Oui, juste avant que la ligne ne soit coupée.

— Approchons-nous de la porte. Il faut les empêcher de nous coincer.

Conrad rampa jusqu'à la porte. De l'autre côté de la piscine, un homme courait sur le dallage de l'allée. O'Brien tira et l'homme s'écroula avec un petit cri de douleur.

— On ne se défend pas trop mal, hein? observa Conrad avec une grimace.

— Je vais aller chercher les outils, dit O'Brien. Il faut absolument retrouver ce porte-mine.

— Fais gaffe, murmura Conrad.

O'Brien se mit à ramper, sans tenir compte de l'avertissement de Conrad. Il avait la tête et les épaules dehors et la main sur la boîte à outils quand une détonation lui fit baisser la tête. Les balles sifflèrent juste au-dessus de lui. Il se mit à reculer doucement.

— Je l'ai. Tiens, Mallory, essaie de soulever la grille. Les mitraillettes se remirent en action et les trois hommes restèrent à plat ventre pendant qu'une grêle de balles pulvérisait les murs.

— Attention! hurla Conrad en levant la tête.

Deux hommes couraient dans l'allée, revolver au poing.

O'Brien et Conrad tirèrent ensemble. L'un des deux hommes fit une embardée et tomba dans la piscine. L'autre jeta son revolver en l'air, fit deux pas en titubant et tomba à plat ventre.

— Et de trois! s'écria Conrad. Je n'ai plus que quatre balles. Qu'est-ce qui te reste?

— J'ai deux chargeurs, dit O'Brien. Garde tes munitions, je m'occupe de ça.

Il s'approcha encore de la porte.

— Je l'aie eue! dit Mallory. Cette saloperie ne voulait pas céder, mais j'ai fini par l'avoir.

— Essaie de trouver le porte-mine, dit Conrad. Fais attention qu'ils ne te voient pas, Tom.

O'Brien tira dans l'obscurité à deux reprises.

Deux mitraillettes répondirent. Dans l'éclair du feu, Conrad vit O'Brien soulevé du sol et projeté en arrière comme par une vague géante.

— Mallory, prends son pétard et garde la porte, dit Conrad en rampant vers O'Brien. (Il se pencha sur lui, essayant de le voir malgré l'obscurité.) Tom! Tu es blessé?

Il savait que c'était une question stupide. O'Brien avait reçu les deux décharges de mitraillettes.

Conrad sortit sa torche et l'alluma en l'abritant d'une main.

O'Brien leva les yeux vers lui. Dans la faible lumière

de sa lampe, Conrad vit son visage blafard tordu par la douleur.

— Ce n'était pas un accident, Paul, bégaya-t-il.

Il voulut continuer à parler, mais le sang se mit à couler de sa bouche entrouverte.

Conrad lui souleva la tête.

— Doucement, Tom. Ne parle pas.

O'Brien s'agrippa au bras de Conrad.

— Ferrari... Mon gosse... parvint-il à murmurer, puis ses yeux se révulsèrent et il s'écroula sur Conrad.

Conrad toucha du doigt la carotide, secoua la tête et le laissa retomber sur le plancher. Il se retourna au moment où Mallory commençait à tirer.

Trois hommes arrivaient en courant le long de l'allée, pliés en deux. Mallory en descendit un. Les deux autres se mirent à tirer.

Conrad visa par-dessus la tête de Mallory et vit le second faire un plongeon dans la piscine. Le survivant se précipita en avant, précédé par des rafales de balles dont les éclaboussures se rapprochaient dangereusement de la porte.

Conrad recula tant bien que mal en tirant Mallory derrière lui. Pendant un long moment, ils restèrent tapis le long du mur tandis que les balles sifflaient dans la pièce.

De nouvelles détonations se firent entendre de l'autre côté de la piscine : des détonations aiguës de revolvers, suivies du crépitement d'une Thompson.

L'homme qui tirait dans le vestiaire s'arrêta brusquement. Conrad eut juste le temps de le voir rebrousser chemin.

Dehors, c'était un concert de détonations assourdissant.

— J'ai l'impression que les gars sont arrivés, dit Conrad d'une voix mal assurée.

Il s'approcha avec précautions de la porte. Le tir s'arrêta et un silence à couper au couteau s'abattit sur la piscine.

La silhouette corpulente de Bardin surgit de l'obscurité.

— Paul?

— Présent! dit Conrad. Ouf! Ça a chauffé!

— Tu as le porte-mine?

— Pas eu le temps de demander. Ce pauvre Tom est resté sur le carreau.

— Non? Ça, c'est moche! (Bardin alluma sa lampe et promena le faisceau tout autour du vestiaire.) Eh bien! ils ont fait du joli travail. Il y a cinq des hommes de Maurer, dehors. Plus morts que des harengs saurs. Il y en a deux qui ont filé.

— Et ce porte-mine? demanda Conrad à Mallory.

— Je l'ai, dit Mallory. Ah! la vache!

Et il brandit le porte-mine en or au-dessus de sa tête.

Une Cadillac noire s'engagea dans la ruelle qui longeait le mur est du Paradise Club et accéléra jusqu'aux grilles. Le conducteur ralentit, alluma et éteignit ses phares quatre fois : deux fois rapidement, deux fois lentement, puis franchit la grille que le garde avait ouverte.

L'homme s'approcha de la voiture. La surprise lui coupa le souffle. Il adressa un salut respectueux au nouvel arrivant. La Cadillac vint s'arrêter devant la porte du club. Un petit homme trapu sortit de la voiture, regarda à droite puis à gauche, gravit les marches et frappa à la porte.

Le garde qui ouvrit la porte demeura bouche bée et son visage rubicond changea de couleur.

— Mais, monsieur Maurer... bredouilla-t-il.

— Ferme ta gueule, crétin! gronda Maurer. Où est Gollowitz?

— Dans le bureau de M. Seigel.

Le visage basané de Maurer était durci par la colère. Il longea le couloir et s'arrêta un instant devant la porte du bureau de Seigel, l'oreille collée au battant. Un murmure lui parvenait à travers la cloison et ses traits se durcirent encore. Il entra.

Le bureau était plein de fumée. Seigel, Mc Cann et Ferrari étaient assis en demi-cercle autour du bureau. Gollowitz trônait derrière, un cigare entre les doigts.

Les quatre hommes se retournèrent. Le seul qui ne réagit nullement à cette apparition soudaine fut Ferrari. Les trois autres regardèrent Maurer comme s'ils voyaient un spectre.

— Jack... dit Gollowitz en pâlisant. Bon Dieu! Jack...

Maurer referma la porte derrière lui. Sa main droite était profondément enfoncée dans la poche gonflée de son manteau.

— Qu'est-ce qu'il fait là? grogna-t-il en montrant Ferrari du doigt.

— Jack! Tu... tu es fou de revenir ici! dit Gollowitz, en se mettant péniblement sur ses pieds. Tu ne sais pas que tu es sous le coup d'un mandat d'arrêt?

— Qu'est-ce qu'il fait là? répéta Maurer d'une voix haineuse.

— Il... il est venu pour s'occuper de la fille, Frances Coleman, bafouilla Gollowitz.

— C'est toi qui l'as fait venir?

— Le Consortium a pensé que...

— J'emmerde le Consortium! Tu l'as fait venir?

— Que voulais-tu que je fasse? pleurnicha Gollowitz. (Il eut une peur horrible de voir Maurer tirer.) Il fallait avoir Weiner et la fille. Il n'y a que lui qui pouvait y arriver!

Maurer foudroya Gollowitz du regard.

— Pauvre crétin! Tu ne pouvais pas faire ça tout seul, non?

Mc Cann intervint calmement :

— Doucement, monsieur Maurer. Vous n'auriez pas dû revenir. Tous les flics de la ville vous cherchent. Forest vous a préparé une jolie petite accusation.

— Ouais, fit Maurer. Grâce à la façon dont vous êtes arrivés à tout saboter. (Il fit un geste qui les désignait tous sauf Ferrari.) Je suis revenu pour m'en occuper moi-même. Pour la première fois depuis quinze ans, il y a un mandat contre moi! La première fois depuis quinze ans! Voilà ce qui se passe quand je lâche les commandes!

— On a fait ce qu'on a pu, dit Gollowitz avec une ardeur touchante. (Il sentait le danger s'éloigner.) On a supprimé Weiner. Maintenant, on s'occupe de la fille. Tout ira bien, Jack, si seulement tu ne t'en mêles pas.

— J'ai l'intention de m'en mêler, dit Maurer en s'approchant du bureau.

Gollowitz saisit une chaise et se rangea à côté des autres. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il avait le cœur soulevé de rage et de peur.

Ferrari rencontra le regard de Maurer. Seigel, spectateur intéressé, fut surpris de lire un certain malaise dans le regard de Maurer. Ferrari était serein et indifférent.

— Bonjour, Maurer, dit-il doucement.

— Bonjour, Ferrari.

— Big Joe m'a chargé de te dire bien des choses, ajouta Ferrari en souriant.

Maurer hocha la tête. Il savait à quel point Ferrari était dangereux et il était consterné de le trouver là. Il dut faire un effort pour reprendre la situation en main.

— A quoi donc jouez-vous tous les trois? demanda-t-il. Pourquoi n'avez-vous pas fait disparaître cette fille? Voilà trois semaines que je suis parti. Elle devrait être morte depuis longtemps.

— Ça n'est pas si facile que ça, dit Seigel.

— Nous nous sommes d'abord occupés de Weiner, dit Gollowitz vivement. C'était plus facile.

— Plus facile! Vous n'avez donc pas compris que c'était elle la plus dangereuse? Sans elle, le témoignage de Weiner ne tenait pas debout!

— Vous savez qu'elle a parlé? dit Mc Cann. Elle prétend qu'elle vous a vu abattre June Arnot. C'est pour ça qu'il y a un mandat contre vous.

Le visage de Maurer s'empourpra.

— Elle ment! Je n'ai pas touché June!

— Ils ont une jolie preuve, dit lentement Mc Cann. De quoi convaincre n'importe quel jury.

— Quelle preuve?

Gollowitz le mit au courant du témoignage de Frances et de l'histoire du porte-mine.

— On a essayé de récupérer le porte-mine, conclut-il, mais il nous ont coupé l'herbe sous le pied.

Maurer se raidit.

— C'est-à-dire?

— Seigel est allé là-bas avec quelques gars, mais les flics les ont pris par derrière. Nous avons perdu cinq hommes.

Maurer semblait prêt à exploser de fureur.

— Encore un de tes exploits! gronda-t-il. Pauvre imbécile! Y fallait laisser ça tranquille. J'y avais pensé, au porte-mine. J'avais une très bonne histoire pour l'expliquer. Cinq de nos hommes perdus! Vous êtes complètement timbrés!

Gollowitz se laissa retomber dans son fauteuil, la figure couleur de cendres. Il sentit le regard de Ferrari posé sur lui et il comprit, avec un haut-le-cœur de désespoir, que l'histoire de son échec arriverait aux oreilles du Consortium.

— Non seulement vous avez gaspillé des vies, mais vous avez souligné l'importance du porte-mine, continua Maurer. J'ai laissé tomber ce crayon dans le tuyau deux jours avant le meurtre.

— Mais il y a du sang dessus, fit remarquer sèchement Mc Cann.

Les petits yeux de Maurer brillaient.

— C'est mon sang. Je me suis coupé la main sur une bouteille. Le sang a taché le porte-mine et pendant que je, l'essuyais, il m'a glissé des doigts et il est tombé dans le tuyau.

— Ça ne marchera pas, dit Mc Cann. Je suis navré, monsieur Maurer, mais c'est inutile. Le sang qui tache le porte-mine appartient au groupe sanguin de Miss Arnot qui se trouve être un groupe assez rare.

Maurer leva le menton.

— Quel groupe?

— Groupe B.

— Figurez-vous que j'appartiens moi aussi au groupe B. Je me suis fait faire un Wasserman il y a quelques années et on m'a dit que j'étais du groupe B. Qu'est-ce que vous dites de ça? (Il se retourna et jeta un coup d'œil flamboyant à Gollowitz.) Si tu n'avais pas essayé de faire le malin, au procès, c'était du gâteau.

Gollowitz avait brusquement l'air très vieux et fatigué.

— Je... je ne savais pas, bredouilla-t-il.

— Où est la fille? demanda Maurer à Mc Cann.

— Si je le savais! répondit Mc Cann. Forest l'a cachée quelque part et personne ne sait où.

— Merde alors! Vous êtes toujours commissaire de police, non?

— A part le D.A., personne ne sait rien depuis la mort de Weiner.

Maurer serra les poings et frappa sur le bureau.

— Il faut la trouver et la liquider! (Il regarda Seigel.) C'est ton boulot! Je veux savoir où elle est pas plus tard qu'après-demain. Compris? Si tu rates ton coup cette fois-ci, je te garantis que ça sera la dernière fois!

Seigel voulut protester, mais le regard meurtrier que lui lança Maurer l'en empêcha. Il devint blême, lança à Gollowitz un coup d'œil implorant, mais Gollowitz était absorbé par ses propres ennuis.

— Bon, dit Maurer (et il se leva.) Rendez-vous ici, après-demain à onze heures. Nous déciderons de la marche à suivre.

— Vous ne la trouverez pas, dit Mc Cann brusquement en se levant. Elle a disparu. Pour ma part, je crois qu'ils l'ont fait sortir de la ville.

— Seigel la trouvera, reprit Maurer d'un air farouche. S'il tient à sa peau, il la trouvera.

Mc Cann haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

— Faites attention, monsieur Maurer. La ville est un guêpier pour vous et, si l'un de mes hommes vous met la main dessus, je ne peux plus rien faire pour vous.

— Ne vous en faites pas pour moi, répliqua sèche-

ment Maurer. Je suis assez grand pour me défendre.

Seigel était toujours assis. Il se caressait le nez et regardait Maurer avec une curiosité intense.

— Bon, Ferrari, dit Maurer, la voix légèrement adoucie. Je te suis très reconnaissant de t'être occupé de Weiner. Pour la fille, je me débrouillerai. Tu peux retourner à New York. (Il regarda Gollowitz.) Tu l'as payé?

Gollowitz inclina la tête.

— Bon. Au revoir Ferrari. Mes amitiés à Big Joe. Ferrari se leva, étira ses petits bras, fit deux pas vers la porte et s'arrêta.

— Je crois que je vais encore rester deux jours, dit-il. Vous pouvez avoir besoin de moi. On ne sait jamais.

— Nous n'aurons pas besoin de toi, assura Maurer en faisant un effort pour être calme.

— On ne sait jamais, répéta Ferrari. Big Joe m'a demandé de rester là jusqu'à ce que tout soit réglé.

Maurer regarda fixement Ferrari.

— Bon, bon, si ça t'amuse de perdre du temps, concéda Maurer.

— Je reste, dit Ferrari.

Il sourit et sortit silencieusement de la pièce.

Maurer se retourna et regarda Gollowitz.

— Tu es content d'avoir introduit ce petit serpent chez moi? Ça t'amusait d'être le patron?

Gollowitz ne bronchait pas. Il regardait le tapis, le visage avachi, les mains agitées de mouvements nerveux.

— Tu t'imagines que le Consortium va te décerner une couronne? continua Maurer de la même voix dangereusement froide. Tout ce que tu as touché, tu l'as saboté. Tout! Je sais bien que tu espérais avoir Dolorès par-dessus le marché. Tu peux la prendre si elle te fait tant envie que ça! Moi, j'en ai plein le dos! (Il se

pencha en avant et éleva la voix.) Tu n'es qu'un pauvre type! Rien que de te voir, ça me fait mal au ventre. Allez, fous le camp!

Gollowitz se dirigea lentement vers la porte. Ses épaules se voûtaient comme sous un poids impossible à porter. Il ferma la porte derrière lui.

Maurer se laissa tomber brusquement dans un fauteuil. Il se savait en danger. S'il ne se sortait pas de là avec honneur, le Consortium déciderait de le virer. Ferrari attendait des ordres. Pour la première fois, Maurer eut peur.

Ce n'est que l'après-midi du jour suivant que Seigel pensa à Janey Conrad. Il se maudit d'avoir été assez bête pour ne pas y penser plus tôt.

Il n'avait pas vu Janey depuis quinze jours. Ses charmes l'avaient un peu déçu. Seigel était très difficile sur ce chapitre. Quand il avait découvert que Janey refusait de se prêter à ses caprices les plus raffinés, il en avait conclu qu'elle ne valait ni le temps ni l'argent qu'il lui consacrait.

Il était possible, pensa-t-il, que Conrad lui ait dit où se trouvait Frances, ou du moins où elle pouvait le joindre, lui.

Pour ne pas risquer de faire une démarche inutile, il chargea un de ses hommes de surveiller la maison de Conrad, et, à la tombée de la nuit, il fut soulagé d'apprendre qu'elle était chez elle. Il laissa sa voiture au bout de la rue et s'approcha de l'immeuble. La nuit était très noire et il ne croisa personne.

Il y avait une lumière au premier étage. On avait averti Seigel que la servante noire avait quitté la maison une demi-heure plus tôt. Il en déduisit que Janey était

seule. Il appuya longuement sur la sonnette et attendit.

Au bout d'un moment, il l'entendit descendre en courant l'escalier. La porte s'ouvrit et elle le regarda. Elle portait un peignoir de soie jaune et ses cheveux étaient déroulés sur ses épaules. Elle était jolie et appétissante mais elle n'éveillait aucun désir chez Seigel.

— Salut, poupée, dit-il en pénétrant dans le vestibule et en refermant la porte d'un coup de pied.

Janey le foudroyait du regard.

— Tu es complètement fou de venir ici!

— Pourquoi? Tu es seule, non? Tu m'as beaucoup manqué, mignonne.

— Il faut que tu t'en ailles tout de suite!

— En voilà une façon de me parler, dit-il en lui souriant. Ne te fais pas de bile. Personne ne m'a vu entrer.

Il passa devant elle, entra dans le salon et tourna le commutateur.

— Dis donc! C'est joli comme tout, ici! Tu ne te sens pas trop seule?

Janey l'avait suivi dans le salon. Elle était à la fois troublée et furieuse.

— Si Paul revenait...

— Pourquoi veux-tu qu'il revienne? (Seigel se laissa tomber dans un fauteuil et lui sourit.) Allez, détends-toi! Il est parti, non?

— Oui, mais il pourrait revenir. Tu ne peux pas rester ici, Louis.

Il lui prit la main.

— Où est-il parti, hein? demanda-t-il en l'attirant vers lui.

Elle se débattit un instant, puis se laissa à contre-cœur installer sur ses genoux.

— Pourquoi ne m'as-tu pas donné signe de vie plus tôt?

Seigel se mit à rire.

— Je parie que tu as cru que je t'avais laissée tomber, hein?

— Et après? trancha Janey, assise droite sur ses genoux. Qu'est-ce que tu voulais que ça me fasse? Un de perdu, dix de retrouvés!

— C'est vrai, ça.

Il passa un doigt le long de sa colonne vertébrale et sourit en la voyant frissonner d'aise et tenter mollement de se dégager.

— Il faut que tu partes.

— D'accord, mais je t'emmène. Ma voiture est au bout de la rue. Nous irons chez Hank nous taper un petit dîner de fruits de mer et une bouteille de champagne.

— Non.

Mais elle protestait sans conviction.

— Va mettre ta plus jolie robe. Je t'attends ici.

Il la souleva dans ses bras et se mit à monter l'escalier.

— Louis! Arrête! Je vais me fâcher. Je te dis de me lâcher!

— Tout à l'heure.

Arrivé au premier étage, il vit la lumière qui filtrait sous une porte. Il pénétra dans la chambre à coucher. C'était une vaste pièce très claire, avec des lits jumeaux dont l'un était couvert de robes, de manteaux et de dessous féminins.

Il la posa à terre, un bras toujours autour de sa taille, en la serrant contre lui.

— Veux-tu sortir d'ici! cria Janey. La plaisanterie a assez duré!

Seigel avait peine à se contenir. Il n'avait jamais laissé une femme lui parler sur ce ton, mais il se dit qu'il était encore trop tôt pour la brusquer.

— Je devrais toujours te mettre en colère, fillette. Tu es encore plus jolie, dit-il doucement.

Janey s'adoucit un peu. Elle n'avait jamais su résister à un compliment.

— S'il te plaît, Louis, descends. Si Paul revenait... Seigel s'assit sur le lit.

— Où est-il?

— Ça ne te regarde pas. Allez, file. Va m'attendre en bas.

— Tu ne sais pas où il est?

— Bien sûr que si, mais ça ne te regarde pas.

Seigel sourit.

— Sérieusement, tu crois qu'il risque de revenir ce soir?

— Je ne pense pas, mais j'aime mieux être prudente. Descends, je t'en supplie.

Il se leva et la prit dans ses bras.

— Embrasse-moi, Janey.

Elle hésita puis leva son visage vers lui. Il écrasa ses lèvres et la tint longtemps tout contre lui, fermement enlacée. Elle essaya de résister, mais il serrait fort, et il la sentit s'abandonner progressivement.

— Oh! Louis... soupira-t-elle.

Il la conduisit jusqu'au lit. Elle secouait la tête, mais n'offrait plus aucune résistance. Etendue sur le dos, elle le contemplait d'un regard voilé.

— Nous ne devrions pas...

— Où est-il, Janey? demanda-t-il en se penchant sur elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? (Elle s'assit brusquement et le repoussa.) Bien sûr! Quelle idiote je fais! Bien sûr!

— Bien sûr... quoi?

— C'est pour ça que tu t'intéresses à moi subitement, dit-elle, furieuse. Tu veux savoir où est la fille, cette Coleman, hein? Bien sûr! Paul m'avait dit que tu étais un des acolytes de Maurer. Quelle idiote j'ai été! Sors d'ici! Sors avant que j'appelle la police!

Seigel rit en découvrant ses dents. Tout son charme s'était évanoui et l'expression féroce de son regard fit peur à Janey.

— Doucement, poupée, dit-il d'un ton suave. Tu sais où il est, et tu vas me le dire, même si je dois te tirer les vers du nez à coups de poing dans ta jolie frimousse! Où est-il?

Janey recula en tremblant.

— Je ne sais pas. Va-t'en!

Seigel se leva.

Janey ouvrit la bouche pour crier. Il lui assena du plat de la main un coup si violent en plein visage, qu'elle tomba à quatre pattes, momentanément assommée.

Il se pencha sur elle, la remit debout et, d'une bourrade, l'envoya rouler sur le lit, à l'autre bout de la pièce. Elle y demeura haletante, comme si elle avait été projetée par le souffle d'une bombe.

Il s'approcha d'elle et se mit à lui tordre le bras. Elle poussait des hurlements, mais, de la main gauche, il lui maintenait la tête dans l'oreiller de façon à étouffer ses cris.

— Où est-il?

Janey n'était pas de la race des héroïnes. La douleur qu'il lui infligeait la vidait de ses forces. Elle se mit à pleurer.

Il lui tordit le bras encore une fois.

— Non! Arrête. Je vais te le dire! hurla Janey.

— Bon, alors accouche, nom de Dieu! Où est-il?

— Je ne sais pas où il est, mais j'ai son numéro de téléphone, sanglota Janey.

Il la retourna et regarda son visage blême.

— Qu'est-ce que c'est?

— Barwood 99780.

— Si tu mens, je te garantis que ça sera le dernier mensonge de ta vie, fillette!

— Laisse-moi, sanglota-t-elle. Tu m'as fait mal, brute!

— Nous allons descendre et tu vas appeler ton mari au téléphone.

— Oui, je descends, haleta Janey.

Elle tituba jusqu'à la porte en se frottant le bras. Il la suivit le long du petit couloir jusqu'au palier. Il était derrière elle quand elle posa la main sur la rampe de l'escalier. Au moment où elle mit le pied sur la première marche, il rassembla toutes ses forces, leva un pied, visa le creux de ses reins et donna une violente poussée.

Janey fut projetée dans le vide.

Son hurlement de bête terrifiée fit tressaillir Seigel.

Le corps de la jeune femme tournoya pendant la chute. L'espace d'un éclair, le tueur aperçut ses yeux écarquillés par l'épouvante et sa bouche grande ouverte avant qu'elle n'aille s'écraser à l'étage en dessous. Elle atterrit sur la nuque avec un fracas qui ébranla la maison.

CHAPITRE X

Dix jours s'étaient écoulés depuis la mort de Janey et Conrad s'était remis de sa première émotion. Au début, il lui avait semblé inconcevable qu'elle soit morte et ce n'est qu'au moment des funérailles, qu'il s'était vraiment rendu compte que cette union malheureuse avait pris fin.

Le coroner avait conclu à une mort par accident. Le haut talon d'une des mules de Janey s'était trouvé accroché à l'ourlet de son peignoir. Il était évident, aux yeux du coroner, qu'en descendant l'escalier, elle avait trébuché et s'était rompu le cou.

Conrad avait laissé au père de Janey le soin de s'occuper des formalités. Il était resté avec Frances dans leur nouveau refuge. Il ne pouvait plus rien faire pour Janey et la responsabilité de la sécurité de Frances pesait sur lui lourdement.

Il avait par ailleurs été profondément troublé par les derniers mots mystérieux d'O'Brien : « Ça n'était pas un accident... Ferrari... Mon gosse... »

Conrad, comme tous les policiers du pays, avait entendu parler de Vito Ferrari. O'Brien avait-il voulu dire que Weiner avait été assassiné et que Ferrari était responsable? Conrad avait averti Mc Cann que Ferrari

était peut-être dans la ville et qu'il fallait alerter tous ses hommes mais Mc Cann avait répondu qu'il n'y avait pas trace du bourreau du Consortium.

Tout cela tourmentait Conrad. Si Ferrari était responsable de la mort de Weiner, Frances était sérieusement menacée. Il avait pris toutes les dispositions possibles pour la protéger. Il l'avait emmené à l'hôtel de l'Océan à Barwood, petite ville située à une quinzaine de kilomètres de Pacific City. L'hôtel était un immeuble de dix étages, bâti sur une falaise, surplombant la mer.

Forest avait réquisitionné tout le dernier étage de l'hôtel. Une porte blindée défendait l'entrée de l'étage et vingt des hommes de Mc Cann patrouillaient constamment à l'étage et aux alentours de l'hôtel.

Madge Fielding et deux femmes de la police ne quittaient jamais Frances d'une semelle. Et il avait été convenu que, jusqu'au procès, elle ne sortirait pas de sa chambre.

Pendant les jours qui s'étaient écoulés, Conrad avait vu Frances constamment. Plus il la voyait, plus il était amoureux d'elle, et il fut heureux de constater qu'elle attendait ses visites avec impatience.

Madge avait averti Frances de la mort de Janey, et ses quelques mots de réconfort avaient mis Conrad mal à l'aise.

— Ce fut un rude coup pour moi, lui dit-il gravement, mais Janey et moi nous entendions très mal. Notre mariage aurait été rompu un jour ou l'autre.

Le soir du dixième jour après la mort de Janey, Conrad trouva l'occasion d'établir un contact plus intime avec Frances. Il avait été absent de Barwood un jour et une nuit, et il avait délégué ses pouvoirs à Van Roche. Il fut de retour à l'hôtel peu après sept heures et monta immédiatement au dernier étage. Madge n'était

pas de garde et vint aussitôt le voir dans sa chambre.

— Rien à signaler? demanda-t-il tout en sortant ses affaires de sa mallette.

— Non, dit Madge, mais je me fais de la bile pour elle, Paul. Je crois qu'elle commence à avoir peur.

— Peur?

— Oui. Elle sursaute chaque fois qu'on frappe à la porte. Et puis elle ne tient pas en place. Je l'avais déjà remarqué, mais il me semble que ça empire.

Conrad alluma une cigarette.

— Je trouve qu'elle a été remarquablement calme. Elle en a vu de toutes les couleurs.

— Oui, bien sûr. Mais je crois qu'elle pense beaucoup à Weiner. Elle n'a jamais été vraiment convaincue que sa mort ait été accidentelle.

— Qui est avec elle en ce moment?

— Van.

— Je vais lui parler, dit Conrad.

Il comprit que c'était peut-être l'occasion qu'il attendait depuis si longtemps. S'il pouvait la convaincre de lutter à ses côtés...?

Il se dirigea vers la chambre de Frances. Van et les deux femmes de la police lisaient des romans. Frances était debout devant la baie vitrée qui donnait sur la mer. Elle ne se retourna pas quand Conrad entra. Il fit signe aux autres de les laisser. Quand ils furent sortis, il ferma la porte et rejoignit Frances près de la fenêtre.

Au-dessous d'eux s'étendait la plage jonchée de rochers. La marée se retirait et la bande de sable était dorée sous le soleil.

— Je parie que vous mourez d'envie de vous baigner, dit-il doucement. Ça m'ennuie que vous soyez bouclée ici. Vous en avez assez, hein?

— Ça m'est égal, fit-elle d'une voix neutre.

— J'ai beaucoup pensé à vous, Frankie, reprit-il après un long silence. Avez-vous songé à ce que vous alliez devenir après le procès?

— Ça ne sert pas à grand-chose, murmura-t-elle d'un ton las.

— Pourquoi dites-vous ça?

— C'est pourtant bien évident. Pete m'a dit qu'ils ne me laisseraient sûrement pas témoigner. Alors pourquoi faire des projets d'avenir?

— Pour l'amour de Dieu, Frankie! Il ne faut pas dire des choses pareilles. Vous n'avez rien à craindre, ici. Et au procès vous serez en sécurité.

— Vous êtes sûr que je suis en sécurité? dit-elle en se penchant par la fenêtre pour regarder le sable doré. Vous prétendiez aussi que Pete était hors de leur atteinte et pourtant, il est mort.

— Je ne vous dirais pas tout ça, si je n'étais pas certain que vous n'avez rien à craindre, dit-il doucement.

Elle lui jeta un coup d'œil rapide et interrogateur.

— Je ne comprends pas...

— Non, bien sûr. (Il s'éloigna d'elle.) Personne ne vous touchera. Je vous en donne ma parole.

Elle tourna le dos à la fenêtre et le regarda marcher lentement dans la chambre.

— Il faut vous enlever de la tête cette idée que Maurer est un surhomme, poursuivit Conrad. Je ne dis pas qu'il ne va pas essayer de vous avoir, mais je vous garantis qu'il n'y arrivera pas. Vous ne pouvez pas savoir le mal que je me suis donné. Vous ne vous sentez pas en sécurité?

— Non.

— Expliquez-moi pourquoi.

— Je n'arrive pas à oublier ce que m'a dit Pete. (Elle s'assit brusquement.) Je voudrais ne vous avoir rien

raconté. Pete m'avait bien dit que rien au monde ne pourrait me sauver si je parlais. Il disait que Maurer pouvait acheter n'importe lequel des hommes chargés de sa garde. Comment puis-je savoir, par exemple, si Maurer n'a pas acheté une des deux femmes qui me gardent?

— Ne dites pas de choses pareilles. (Il s'approcha d'elle et lui prit le bras.) Regardez-moi, Frankie. Je vous aime. Vous n'avez pas compris que je vous aimais?

Elle le regardait fixement.

— Vous m'aimez? Vous? Je ne... Je ne savais pas.

— Bien sûr que vous ne le saviez pas, dit doucement Conrad. Je n'avais pas l'intention de vous en parler. Mais je ne peux pas supporter de voir que vous avez peur. Je tiens plus à vous qu'à ma propre vie. Il ne faut pas avoir peur de Madge ni des deux autres femmes. Je vous jure qu'elles ne laisseront jamais personne vous faire du mal.

Elle se dégagea.

— Mais comment pouvez-vous m'aimer? dit-elle en se parlant presque à elle-même. Vous savez qui je suis. Vous ne pouvez pas m'aimer.

— Ecoutez-moi, Frankie. Il ne faut plus dire de bêtises. Vous n'êtes pas responsable de ce qu'a fait votre père.

— C'est facile à dire, dit-elle. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être montré du doigt, d'entendre les gens chuchoter, de les voir attirer leurs enfants dans leur jupe quand vous passez près d'eux. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être traqué par une foule déchaînée.

Il s'agenouilla près d'elle.

— Frankie, si vous le voulez bien, je vous protégerai. J'ai déjà tout organisé. Je vous emmènerai après le

procès. Nous recommencerons notre vie ensemble. Je veux que vous soyez ma femme. Personne ne saura où nous serons. Nous irons en Angleterre.

Elle se leva brusquement et sans le regarder, elle se dirigea vers la fenêtre.

— L'avenir? dit-elle. Je n'ai pas d'avenir. Je le sais. Tout juste un présent très immédiat.

— Il faut que ça passe pour un accident, Jack, dit Gollowitz. Il le faut absolument. S'il y a le moindre doute pour eux, nous sommes foutus.

Maurer était installé devant son bureau, la tête dans les épaules, les yeux brillants de colère.

— Il faut qu'elle crève! gronda-t-il. Le seul moyen de l'avoir, c'est de foutre le feu à l'hôtel. Comme ça, nous mettrons la main dessus pendant l'évacuation.

Gollowitz implora.

— C'est impossible. Nous ne pouvons pas faire ça. Maurer se leva et se mit à faire les cent pas.

— Et comment veux-tu faire? Bon sang! C'est le seul moyen! Comment veux-tu mettre la main dessus si on ne la fait pas sortir de son trou, d'abord?

Gollowitz épongea son visage luisant. Il avait éprouvé un immense soulagement quand Maurer l'avait envoyé chercher. Il avait compris que Maurer ne pouvait pas se passer de lui.

— Ferrari pourrait le faire, suggéra Gollowitz.

— Il est toujours en ville?

Gollowitz, qui s'attendait à une explosion, hocha consciencieusement la tête.

— Il est au bar, en ce moment.

— Faire appel à lui, c'est avouer notre impuissance, Abe, dit Maurer.

— Ferrari est le seul qui puisse faire la peau à cette fille.

Maurer revint à son bureau et s'assit. Au bout d'un moment, il saisit le récepteur du téléphone.

— Louis? Dis à Ferrari de monter me voir. Il est au bar.

Gollowitz se renversa sur son dossier. Il savourait un moment de triomphe.

— Tu fais bien, Jack, dit-il. Il n'y a rien d'autre à tenter.

Maurer leva les yeux.

— Tu te fais des illusions, Abe, dit-il doucement. Tu t'imagines que je suis tes précieux conseils, mais tu te trompes. Ferrari va régler son compte à la petite, et ensuite je réglerai son compte à Ferrari. C'est toute la différence entre un monsieur qui dirige l'organisation et un monsieur qui se laisse diriger par l'organisation.

— Régler son compte à Ferrari?

Maurer ricana :

— Attends et tu verras, Abe.

Ils se regardèrent longtemps sans rien dire, puis Ferrari entra. Il traversa silencieusement la pièce, grimpa sur un fauteuil, s'installa confortablement et dévisagea Maurer de ses yeux brillants.

— Pour cette fille, dit Maurer. Ça dépasse mes compétences. Abe dit que tu peux t'en charger. C'est vrai?

Ferrari leva les sourcils.

— Bien sûr.

Le regard de Maurer était cinglant, mais son visage était impassible.

— Je te paie dix mille dollars.

— Vingt. Si ça n'en valait que dix, tu pourrais le faire tout seul.

Maurer haussa les épaules.

— D'accord. Pas de marchandage. Va pour vingt mille. Comment es-tu si sûr que tu y arriveras?

— Je n'ai jamais échoué et je n'échouerais jamais, dit Ferrari. Tu cherches les difficultés, je cherche les solutions.

— Il faut que ça puisse être un accident.

— Ce sera un accident.

Maurer devint pourpre.

— Tu ne sais même pas où elle est!

Ferrari eut un petit sourire ironique.

— Elle est à l'hôtel de l'Océan à Barwood. Au dernier étage, face à la mer. Il y a vingt gardes : cinq autour de l'hôtel, cinq au dernier étage, cinq dans les trois pièces qui sont au-dessous de ses fenêtres, et cinq pour les relayer. Personne ne peut entrer dans l'hôtel sans vérification d'identité. Personne n'a le droit de monter au dernier étage. Les ascenseurs ne vont que jusqu'au neuvième. Trois femmes sont avec elle jour et nuit. Quand elle prend un bain, la porte reste ouverte et l'une des femmes la surveille. Elle n'a pas le droit de quitter sa chambre. Il est impossible de grimper jusqu'à sa fenêtre et les fenêtres d'en dessous sont surveillées. Le toit est vertical et la seule lucarne est gardée jour et nuit. Qu'est-ce qui te fait croire que je ne connais pas les lieux?

Maurer regarda Ferrari comme s'il était subitement transformé en serpent.

— Tu mens! Comment sais-tu tout ça? J'ai fait surveiller la maison depuis des jours et je ne suis toujours pas arrivé à savoir où était sa chambre!

Ferrari sourit.

— Tu es un amateur, je suis un professionnel.

Maurer encaissa l'insulte. Il savait qu'elle était justifiée.

— Mais comment sais-tu tout ça?

— Je suis monté au dixième étage. J'ai ouvert mes yeux et mes oreilles. Je l'ai même vue.

— Tu es monté! Comment as-tu fait?

— C'est mon secret, dit Ferrari.

Il y eut un long silence, puis Maurer reprit :

— Bon. D'accord. Dis-moi comment tu espères la faire mourir accidentellement.

Ferrari croisa ses courtes jambes.

— C'est un problème intéressant. Pas impossible, mais difficile. Je crois vraiment que je suis le seul au monde à pouvoir y arriver.

— Comment feras-tu?

— J'ai besoin d'un avion et d'un acrobate.

Maurer écarquilla les yeux.

— Un acrobate? Tu n'as quand même pas l'intention de le faire atterrir sur le toit?

Ferrari sourit.

— Tu as déjà vu opérer un prestidigitateur? Il s'arrange toujours pour détourner l'attention du public. L'acrobate aérien me donnera tout loisir d'exercer mes talents.

— Tu auras ton avion, ton pilote et ton acrobate. Pour quand les veux-tu? demanda Maurer.

— Nous sommes mercredi. Disons vendredi? Il faut que je leur parle.

— Ce sera pour quand?

— Samedi soir. C'est un bon jour. On livre le blanchissage.

Ferrari se laissa glisser de son fauteuil.

— Le blanchissage? Qu'est-ce que ça peut avoir à faire avec cette histoire? demanda Maurer, sidéré.

— Beaucoup, répondit Ferrari en se dirigeant vers la porte. Je serai là samedi matin. Que le pilote y soit aussi.

Il sortit et Maurer respira profondément.

— Quel petit monstre, hein? (Il se leva.) J'ai pas mal de choses à faire, Abe. Dis à Louis de monter, tu veux?

Gollowitz sortit et Maurer se mit à faire les cent pas. Quelques minutes plus tard, Seigel entra.

— Vous vouliez me voir, patron?

— Oui, dit Maurer. Assieds-toi, Louis.

Seigel prit une chaise en lançant à Maurer un regard qui trahissait sa nervosité.

— J'ai un petit travail pour toi, Louis, fit doucement Maurer. Ferrari sera samedi soir à l'hôtel de l'Océan à Barwood. Je veux que tu y ailles aussi. Tu l'attendras sur le chemin du retour. Je te charge de lui régler son compte.

— Ferrari?

— Exactement.

— Ah! ça c'est quelqu'un, monsieur Maurer!

— Tu m'as compris, dit Maurer. C'est lui ou toi, Louis. A toi de choisir.

L'hôtel de l'Océan était toujours bondé au week-end, et ce samedi après-midi en particulier, la piscine et l'immense pelouse étaient envahies par une foule venue de San Francisco et de Los Angeles pour passer deux jours de baignades et de bains de soleil.

Conrad, assis dans un fauteuil à l'ombre d'un arbre touffu, regardait les gens s'amuser, flâner et bavarder autour de la piscine. Il jetait de temps en temps un coup d'œil sur l'allée qui menait à l'hôtel, guettant l'arrivée de la voiture de Forest.

Vers quatre heures et demie, il la vit s'engager dans l'allée. Il se leva et fit de grands signes. La voiture ralentit et s'arrêta. Forest sortit, dit un mot au chauffeur et traversa la pelouse pour rejoindre Conrad. La

voiture poursuivit sa route en direction de l'hôtel.

Forest se fraya un chemin à travers la foule qui se vautrait au soleil.

— Salut, Paul, dit-il. Tu m'as l'air d'avoir déniché un petit coin charmant. Des masses de jolies filles, un vrai régal.

— Un peu trop, dit Conrad en approchant un deuxième fauteuil. Les gars perdent leur latin à essayer de vérifier toutes les entrées.

— Ils s'en sortent quand même?

— Dehors, pas question. Mais personne n'entre dans l'hôtel sans être rigoureusement passé à la loupe.

Forest s'assit.

— Comment ça va?

Conrad fit une grimace.

— Elle n'a rien à craindre, mais elle fait de la dépression. Weiner a semé le doute dans son esprit. J'ai même peur qu'elle ne veuille plus témoigner.

— Sa déposition est signée?

— Non. Elle croit que tant qu'elle n'aura pas signé, Maurer ne la touchera pas. Ça ne tient pas debout, évidemment. Maurer essaiera plutôt de la faire disparaître avant qu'elle ait signé. Je lui ai répété sur tous les tons, mais elle a peur. Je voudrais bien que vous la voyiez et que vous lui fassiez entendre raison. Moi, je renonce.

Forest jeta un coup d'œil rapide à Conrad, puis se pencha en avant et lui donna une petite tape sur le genou.

— Tu tiens beaucoup à cette gosse, Paul?

— Vous en avez un flair, patron! dit Conrad avec une moue. Autant vous dire la vérité. J'y tiens énormément. Je lui ai demandé de m'épouser. Je suis fou d'elle.

— Et elle, elle est folle de toi?

— Je ne crois pas. Elle a d'autres chats à fouetter pour le moment. Elle est persuadée qu'elle va mourir.

Forest contemplait une grande fille mince en maillot blanc qui se dorait au soleil.

— Le monde est plein de jolies filles, Paul. Miss Coleman n'est pas un choix particulièrement heureux.

— A cause de son père?

— Oui. A cause de son père. J'ai énormément d'estime pour toi, Paul. Un jour tu seras district attorney. Si tu te mets sur le dos une femme dont le passé n'est pas irréprochable, tu risques de gâcher ta carrière.

— Je sais que vous pensez à mes intérêts, patron, et, je vous en suis très reconnaissant. Mais quand on rencontre une femme avec laquelle on a envie de passer le restant de ses jours, il faut savoir sacrifier sa carrière.

Forest choisit un cigare et l'alluma.

— Qu'est-ce que tu comptes faire?

— Pour le moment, je ne sais pas. J'espérais l'emmener en Angleterre après le procès. Je lui en ai parlé, mais elle ne veut rien entendre pour faire des projets d'avenir. Elle croit qu'elle va mourir.

— Je me mets à sa place, dit doucement Forest. Elle tient tête à l'organisation la plus dangereuse du pays. Franchement, Paul, elle n'a pas beaucoup de chances de s'en tirer.

Conrad serra les poings.

— Ils ne peuvent pas l'avoir, ici. Le danger commencera quand il faudra l'emmener au tribunal.

— Tu es sûr qu'elle ne craint rien, ici? Il ne faut se fier à rien ni à personne, si tu veux protéger cette petite. On a vu ta femme au Paradise Club, le quartier général de Maurer. Elle savait où se trouvait Miss Coleman, et maintenant elle est morte. Personne n'est en sûreté tant que Maurer est à la tête de l'organisation.

— Mais Janey n'est pour rien là-dedans. Sa mort est accidentelle. Je lui ai signalé une douzaine de fois l'ourlet de son peignoir. Elle marchait toujours dessus et elle le déchirait. Mais ça l'embêtait de prendre une aiguille et de le recoudre. Je ne peux pas faire plus pour protéger Frances. J'ai pris toutes les précautions imaginables. Vous verrez vous-même quand nous monterons.

Forest poussa un grognement. Une grande camionnette blanche s'avavançait dans l'allée. Des lettres chromées étincelaient sur la camionnette.

SERVICE DE BLANCHISSERIE DE BARWOOD

— Si tu es satisfait, je le serai sûrement, dit Forest. Mais pense à ce que le témoignage de la petite met en jeu. C'est la première fois, depuis que Maurer sévit, que nous avons l'ombre d'une chance de lui mettre un procès sur le dos.

Conrad regarda la camionnette tourner dans l'allée pour disparaître derrière l'hôtel.

— Il nous aura fallu un certain temps pour le coincer, hein? dit Conrad. Tant qu'il court encore, il faut que Frances reste ici.

— Tous les bateaux dont nous disposons sont à sa recherche, reprit Forest. La mer est une excellente cachette, Paul. Mais tôt ou tard, il va falloir qu'il fasse escale pour chercher des vivres, et nous mettrons la main dessus. (Il se leva.) Bon. Allons jeter un coup d'œil sur la forteresse.

Les deux hommes se dirigèrent vers l'hôtel.

Vers six heures et demie, les couloirs, la cuisine, et l'office de l'hôtel de l'Océan connaissaient une activité bourdonnante. C'était le moment où l'on préparait le dîner pour plus de cinq cents personnes.

A l'inverse du restaurant luxueux et étincelant, les locaux réservés au personnel étaient sombres, humides et exigus. Les ouvriers des cuisines, épuisés par la chaleur des fourneaux, pestaient contre la rangée de corbeilles de blanchissage qui s'empilaient le long du mur, rendant plus pénibles encore les allées et venues entre la cuisine et l'office.

Les corbeilles devaient rester là jusqu'à ce qu'elles soient vidées, le linge trié et rangé, le lendemain matin. Vito Ferrari était pelotonné dans l'une d'elles, tout en haut de la pile. Il tendait l'oreille aux bourdonnements de l'activité environnante et surveillait, à travers un interstice de la corbeille d'osier, les allées et venues du personnel.

Il attendait. La patience est l'atout majeur d'un tueur professionnel et celle de Ferrari n'avait pas de bornes.

Le passage clandestin dans une corbeille lui avait coûté vingt dollars. Le livreur avait gobé son histoire d'amours coupables avec la femme du chef-cuisinier.

Ferrari attendait donc dans la corbeille et les aiguilles de son bracelet-montre tournaient lentement. A sept heures dix le va-et-vient ralentit. A sept heures et demie, le long couloir qui reliait la cuisine à l'office était désert et silencieux.

Ferrari souleva précautionneusement le couvercle et se laissa glisser de la corbeille. Rasant le mur, il s'achemina rapidement et sans bruit vers l'ascenseur réservé au personnel. Le couloir menait à une grande pièce où s'entassaient des caisses de bière.

Un ascenseur descendait. Il plongea derrière les caisses. La cabine s'immobilisa et la porte s'ouvrit. Deux garçons de restaurant poussant une table roulante, s'éloignèrent dans le couloir, laissant la porte de l'ascenseur ouverte. Quelques secondes plus tard, Ferrari s'y installait. Il appuya sur le bouton du neuvième étage. L'ascenseur l'emporta dans une course rapide et sans secousses, puis s'immobilisa.

Ferrari savait qu'il allait affronter le premier moment dangereux de son équipée. Si quelqu'un se trouvait dans le couloir au moment où il ouvrait la porte de l'ascenseur, son plan risquait d'échouer. C'était un risque à courir. Jusqu'alors sa chance avait été extraordinaire. Il ne voyait aucune raison pour que cette chance l'abandonne.

Tout en appuyant sur le bouton qui ouvrait les portes, sa main se referma sur la crosse de son revolver. Le couloir était désert. Il sortit de l'ascenseur, s'aventura dans le couloir et se glissa derrière le rideau qui dissimulait l'une des grandes fenêtres donnant sur la mer.

Une porte s'ouvrit à quelques mètres de là et une jeune femme sortit. Elle portait une robe très décolletée et Ferrari contempla son cou et ses épaules satinées d'un œil approbateur. Elle ferma la porte et laissa la clé dans la serrure. Il la regarda se diriger lentement vers l'ascenseur. Elle appuya sur le bouton et attendit en fredonnant.

Dès qu'elle eut pénétré dans sa cabine, Ferrari sortit de sa cachette, traversa le couloir jusqu'à la chambre que la jeune femme venait de quitter, ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Il ferma la porte derrière lui et mit le verrou. Puis il alluma la lumière.

Le lit avait été fait et la pièce était bien rangée. Ferrari en conclut que la femme de chambre était passée par là et qu'il serait tranquille pendant au moins une heure. Il éteignit la lumière, s'approcha de la fenêtre et ouvrit les rideaux.

La fenêtre donnait sur la piscine. On avait allumé des lampions. Des garçons en veste blanche circulaient au milieu de la foule avec des plateaux de rafraîchissements.

Ferrari savait que la chambre de Frances se trouvait de l'autre côté face à la mer. Il n'ignorait pas que toutes les fenêtres du dixième étage étaient surveillées. Pour atteindre sa fenêtre, il lui faudrait grimper sur le toit, franchir le faîte en rampant et redescendre de l'autre côté.

C'était une des escalades les plus dangereuses qu'il ait jamais entreprises, mais il s'en souciait peu. Il avait soigneusement étudié le toit à l'aide de jumelles puissantes et il connaissait déjà l'itinéraire à emprunter.

Il s'assit sur le rebord de la fenêtre et contempla la foule à ses pieds. A neuf heures et quelques minutes, il décida qu'il faisait assez sombre.

Il sortit de sous son manteau une longue corde de soie qu'il avait enroulée autour de son corps maigre. Une extrémité de la corde se terminait par un crochet revêtu de caoutchouc et, l'autre, par un anneau recouvert d'un épais boufrelet.

Il grimpa sur le rebord de la fenêtre et regarda au-dessus de lui. Le balcon d'une des chambres du dixième étage se trouvait juste au-dessus de sa tête. Il lança le crochet qui resta fixé à la portée du balcon.

Il se mit à grimper aussi rapidement et sans plus d'effort qu'un singe à un cocotier. Il atteignit le balcon, escalada la balustrade et atterrit à quatre pattes. Il jeta

un coup d'œil dans la chambre vide puis se pencha sur la balustrade pour s'assurer que personne ne l'avait vu.

Il monta sur la balustrade et regarda le toit qui s'élevait d'environ cinq mètres au-dessus de lui. Une solide gouttière longeait le toit et il lança encore son crochet. Le crochet mordit dans la gouttière et il tira sur la corde pour éprouver la solidité de l'installation. La gouttière ne grinça même pas. Il s'élança dans le vide et grimpa le long de la corde jusqu'à ce que ses doigts crochus aient agrippé le bord de la gouttière.

Il exécuta un rétablissement, éleva une jambe parallèlement à la gouttière et chercha prudemment son équilibre.

Le toit abrupt s'élevait au-dessus de lui. Tout en bas les lumières étincelaient sur l'eau bleue de la piscine. Les voitures arrivaient en file ininterrompue. Ferrari se mit alors à soulever l'autre jambe parallèlement à la gouttière. Il n'était en équilibre que sur les mains et la moindre erreur pouvait le projeter en arrière dans le gouffre noir béant au-dessous de lui.

Il était calme, mais conscient du danger qu'il courait. Il se pencha légèrement en avant et entreprit de ramener ses jambes vers lui, le long de la gouttière. A peine commençait-il à plier les genoux qu'il perdit l'équilibre et pendant une fraction de seconde son corps pencha vers le vide.

Ses doigts se crispèrent sur la gouttière dure et froide et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Le poids de sa tête, en se déplaçant, rétablit l'équilibre et le ramena légèrement en avant.

Il resta plus d'une minute sans bouger. La sueur ruisselait sur son visage. Il haletait bruyamment. Il venait d'effleurer la mort de très près et il se sentit momentanément ébranlé dans sa résolution.

Quand il fut suffisamment remis, il se pencha de nouveau en avant. Cette fois, il parvint à replier ses jambes sous lui, les genoux collés au menton. On aurait dit une petite balle noire, en équilibre instable sur le bord de la gouttière. Puis, il détendit lentement les jambes, le corps en avant. Il lui avait fallu lâcher la gouttière et ses mains se posèrent sur les tuiles du toit.

Il était maintenant debout, les doigts de pieds en appui sur la gouttière, le corps aplati contre le toit, la tête toujours baissée. Il resta dans cette position jusqu'à ce qu'il eût repris son souffle.

Puis il libéra la corde qui pendait autour de son cou et lança le crochet dans la direction du faîte. Il dut s'y reprendre à quatre fois avant que le crochet n'agrippe le haut du toit et il faillit encore perdre l'équilibre.

Dès que le crochet fut fixé, il reprit confiance. Il attrapa la corde à deux mains, escalada le versant abrupt et s'assit à califourchon sur le faîte. Il voyait maintenant la mer lécher les rochers, à cinquante mètres environ au-dessous de lui. Juste au-dessous du rebord de ce toit devait se trouver la chambre de Frances.

Il apercevait le reflet des fenêtres éclairées. Il entendait la musique d'un poste de radio. Il passa sa cheville dans l'anneau de la corde et se laissa doucement descendre jusqu'à la gouttière. De ce côté-là, la pente était beaucoup moins raide et il put facilement s'asseoir sur les tuiles.

Il se pencha lentement par-dessus le bord du toit et se retrouva la tête en bas, accroché par la cheville à la corde.

Sa tête et ses épaules se trouvaient juste au niveau d'une fenêtre ouverte.

Pendant un instant, il n'en put croire ses yeux. Il était tombé du premier coup sur la chambre de Frances!

Il y avait trois personnes dans la pièce. Deux femmes de la police et Frances. Les deux policières étaient assises loin de la fenêtre : l'une lisait, l'autre tricotait. Frances était assise devant une coiffeuse. Elle se brossait les cheveux.

Pendu la tête en bas dans l'obscurité, il la regardait. Au bout d'une minute, elle posa sa brosse et se leva. Elle portait un peignoir bleu clair qui accentuait sa pâleur. Elle vint s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre.

Ferrari fit un rétablissement et se hissa de nouveau sur la gouttière. Il regarda sa montre. Il était alors neuf heures et demie. Il avait encore une demi-heure devant lui. Il attendit.

Forest avait dîné et fait un tour dans les environs de l'hôtel avant d'aller voir Conrad dans sa chambre. Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Pas mauvais, le dîner, dit-il. On est comme des coqs en pâte, ici!

— Oui, concéda Conrad d'un air indifférent. (Il n'avait même pas remarqué ce qu'on lui avait servi au dîner.) Alors patron, qu'est-ce que vous pensez de Frances?

— Elle est gentille : et jolie comme tout. Je lui ai parlé très longtemps et je crois que je suis arrivé à la convaincre de signer la déposition. Elle a promis de me donner une réponse demain matin. (Il leva les yeux.) J'ai parlé de toi, Paul.

— Oui? Alors?

— Elle a l'air ahurie à la pensée que tu veuilles

l'épouser. Il faut être patient, Paul. Je lui ai promis que si elle signait la déposition, nous arrangerions un voyage en Europe pour elle, toi et Miss Fielding, pendant deux mois, juste après le procès. Ça n'avait pas l'air de lui déplaire.

— Elle vous a dit où elle aimerait aller?

— Je me suis permis une suggestion, poursuivit Forest en se frottant le nez. Je lui ai dit qu'elle devrait voir Venise. Si tu n'arrives pas à la séduire dans une gondole, tu n'es pas l'homme que je croyais!

— Bon, dit Conrad en souriant, avant de faire des projets d'avenir, il va falloir s'occuper de trouver un moyen de l'amener saine et sauve au tribunal. Qu'est-ce que vous pensez de mes précautions?

— Magnifique, dit Forest. Tu as bien choisi ton endroit, Paul. Comment comptes-tu faire pour la transporter jusqu'au tribunal? (Il leva les yeux.) Ecoute si cet avion vole bas!

Le bruit d'un moteur d'avion les avait fait sursauter tous les deux.

— L'avion de nuit qui relie Pacific City à Los Angeles passe à peu près à cette heure-ci, dit Conrad en regardant sa montre. (Il était dix heures précises.) Je crois qu'il va falloir l'emmener dans une voiture blindée, sous escorte. Nous la garderons là-bas. Il y a plusieurs pièces au sous-sol qu'on peut mettre à sa disposition.

— Oui, dit Forest, mais il faut d'abord mettre le grappin sur Maurer.

— Toujours pas de nouvelles?

— J'ai eu Bardin au téléphone, il y a dix minutes. Il paraît que Maurer est revenu. Ils sont en train de vérifier.

— Revenu? Qui lui a dit?

— Encore cet avion! reprit Forest. (L'avion qui volait bas venait de passer bruyamment devant la fenêtre.) Bon Dieu! Regarde-moi ça, Paul.

Conrad le rejoignit près de la fenêtre.

Un petit avion fonçait vers la mer, tout illuminé de néon rouge. Il ressemblait à un curieux oiseau de paradis. Il traça quelques cercles étroits et revint vers l'hôtel.

— Encore un truc publicitaire!

Conrad pensait à Frances. L'idée de l'emmener à Venise faisait battre son cœur à un rythme accéléré.

— Regarde si c'est fort, dit Forest en se penchant par la fenêtre pour mieux voir l'avion qui contournait l'hôtel et plongeait de nouveau vers la mer.

— Je me demande ce que c'est? Hé! Regarde, Paul!

Légèrement irrité par l'intérêt puéril que manifestait Forest, Conrad s'approcha un peu plus près de la fenêtre ouverte.

L'avion volait maintenant au-dessous de la falaise, au niveau des jardins de l'hôtel. On distinguait une silhouette debout sur l'une des ailes, illuminée par des lanternes rouges et bleues. La silhouette fit de grands signes tandis que l'avion repassait devant l'hôtel.

— Quel imbécile! grogna Conrad. Les gens feraient n'importe quoi pour une poignée de gros sous.

— Quand j'étais même, dit Forest, je voulais être acrobate aérien. Il a le cœur bien accroché, le type. Regarde-le!

L'avion revenait, volant toujours aussi bas. L'acrobate se tenait sur les mains, en équilibre instable au bord de l'aile.

Les cris d'admiration de la foule qui avait envahi le jardin dominaient presque le ronflement du moteur.

— Le voilà, dit Forest en se penchant tant qu'il pou-

vait par la fenêtre. Il se pend par une seule main...

Conrad sentit glisser le tapis sur lequel ils se trouvaient. Il vit Forest basculer en avant et essayer désespérément d'agripper le rebord de la fenêtre. Conrad attrapa le manteau de Forest et s'y accrocha de toutes ses forces. Pendant un instant, il eut l'impression horrible que le manteau allait lui échapper. Puis Forest parvint à se retenir au cadre de la fenêtre et à reprendre son équilibre.

— Bon sang...! haleta Conrad.

Forest était pâle et tremblait de tous ses membres.

— Merci, Paul, dit-il d'une voix rauque. Bon Dieu! J'y suis presque passé. Et c'est haut! Ouille! Je suppose que le tapis a glissé.

Conrad était cloué sur place, le visage blanc comme un linge. Couvrant le bruit de l'avion, un hurlement de terreur venait de retentir.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Forest.

Conrad se précipita dans le couloir et courut comme un fou jusqu'à la chambre de Frances.

Deux des gardes se précipitaient aussi vers la chambre, venant de l'autre bout du couloir. Conrad les bouscula pour entrer.

Les deux femmes de la police semblaient transformées en statues. Madge Fielding se tordait les mains, le visage couleur de cendre.

Pas trace de Frances.

— Madge! Qu'est-ce qui s'est passé? demanda Conrad d'une voix étranglée.

— Elle est tombée! Elle se penchait par la fenêtre, pour voir l'avion. Et puis elle a poussé un cri. Je me suis précipitée vers elle. Mais c'était trop tard. On aurait dit qu'on la tirait de l'extérieur. Elle s'est débattue et puis le tapis a glissé et elle est tombée...

Forest bouscula Conrad et s'approcha de la fenêtre.

A cinquante mètres au-dessous de lui, Frances gisait sur le sable, semblable à une poupée démantibulée, éclairée par la lune.

Conrad venait de se laisser choir dans un fauteuil.

— Eh bien! voilà, dit Forest. Sacré nom de Dieu! Elle est dans le lac, mon accusation contre Maurer.

L'avion survola encore une fois l'hôtel, puis s'éloigna rapidement vers la mer et disparut, escamoté par la nuit.

CHAPITRE XI

A dix heures, le lendemain matin, Jack Maurer accompagné d'Abe Gollowitz et de quatre gardes du corps arrivait en Cadillac bleue et argent devant l'hôtel de ville.

Une demi-heure plus tôt, tous les journaux de la ville avaient été avertis que Maurer se disposait à aller se livrer au district attorney. Une foule de journalistes, de photographes et de cinéastes, des caméras de la télévision et trois appareils de prise de vues des actualités l'attendaient.

Maurer sortit de la voiture. Un large sourire illuminait son visage basané. En saluant les caméras, il se réjouissait à la pensée que près d'un million de spectateurs le regardaient au même moment.

Les reporters se ruèrent vers lui, mais ses quatre gardes du corps éloignèrent les assaillants.

— Un peu de patience, les gars, dit Maurer. J'aurai des masses de choses à vous raconter à la sortie. Attendez que j'aie dit un mot au district attorney.

— Qu'est-ce qui vous autorise à croire qu'on vous laissera ressortir? beugla l'un des reporters.

Maurer lui décocha un sourire bon enfant et, toujours

entouré de ses gardes du corps, gravit les marches de l'hôtel de ville.

— Ce cochon-là! dit le reporter, cette fois-ci, il ne s'en sortira pas.

— Ouais? railla un journaliste du *Pacific Herald*. Je vous parie tout ce que vous voudrez que d'ici dix minutes on va le voir ressortir, libre comme l'air.

— Je vous conseille de faire des paris, dit le premier journaliste d'un air de pitié. Il se trouve que je sais ce que Forest a contre lui.

— Vous ne savez peut-être pas que le seul témoin qu'il avait pour appuyer son accusation est tombé par la fenêtre hier soir? lança le journaliste du *Pacific Herald*. Il n'a jamais laissé personne témoigner contre lui.

— C'était un accident, reprit l'autre en s'échauffant. J'ai parlé à Conrad. Et il sait de quoi il retourne, Conrad.

— Oh! si vous croyez à cette histoire d'accident, vous êtes bien le seul... avec Conrad!

Ils discutaient toujours dix minutes plus tard, quand il y eut un remous soudain dans la foule. Ils levèrent les yeux et virent les quatre costauds franchir le portail, encadrant Maurer.

Maurer était rayonnant. Il s'arrêta en haut de l'escalier et contempla la foule.

Abe Gollowitz se tenait à sa droite, pâle et les traits tirés.

— Eh bien! les gars, dit Maurer d'un ton jovial, c'était une petite erreur.

— Une minute, monsieur Maurer, glapit le speaker de la télévision. Pouvez-vous descendre et dire un mot au micro?

Maurer s'approcha de l'imposante batterie de micros.

— Je suis heureux que cette occasion me permette de remercier tous mes amis pour le soutien et les encouragements qu'ils m'ont prodigués alors que je me trouvais dans une situation qui, pour être absurde, n'en était pas moins extrêmement délicate. Il s'agissait heureusement d'un malentendu.

« Comme vous le savez tous, j'étais accusé d'avoir assassiné Miss June Arnot, qui se trouvait être une de mes meilleures amies.

Maurer avait du mal à conserver son sourire bon enfant sous le regard méprisant du journaliste du *Pacific Herald* qui s'était frayé un chemin jusqu'au premier rang. Il décida mentalement de lui infliger une correction le plus rapidement possible.

— Une de mes meilleures amies, répéta-t-il. Le district attorney est un homme que j'admire; un homme incorruptible. Il croyait sincèrement que son accusation était justifiée. Il a fait son devoir en lançant un mandat d'arrêt contre moi.

Maurer baissa la voix, sourit et tâcha d'éviter les regards qui convergeaient vers lui. Il se concentra sur les caméras de télévision. Après tout, ces caméras le transportaient dans le foyer de plusieurs milliers d'imbéciles : ceux qui jouaient dans ses tripots, couchaient avec ses putains, lui versaient une redevance par le canal de leurs syndicats et aux élections donnaient leurs voix à ses acolytes. Ils méritaient son plus beau sourire.

— Etant donné la preuve qu'on lui apportait, reprit-il, il était de son devoir de lancer un mandat contre moi. Mais en y regardant de plus près, il a découvert que cette preuve n'en était pas une! (Il agita ses mains blanches et grasses.) Si je m'étais trouvé dans notre chère ville au lieu d'être en mer, le mandat n'aurait jamais été lancé car j'aurais pu venir m'expliquer comme

je viens de le faire. (Il sourit aux caméras.) J'ai dit que June Arnot était une grande amie, continua-t-il. C'est vrai. Sa mort a été pour moi un coup très dur. Dès que j'ai su que j'étais sous le coup d'un mandat d'arrêt, je suis revenu pour réfuter l'accusation. Messieurs, le district attorney a retiré le mandat. Il a même poussé la bonté jusqu'à me faire des excuses pour le tort qu'il avait pu me causer...

Le journaliste du *Pacific Herald* intervint avec violence.

— Vous oubliez de nous dire pourquoi l'accusation du district attorney s'est écroulée : ses deux témoins principaux ont trouvé la mort dans des circonstances apparemment accidentelles, juste au bon moment.

Maurer le regarda d'un air profondément chagriné. « Ce petit salopard va se retrouver un de ces quatre matins au fond de la mer, pensait-il, dans un joli petit cercueil en ciment. »

— Monsieur Forest ne m'a pas fait de confidences concernant ses témoins, répondit-il. Je ne sais d'eux que ce que j'ai lu ce matin dans certains journaux. On me dit avoir trouvé un porte-mine en or qui m'appartient près de la piscine de mon amie June Arnot. Sur le porte-mine, on a trouvé mes empreintes et une tache de sang. Le sang appartenait au groupe sanguin de Miss Arnot et la police en a rapidement conclu que j'étais l'auteur du crime. Voilà sur quelle preuve fragile l'accusation était basée. Or, la veille du meurtre, je m'étais légèrement coupé le doigt. J'ai taché le porte-mine en le manipulant. Enfin, je l'ai laissé tomber dans un tuyau d'écoulement. Je ne suis pas à court d'argent et je possède d'autres porte-mine en or. J'ai donc laissé celui-ci où il était. (Il ricana.) Est-ce ma faute si mon sang et celui de Miss Arnot appartiennent au même groupe?

Sur ce, Maurer descendit les marches et sauta dans sa voiture. Gollowitz s'installa à son côté, tandis que les gardes du corps empêchaient les reporters d'entourer la voiture qui s'éloigna.

Une fois qu'ils furent sortis de la foule des badauds, Maurer renversa la tête en arrière et éclata d'un rire qui ressemblait à un aboiement.

— Je ne voudrais pas avoir manqué le spectacle pour un empire! T'as vu la gueule de Forest pendant que tu lui bourrais le crâne. Bon sang! On l'a eu, hein? (Il appliqua une claque retentissante sur la cuisse de Gollowitz.) Maintenant, passons aux choses sérieuses. Ecoute, Abe, j'ai un petit travail à te faire faire. Je veux que tu m'établisses une liste de tout ce que je possède en fait de fortune à un dollar près.

Gollowitz lui lança un coup d'œil soupçonneux.

— Qu'est-ce qui se passe, Jack?

— Je vais peut-être retirer mon épingle du jeu. J'en ai marre, du Consortium. S'ils veulent s'occuper de la Californie, qu'ils le fassent. Je m'en fous.

— Je croyais que tu voulais faire la peau à Ferrari? dit Gollowitz.

Maurer sourit, mais son regard était glacial.

— C'est vrai. Mais Seigel s'est débrouillé comme un manche. Il n'était bon qu'à séduire les gonzesses.

Gollowitz regarda Maurer. Il était devenu encore plus pâle.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé?

— Ferrari a été plus fort que lui, tiens! J'en ai parlé à Big Joe. Je lui ai dit que je n'étais pour rien dans cette histoire. Ça avait l'air de l'amuser qu'on ait eu seulement l'idée de faire la peau à Ferrari.

La grosse Cadillac franchit les grilles de la propriété de Maurer et s'engagea dans l'allée. Gollowitz remarqua

plusieurs hommes qui arpentaient le parc ensoleillé.

— Qu'est-ce que c'est que ces gars-là? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'ils font?

— Une précaution, dit Maurer. Je n'aime pas prendre de risques.

Gollowitz ne dit rien, mais un frisson parcourut sa graisse. Maurer croyait-il vraiment que ces quelques hommes le mettaient à l'abri de Ferrari?

La voiture s'arrêta devant l'entrée imposante.

— Bon, Abe, apporte-moi ces petites listes et viens déjeuner. Le yacht n'est pas loin. Je partirai peut-être ce soir, dit Maurer en s'arrachant péniblement aux coussins de la voiture.

— Jack, dit Gollowitz d'une voix rauque. Qu'est-ce que je vais devenir si tu t'en vas?

Maurer le regarda, comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien entendu.

— Toi? dit-il en fronçant les sourcils. Eh bien! tu te débrouilleras. Big Joe te trouvera peut-être quelque chose. Tu es assez grand pour te démerder, non?

Il entra dans la maison, laissant Gollowitz écroulé dans la voiture.

Trois hommes gardaient le vestibule. Ils se redressèrent en voyant entrer Maurer.

— Bougez pas, les gars, dit Maurer. Et ouvrez l'œil.

— Oui, patron.

Maurer entra dans le grand salon ensoleillé.

Dolorès se tenait près de la fenêtre. Elle était très en beauté, moulée dans une robe noire toute simple qui la faisait paraître encore plus mince.

— Salut, Jack.

— Te voilà, Dolly, dit Maurer. Sers-moi à boire, veux-tu?

Il la rejoignit près de la fenêtre et regarda dans le

jardin. Des hommes arpentaient la terrasse. Quelques-uns avaient un fusil.

— Seigel a essayé de descendre Ferrari, dit Maurer tandis que Dolorès remplissait son verre. (Il se laissa tomber dans un fauteuil, le dos tourné à la fenêtre.) Ferrari lui a planté un couteau entre les côtes. Je prends quelques précautions en attendant que Ferrari quitte la ville.

Dolorès posa le verre sur une petite table qui se trouvait à côté de lui.

— Dolly, c'est la dernière fois que je bois en ta compagnie. Je m'en vais.

— C'est vrai?

— Oui. Je vais en Floride, dit Maurer. Je tire mon chapeau au Consortium. Je ne sais pas encore ce que je vais faire de toi.

— Ne te bile pas pour moi, dit Dolorès sans le regarder.

Elle s'approcha de la fenêtre.

— Oh! je ne m'en fais pas, Dolly, riposta Maurer en riant. Je ne crois pas qu'Abe sera un très bon mari. Il est plutôt lamentable. Je crois qu'il ne va pas tarder à avoir un petit accident. Ça t'ennuierait beaucoup?

— Non.

— Je croyais que tu espérais qu'il allait te prendre en charge, Dolly?

— Qu'est-ce qui a pu te fourrer cette idée dans la tête?

Elle regardait l'escalier qui menait à la terrasse. Une petite silhouette tout de noir vêtue gravissait les marches. C'était Ferrari. Il marchait lentement et sans bruit. Les mains dans les poches, les yeux rivés sur la fenêtre.

Il passa devant un garde, puis devant un autre. Aucun ne bougea. Ils le regardaient. La petite silhouette

menaçante avançait lentement, comme un fantôme.

— Alors je me trompe? dit Maurer. C'est peut-être après Seigel que tu en avais?

— Non.

Elle s'éloigna de la fenêtre et se dirigea lentement vers la porte.

— Tu veux que je vienne avec toi, Jack?

Il la regarda en souriant.

— Tu ne viendras nulle part, Dolly... nulle part.

Il fut un peu surpris de ne lire aucune frayeur dans ses beaux yeux.

— Je vois, dit-elle.

Elle ouvrit la porte qui donnait sur le vestibule.

Il n'y avait plus de gardes.

En montant lentement à sa chambre, elle se demanda ce que serait la vie avec Ferrari. Elle entra dans sa chambre et s'assit. Elle avait vécu quatre ans avec Maurer, partageant son lit, recevant à la fois ses cadeaux et ses insultes. Elle eut soudain froid et mal au cœur.

Elle ferma les yeux et guetta le bruit qui lui annoncerait qu'elle était désormais la proie de Ferrari et la veuve de Maurer.

Le coup de feu qui résonna à l'étage au-dessous la frappa comme un coup de poing. Elle enfouit son visage dans ses mains, et, pour la première fois depuis de longues années, elle se mit à verser des larmes.

Elle ne pleurait pas sur le sort de Maurer, mais sur son propre sort, à elle.

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 11 avril 1986.*

Dépôt légal : avril 1986.

1^{er} dépôt légal dans la collection : août 1972.

Numéro d'imprimeur : 988.

ISBN 2-07-043076-6./Imprimé en France.